

PALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

7

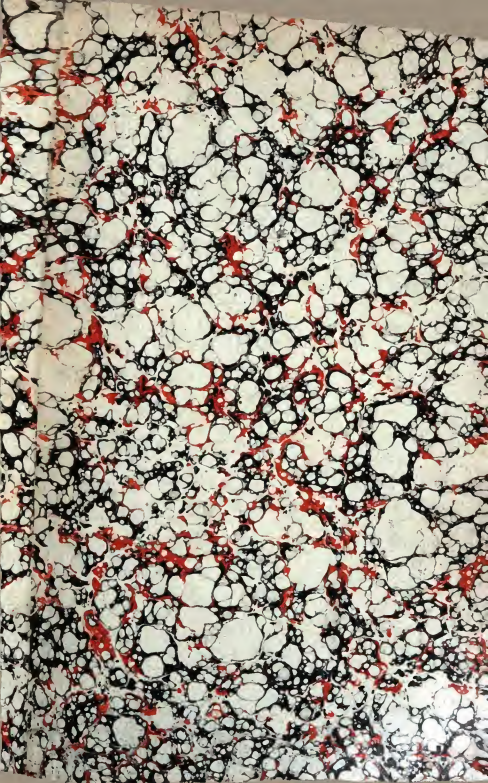
III

28



Grande Sala Os.

7-III-28



III

2

III

20

I. A

COMTESSE DIANE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

MARIO UCHARD

RAYMON

TROISIÈME ÉDITION, UN VOLUME GRAND IN-18

LE

MARIAGE DE GERTRUDE

TROISIÈME ÉDITION, UN VOLUME GRAND IN-18

THÉÂTRE

LA FIAMMINA, comédie en quatre actes.

LE RETOUR DU MARI, comédie en quatre actes.

LA SECONDE JEUNESSE, comédie en quatre actes.

115.0

LA
COMTESSE DIANE

PAR
MARIO UCHARD



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1864

Tous droits réservés



AU COMTE

A. DE VAUVINEUX

Bon s uvenir de son ami

MARIO UCHARD

LA

COMTESSE DIANE

I

J'avais une marraine et un tuteur : la destinée les avait faits mari et femme... Ne souris pas, cher Wilhelm, si je commence mon récit comme si j'allais te conter l'*Oiseau bleu*. Nous sommes en pleine réalité, et tu vas bien le voir...

Mon tuteur était vieux, dur, farouche ; elle était jeune, douce et belle : un faucon méchamment accouplé avec une colombe. Par bonheur, elle avait l'âme haute et fière, ce qui fait qu'elle l'intimidait un peu et qu'il n'osait pas trop la froisser.

Je vivais avec eux dans un sombre château des Ardennes, antique repaire féodal planté sur un roc et savamment restauré, sauvage et fleuri tout à la fois : une aire de vautour dans un buisson de myrtes.

— André, me dit-elle un jour que nous chevauchions, pensifs et côte à côte, sous les grands chênes de mes forêts, voici juin qui s'avance et vous avez vingt ans ; le moment est venu, mon ami, de songer à votre voyage d'Angleterre...

Je ne pensais à rien, et, galopant près d'elle, je m'enivrais d'espace, de liberté : les senteurs du matin, les profondeurs du feuillage où tremblait la rosée, les petits cris d'oiseaux effarouchés dans les taillis, le mystère, le silence, que sais-je ? peut-être mes vingt ans qui chantaient en mon cœur, ou la beauté de ma marraine qui rayonnait dans ce printemps, tout avait pénétré mon âme d'un recueillement voluptueux et pur... Je ne pensais à rien.

— J'ai reçu ce matin une lettre de votre

cousine lady Clarencey, reprit-elle, comme je ne répondais point; elle compte vous voir à *Clarencey-Castle* avant de rentrer à Londres...

— Eh bien, ajouta-t-elle en riant de mon air effaré, êtes-vous muet, André?

En vérité je ne savais que dire; l'idée de ce voyage, depuis longtemps décidé, me surprenait dans une quiétude si pleine d'enchantements que j'éprouvai un serrement de cœur subit.

— Vous quitter?... m'écriai-je; m'en aller si loin... tout seul?

— Oh! pauvre petit! dit-elle en allongeant ses lèvres roses dans une moue railleuse, qu'il est devenu craintif!...

Et nous éclatâmes de rire.

Le fait est que ma réponse était étrange, car j'ai cinq pieds quatre pouces de haut, des moustaches blondes suffisamment fournies, et, paraît-il, un petit air matamore dont ma marraine s'efforçait à me corriger. Depuis six mois à peine, je venais de quitter l'université

de Heidelberg, où, dès l'âge de quinze ans, j'avais vécu sans mentor en qualité d'étudiant, non des moins tapageurs, ainsi que pouvait l'attester un grand coup de rapière provenant de mon septième duel, lequel, me faisant chasser de la ville, m'avait en outre ramené chez mon tuteur dans un assez piteux état.

— Il ne faut pas avoir peur, ajouta-t-elle; il n'y a point de croquemitaine en Angleterre... ni de loups...

— Oui, mais il y a des ogres! répliquai-je.

Et nous rimes de plus belle. Pourtant, quand nous eûmes recouvré notre sérieux, elle revint à son thème. Je ne sais quel effroi me saisit. Tandis qu'elle parlait, je la regardais silencieux, troublé, et véritablement j'e me sentais épouvanté à l'idée de m'en aller « si loin et tout seul; » j'étais devenu timide; il me semblait que les confins de l'univers lumineux étaient bornés par l'horizon que pouvait embrasser son regard, et qu'au delà régnait la nuit.

— Songez-y, mon ami, dit-elle avec cet air de jeune raison qui lui sied si bien, le riche patrimoine qui vous attend à votre majorité vous impose de grands devoirs; vous devez apprendre la vie et le monde pour savoir répandre en bienfaits le bonheur que le sort met à portée de votre main...

— Le monde?... la vie?... mais je connais tout cela sur le bout de mon doigt...

— Certes, monsieur le baron d'Orbach, vous êtes philosophe, je ne l'ignore point, et vous pourriez même prétendre à une chaire, vos diplômes en poche; mais Charles-Quint, disiez-vous l'autre jour, affirmait qu'à chaque langue qu'un homme apprend, il ajoute à sa valeur, à son intelligence, à sa volonté, un nouvel homme, une nouvelle intelligence, une nouvelle volonté... Le grand empereur aurait pu conclure qu'en visitant une autre nation où il sait recueillir le bien, le voyageur double sa vertu civique...

Je dois le confesser à ma honte, j'entendais

mais je n'écoutais point. Nous allions au pas ; j'admirais le balancement harmonieux de sa taille flexible, les ondulations de son cou de neige et de rose qui évoquait dans ma pensée le joli vers où Virgile montre Vénus s'offrant sous les traits et les habits d'une vierge chasseresse, aux regards de son fils Énéas naufragé sur les ruines de Carthage :

Dixit et avertens rosea cervice refulsit.

Ce n'est pourtant point à Cypris la blonde que ressemble la comtesse Diane, ma marraine ; mais elle n'est pas moins belle, ainsi que chacun peut s'en convaincre en allant à Florence voir son portrait au palais Pitti, où le livret l'appelle, je ne sais pourquoi, la Judith d'Allori. Cette Judith, c'est elle-même avec tout son charme, toute sa grâce sérieuse et douce à la fois. C'est le même front suave couronné d'abondants cheveux noirs, les mêmes yeux étincelants et humides, ombragés de longs cils bruns qui voilent les paupières et les alanguis-

sent à rendre rêveur un ange déchu, le même teint chaud et laiteux comme un pétale de camellia blanc. Quand elle marche on dirait une jeune déesse errante dans les bois sacrés. Elle est plus vieille que moi juste de trois étés, et lorsqu'à treize ans je perdis ma mère, elle venait d'épouser le tuteur qui eut charge de me recueillir, et son doux sourire a presque consolé mon enfance en deuil.

— Eh bien, que dites-vous de ma petite argumentation? reprit-elle.

— Je dis qu'elle est d'une sagesse profonde.

— Et vous en concluez?

— Rien, sinon que je serai bien loin... et bien seul!

Au grand soupir que je poussai en répétant ce mot, elle se retourna, et, surprenant mon regard fixé sur son cou, elle se méprit à mon air ravi.

— Vous êtes un moqueur et un impertinent, s'écria-t-elle un peu confuse. Vous remarquez, j'en suis sûre, que je suis mal coiffée!

— Oh! au contraire... Je trouve ce léger désordre adorable!

— Hum! fit-elle en me menaçant de sa cravache.

Et nous repartîmes au galop, elle fredonnant un air italien, moi perdu dans des pensées toutes fraîches écloses en cette matinée de juin.

Quand nous sortîmes des bois, je m'aperçus que j'aimais tant ma marraine qu'il m'était devenu impossible de vivre séparé d'elle...

Hélas! Wilhelm, pauvre marraine, qu'est-elle devenue?... A l'heure où j'écris ces lignes, je suis renfermé depuis un an dans la maison de fous du docteur Schultz, à Carlsruhe!... Je l'attends toujours... Elle ne vient pas, elle m'oublie!... Non, elle est morte comme moi, et l'on ne veut pas me le dire, de peur que je n'aille la retrouver...

Tu le vois, ami, je réponds au conseil que tu me donnes; j'essaie d'abrégér mes longues heures de captivité en écrivant pour toi le

roman de ma vie. C'est mon âme que je t'envoie, elle ne peut plus être utile à mon corps captif et découragé. Cependant, te le dirai-je ? ce cadavre palpite encore au récit des deux années écoulées depuis que je t'ai quitté, et je trouve une amère volupté à ressusciter mes pauvres joies ensevelies. Sous le rameau d'or du souvenir, elles se lèvent et voltigent autour de moi, pâles comme un chœur de Willis se jouant dans un rayon de lune au fond de tes forêts germaniques. Je les regarde à travers mes paupières mi-closes, et je retiens mon souffle de crainte de les faire évanouir. Il en est une dont je suis épris : elle porte une couronne de bluets entrelacés avec des branches de bruyère ; je l'aime, parce qu'elle murmure parfois à mon oreille la chanson de l'espérance, une jolie chanson que je ne puis te redire, car elle est écrite dans la langue du ciel... Moi, je la comprends, mais je n'espère pas !

Ainsi donc, ami, chaque jour, comme aujourd'hui, tu recevras quelques lignes de moi, vrais

lambeaux de mon cœur... Je ris d'avance de la déconvenue du docteur Schultz quand il s'apercevra qu'il ne m'en reste plus!... Mais je suis fatigué. A demain la suite de mon roman.

II

Je reprends mon récit, Wilhelm. Il t'en souvient, je l'ai interrompu hier au moment où, courant la forêt, Diane m'avait si fort ému en me parlant de la quitter.

Nous galopions, animés par la course, et je ne songeais point à discuter le sentiment qui me dominait. J'étais heureux et fier de me sentir le captif, l'esclave d'une si belle marraine.

— Chère Diane, je vous obéirai, repris-je enfin; mais ma cousine Clarencey m'attendra bien un mois?

— Oh! rien ne presse, répondit-elle. D'ailleurs notre solitude réveillera bientôt vos goûts voyageurs.

A dix minutes du château, nous longions un petit pré où l'on mettait en chantier les bois de construction du domaine, lorsque nous nous trouvâmes face à face avec le comte Hugues de Maufert, mon tuteur et cousin, qui surveillait les ouvriers en compagnie de son intendant.

Le comte était un des légitimes héritiers de ces anciens Gaulois que les soldats de César contemplaient terrifiés. Il avait près de six pieds, le visage sombre et sévère, la barbe épaisse, des cheveux touffus, à peine grisonnants, bien qu'il eût cinquante-cinq ans. Comme tous les hommes de trop haute taille, il se tenait un peu voûté; mais l'âge avait glissé sur sa nature sèche et nerveuse. Grâce à sa force athlétique, il était aussi fameux que redouté dans le pays.

Arrêté sur le bord du chemin, il nous regardait venir; il souleva son chapeau pour saluer ma marraine, et m'interpellant :

— Qui donc, André, vous a permis de monter Ralph? me dit-il d'un ton qui me froissa.

— Ai-je besoin de votre bon plaisir, monsieur répondez-je, pour monter un cheval qui m'appartient?

— Oh! libre à vous de vous casser le cou quand vous êtes seul; mais je vous ai défendu une fois pour toutes de vous servir de cette bête quand vous accompagnez ma femme.

— Monsieur, dit ma marraine, c'est moi qui l'ai prié...

— Ma chère Diane, interrompit-il, je n'admets point qu'une prière, même de vous, puisse autoriser votre filleul à transgresser mes volontés. — Holà! Tony, vous m'entendez! cria-t-il à l'un des deux grooms qui nous suivaient, si vous laissez jamais prendre ce cheval à M. le baron sans mon ordre, vous aurez affaire à moi!

— Monsieur, répliquai-je hardiment, vous oubliez, je l'imagine, que je suis d'âge à me passer de permission pour agir comme il me plait.

— André!... s'écria ma marraine, effrayée de mon audace.

— Qu'est-ce à dire? reprit le comte, s'avançant d'un pas vers moi.

Mais je soutins résolûment son regard, et je répondis frémissant de colère :

— Cela veut dire, monsieur, que je ne suis point disposé à reconnaître la tutelle de vos valets d'écurie, et que je cravacherai votre Tony, s'il veut m'empêcher de disposer de chevaux qui sont à moi et que j'ai payés...

— Ah ça! mais il est fou! s'écria mon tuteur.

A ce mot je me sentis pâlir, un frisson d'épouvante me saisit.

— Oh! taisez-vous, taisez-vous! dit ma marraine au comte avec un geste suppliant.

— Pardieu, ma chère, répondit-il brutalement, il a de qui tenir pour être fou!

Il achevait à peine de parler que je me sentis assailli par le vertige. La voix, la terrible voix de ce spectre qui trouble mes rêves poussa son cri. Une clameur lugubre s'éleva autour de moi, m'enveloppa tout à coup... Le spectre surgit.

Heureusement Ralph est une bête de sang : je lui plantai mes éperons au ventre, et je m'en-fuis.

— Oh ! monsieur, monsieur ! c'est indigne ! dit la comtesse à son mari.

J'entendis presque en même temps siffler sa cravache et le sol retentir sous le pas des chevaux qui s'élançaient au galop sur ma trace ; mais je ne m'arrêtai pas ; la route était unie, j'avais du champ, Ralph volait.

— André ! André ! cria de loin ma marraine.

Sa voix dominait la clameur ; je me retournai, je la vis haletante, éperdue ; les deux grooms ne pouvaient la suivre... J'aurais voulu l'attendre, mais, entre elle et moi, je voyais le hideux fantôme qui me poursuivait : la Folie difforme, horrible et les cheveux ébouriffés ; ses grandes ailes de chauve-souris déployées battaient l'air et secouaient leur poussière immonde ; je voyais son visage décharné, terreux, livide, ses yeux d'un noir d'enfer, ses bras de squelette tendus pour

me saisir. C'était une chasse furibonde... Ralph me comprenait, il avait peur aussi ; j'avais lâché les rênes, il dévorait l'espace.

— Arrête ! arrête ! vociférait le fantôme, ta mère est morte folle !... ton grand-père est mort fou !... Tu m'appartiens...

Moi, je fuyais toujours ; j'avais regagné la forêt et je m'enfonçais au plus profond des hautes futaies : Hop ! hop !

Ralph sautait les buissons, et, derrière moi, la sorcière s'accrochait, se déchirait aux branches.

— Ha ! ha ! maudite, atteins-moi si tu peux ! dis-je. Non, la folie n'est pas fatalement héréditaire !... je le sais, j'ai tout lu, depuis le Traité de Sulpicius jusqu'à Esquirol... Cours, maudite, nous t'échapperons !

Les bouleaux blancs fuyaient en désordre de chaque côté de la route avec les chênes centenaires ; tous, épouvantés, répétaient les hurlements de l'affreuse gorgone, et la clameur grandissante emplissait les profondeurs des

bois. Un loup, terrifié par cette tempête satanique, traversa le chemin, se sauvant au plus épais du hallier.

— André ! André ! criait ma marraine.

Elle était seule, les grooms bien loin, et chaque fois que m'appelait sa douce voix, je voyais butter la sorcière, qui se relevait bientôt avec rage et reprenait son vol sinistre ; le cheval de Diane la touchait de ses naseaux enflammés, et la chasse continuait effrénée, implacable. Les roches tremblaient, la terre glissait sous les sabots de nos montures, la poudre du chemin s'élevait en tourbillons... Là ballade de Lenore me revenait à l'esprit, mais les morts vont moins vite !... En une demi-heure, nous arrivâmes à la clairière aux Sangliers, et la sorcière râlait.

— Hurle, mégère ! m'écriai-je avec un éclat de rire, je vais bien t'attraper là-haut !

Je venais de former un plan merveilleux : au sommet de la colline est un abîme à donner le vertige, une crevasse de vingt pieds de large ;

au fond, mugissaient les ondes brisées de la Semo-y. Je n'avais qu'à franchir d'un bond le précipice, et la sorcière s'y casserait le cou.

Je me lançai à fond de train... j'atteignis le plateau.

— Hop ! hop ! *my valorous hunter* !...

J'approchais du gouffre. Un cri de ma marraine retentit, si déchirant, si plaintif, qu'il me perça le cœur... Son cheval s'était abattu, elle gisait sur le sol... Je m'arrêtai. Le spectre, épouvanté de ce désastre, s'enfuit à travers la lande et s'engloutit dans un grand trou.

Je courus vers Diane. Je la crus morte : je posai la main sur son cœur, il battait à peine. Je la soulevai dans mes bras, à genoux près d'elle, pressant sa tête pâle sur mon sein ; aucun secours à espérer, nous étions dans un désert. Pourtant les deux grooms avaient suivi nos traces ; j'entendais leur galop précipité, et je les vis bientôt paraître au bas de la côte. Aidé de Tony, je la portai vers une source qui filtrait sous la mousse, à cent pas de nous. Je baignai

•

ses tempes et je versai quelques gouttes d'eau sur ses lèvres. Je l'appelais en pleurant; elle ne répondait pas...

Il me sembla que le monde allait finir; déjà de vastes nuées noires s'étendaient sur la plaine et montaient de l'horizon vers le plateau, comme pour nous cacher sous un immense voile de deuil. Sa main était inerte et froide, et, pour la réchauffer, je la serrais sur mon cœur, sur ma bouche; j'aurais voulu lui donner mon sang, mon souffle, ma vie. Enfin un faible soupir sortit de ses lèvres, un ton rose colora sa joue, deux larmes glissèrent sous ses paupières... En me retrouvant à ses pieds, elle crut faire un rêve...

— C'est moi ! c'est moi ! m'écriai-je.

Sa main seule me répondit par une étreinte.

Cependant je me rassurai; elle était heureusement tombée sur des bruyères et elle n'était pas blessée, mais elle ressentait une accablante lassitude et n'avait pas la force d'essayer un mouvement.

Au bord de la clairière aux Sangliers est une

cabane de bûcheron abandonnée; nous brisâmes deux jeunes bouleaux pour faire une litière; j'y entassai des branchages, et nous descendîmes la côte, portant ma pauvre marraine. Tony et Paddy marchaient à petits pas; moi, je restais près d'elle.

J'improvisai à la hâte un lit de feuilles sèches où nous la déposâmes; puis j'ordonnai à Paddy de courir ventre à terre au château pour en ramener une voiture.

— Mais, si M. le comte me voit arriver avec Agaric en sueur, il me chassera, monsieur! dit-il.

— Prenez Ralph! m'écriai-je, et crevez-le, s'il le faut!

Pauvre Ralph!... Mais elle était si pâle, si brisée... Je tremblais pour elle.

— Souffrez-vous? lui dis-je, en pleurs, dès que nous fûmes seuls.

— Non, ce n'est rien, j'ai eu grand'peur, voilà tout... Seulement je suis tout engourdie, et mes yeux se ferment malgré moi...

— Reposez-vous, je resterai là.

— Merci, dit-elle.

Et elle s'endormit d'un sommeil d'enfant.

III

De telles prostrations sont l'effet ordinaire des violentes secousses, je le savais ; pourtant je ne pouvais me défendre d'une angoisse mortelle ; en songeant qu'elle eût pu se tuer dans cette effroyable poursuite, je m'accusais de lâcheté puérile. Ne devais-je pas cent fois me laisser étouffer par le fantôme plutôt que d'exposer ainsi des jours si chers ? Penché sur ma pauvre marraine, il me semblait que ce sommeil si lourd allait devenir éternel, et je frissonnais à l'idée de ne plus la voir, de ne plus entendre cette voix qui me charmait. Hélas ! alors je serais seul au monde !...

Entraîné par ces tristes pensées, j'en vins bien-

tôt à interroger mon cœur, et ce qu'il me répondit me jeta dans un trouble étrange. Jusqu'à ce jour, j'avais vécu près de Diane, m'abandonnant à la douce protection qu'elle étendait sur moi : je l'aimais parce qu'elle souriait à ma jeunesse, à mes espérances ; je l'invoquais dans mes rêves comme une fée bienfaisante qui consolait mes ennuis, et une sorte de dévotion se mêlait à mon attachement ; mais à cette heure, où je tremblais de la perdre pour toujours, je me surprénais à découvrir en moi des tumultes inconnus. Je contemplais comme en extase cette belle et touchante sœur de mon isolement. Je la plaignais de ne pouvoir aimer l'homme brutal à qui le sort l'avait liée, et en même temps je me réjouissais de le voir si indigne d'elle. La jalousie et la pitié, la joie et la tristesse se disputaient mon âme, et je m'enivrais de sa vue. J'admirais sa beauté sans être gêné par son regard, et pour la première fois j'osais lire dans mon cœur. Je fus comme ébloui en y trouvant l'amour... Lorsqu'au bout de deux heures mon tuteur arriva,

je me levai confus à son aspect, je rougis... Il crut heureusement que c'était de crainte. A sa voix, ma marraine s'éveilla.

Je dois rendre justice au comte de Maufert, il était fort ému, et son premier mot fut pour Diane. Elle le rassura aussitôt en riant.

— Je n'ai pas le moindre mal, Nick m'a déposée gentiment sur des bruyères.

— Bien vrai? vous n'êtes pas blessée? dit-il d'une voix presque tendre.

— Pour vous convaincre, je vais marcher... comme Lazare.

Par un effort de volonté, elle se leva, mais elle chancelait. Mon tuteur la prit dans ses bras, l'emporta comme une enfant et la déposa dans la calèche, emplie de coussins et d'oreillers; puis, montant auprès d'elle, il partit sans m'avoir adressé la parole. Perdu dans mes pensées, je revins avec Tony. A mi-chemin du château, nous rencontrâmes le médecin qu'on avait averti. Je m'approchai, je l'entendis qui disait :

— C'est une forte commotion, voilà tout; un

jour de repos, et il n'y paraîtra plus, je l'espère. En tous cas, monsieur le comte, je retourne à Maufert pour plus de précautions.

— Montez avec nous, répondit le comte. Holà! Tony, venez prendre le cheval du docteur.

Et ils partirent; mais ma chère marraine m'avait jeté de loin un sourire.

Arrivé au château, je restai dans le parc pour guetter le médecin; au bout d'une demi-heure, il sortit : je courus à lui et l'interrogeai. Il dissipa mes craintes : Diane garderait le lit deux jours par prudence seulement. Je respirai, et je gagnai mon appartement. Il fallait éviter le comte, avec qui je ne prévoyais que trop une scène fâcheuse; je voulais m'y préparer, bien décidé à la révolte contre cette tyrannie trop pesante pour mes vingt ans, et sous laquelle je n'avais plié depuis six mois que pour ne pas chagriner ma marraine.

Le soir me surprit au milieu de mes rêveries; j'avais prétexté une migraine pour ne point pa-

raître au diner, et je m'étais fait servir chez moi.

Accoudé aux créneaux de mon donjon, je contemplais les teintes fuyantes du soleil couchant et les grandes ombres qui descendaient des monts : du côté de l'Allemagne, les cimes empourprées et les roches hautaines coupant le ciel plombé ; à mes pieds, la vallée remplie de mystères et les méandres de la Semoy, qui murmurait sur les cailloux noirs ; au fond, à perte de vue, la forêt des Ardennes, où l'astre venait de se plonger, illuminant encore de ses rayons de flamme le feuillage assombri des chênes géants.

Tout à coup une voix trop connue fit évanouir mes féeriques visions. Mon tuteur était devant moi.

— Nous avons à causer, me dit-il.

Sans répondre, je rentrai, je lui présentai un siège et j'attendis.

— Il n'a point tenu à vous, reprit-il, qu'aujourd'hui ma femme ne se tuât par suite de vos extravagances, et vous ne pensez point, je sup-

pose, que je sois d'humeur à supporter une seconde fois de pareilles incartades !

Le moment était mal choisi pour faire appel à ma soumission.

Je répondis froidement :

— Ne serait-il pas plus équitable, monsieur, de vous accuser vous-même d'un accident que je déplore ? Je ne sache point que, dans ma condition, un homme de vingt ans soit d'ordinaire réduit à la servitude où vous prétendez me retenir !...

— Votre condition?... dit-il avec ironie. Ah çà ! où avez-vous pris que votre condition soit celle d'un autre ?

— Mais, monsieur, si vous êtes mon tuteur, encore un coup, j'ai vingt ans !... et j'ai assez longtemps vécu en homme, je l'imagine, pour n'être plus tout à fait traité en écolier.

Il me regarda d'un air de pitié.

— Allons, trêve de grands mots, mon cher !... vous êtes malade, et je veux bien me montrer indulgent...

— Je suis malade, moi? interrompis-je, et de quelle maladie, je vous prie?

— Bon, bon, ceci regarde la faculté.

— Cependant, monsieur!...

— Ah! écoutez-moi, je vous y engage! reprit-il d'un ton d'autorité, je ne suis pas venu ici pour discuter avec vous, mais pour vous dicter mes volontés.

— C'est inutile, monsieur, dis-je nettement, car j'entends vivre à ma guise; la loi vous donne l'administration de ma fortune, mais je puis disposer de la pension que vous êtes tenu de me faire, choisir mes chevaux, les monter quand il me plait... Si vous connaissez vos droits de tuteur, je connais, moi, mes droits de pupille.

A mon grand étonnement, le comte resta impassible.

— Voyons, mon cher, ne vous échauffez pas, dit-il; vous allez encore vous donner un transport, et j'ai promis de vous ménager... Il faut, à tout prix, vous rendre raisonnable...

Je compris seulement à ce mot le sens de son ironie.

— Prétendriez-vous me faire croire que je suis fou ?

— Non, non, dit-il, il y a du remède, je l'espère...

Cette réponse était perfide, mais j'y étais préparé : elle glissa sur moi sans m'émouvoir ; d'ailleurs la Folie s'était engloutie dans la lande, et je ne craignais plus rien.

IV

Wilhelm, je le déclare solennellement, j'en atteste le ciel, les soleils et les lunes, les étoiles et les comètes chevelues, la nature et les hommes assemblés pour m'entendre, le docteur Schultz est un âne, sauf les lunettes !

J'en étais hier à la fin du chapitre que je t'écrivais, quand le vieux Fritz, mon valet de chambre, parut annonçant :

— Monsieur le docteur !

Je cachai bien vite mon papier et je fis semblant de lire un bouquin.

Le docteur Schultz est un homme de moyenne taille, rondelet, propre ; il offre à l'observateur cette physionomie placide et naïve particulière au teutonisme universitaire : il a l'œil doux et honnête, le sourire jeune et des cheveux argentés ; mais son nez n'était point fait pour porter de fines lunettes d'or, car elles descendent toujours, et il regarde par-dessus : signe révélateur d'un esprit plein d'arrière-pensées. C'est pourquoi je me méfie.

— Eh bien, mon cher hôte, me dit-il en me tendant la main, vous voilà plongé dès le matin dans votre traduction de Pindare ?

— Il ne s'agit pas de Pindare, répondis-je *ex abrupto* ; je veux sortir d'ici... pour aller patiner en Hollande !...

— Ah ! cela se trouve à merveille, répliqua-t-il ; je venais justement vous proposer un voyage de ce côté... Avez-vous des patins ?

— Non, j'en achèterai.

— J'en ai une paire magnifique, mon cher; permettez-moi de vous les offrir. Je vais donner ordre à Hermann de les polir, car ils sont un peu rouillés... Dans deux jours ils seront prêts... Nous sommes en septembre, les canaux ne sont pas encore gelés...

— C'est bien, vous me les enverrez, répliquai-je en me levant.

— Eh quoi! voulez-vous partir aujourd'hui... par cette pluie,... avec cet orage?...

— A l'instant; il y a bien assez longtemps que je suis renfermé chez vous!

— Ingrat! s'écria-t-il, avez-vous donc ce mépris pour mon hospitalité?...

— Oh! n'essayez plus de m'en faire accroire, on ne donne pas l'hospitalité dans une maison de fous!

— Qu'est-ce à dire?... Une maison de santé, je vous prie!...

— A d'autres!... Je vous connais, monsieur le docteur Schultz! Je sais quelles gens vous vous

flattez de guérir. Voici ma réponse : vous allez, à l'heure même, envoyer chercher le bourgmestre, le conseiller Schreiber avec un de ses collègues, le recteur de l'académie et deux professeurs de la faculté. Devant tous, je prétends vous confondre et prouver la rectitude de mon esprit.

— Quelle singulière fantaisie, mon cher !...
Personne ici n'a jamais douté de votre bon sens.

— Personne ? dis-je en dardant sur lui un regard scrutateur, le jureriez-vous ?...

Il se troubla, hésita un moment.

— Eh bien, reprit-il enfin, puisque vous m'y contraignez par une logique si serrée, je vous avouerai ma pensée en confidence : oui, il y a une personne qui vous fait cette injure... Vous avez un ennemi.

— Ah ! vous le voyez !

— Et cet ennemi... c'est vous ! ajouta-t-il, couronnant sa plaisanterie d'un grand éclat de rire.

Je ne pus garder mon sérieux, et je partageai son hilarité.

— Quel paradoxe de l'autre monde !

— Un paradoxe ? Je parie mon Erasme elzévir contre vos eaux-fortes de Rembrandt que vous ne rétorquez pas mon assertion !

— Je tiens le défi.

— Prenez garde ! Je vais vous accabler avec Locke, Leibnitz, Kant, Spinoza...

— Bravo ! une *olla podrida* de monades, d'empirisme et de rationalisme !... Il n'y manque que Fichte avec son *moi* et son *non moi* !

— Et pourquoi pas ? Oui, Fichte lui-même me fournirait des arguments...

— Je vous réfuterai par Schelling et Hegel, et le système de l'identité absolue du subjectif et de l'objectif fera table rase de votre principe de limitation du *moi* !

— Est-ce ainsi ? reprit-il. Eh bien, j'accepte l'idéalisme transcendantal de Schelling. Je soutiens que, pour tout être sage et pensant, il

n'y a de certain que le réel philosophique !...
Me suivez-vous ?

— Parbleu ! vous voici arrivé à l'école pyrrhonienne... renouvelée des Grecs !...

— École pyrrhonienne, soit !... Quel mortel peut affirmer sa sagesse ? Pythagore, Socrate et Platon enseignaient des lois universelles démontrées insensées par l'algèbre des Galilée, des Newton, des Képler...

Et il enfila toute la kyrielle d'arguments des doctrines sceptiques depuis les *Hypotyposes* de Sextus Empiricus jusqu'aux *Dialogues* de Berkeley, y compris les *Essais* de Hume, opposant à la connaissance logique les illusions des sens, les contradictions et les erreurs de l'esprit, le rêve, la folie partielle et inconsciente...

— Eh quoi ! dit-il en finissant, parce que vous raisonnez avec un extrême bon sens, oseriez-vous affirmer qu'aucun lobe de votre cerveau n'est atrophié ? Je n'ai jamais rencontré d'homme qui n'ait son *dada*, comme M. Shandy senior ; j'ai mon *dada*, vous avez le vôtre, qui

s'est manifesté dans une avidité de recherches sur les causes de l'aliénation mentale; vous avez lu avec passion tout ce qui s'est publié à ce sujet. Or, d'où vous est venue cette ardeur d'étude? D'une préoccupation naturelle résultant de la peur; vous savez que la folie est héréditaire... Ha! ha! mon gaillard, ajouta-t-il avec un rire agressif, gare à vos Rembrandt!

— Bah! vous ne les tenez pas encore!... Je vais répliquer.

— Attendez, je n'ai pas fini. Certes, si jamais j'ai connu un esprit sain et droit, c'est le vôtre!... Pourtant, savant philosophe, n'est-ce point un ver rongeur que cette craintive et puérile curiosité de physiologie médicale? Voulez-vous savoir toute ma pensée? reprit-il en relevant ses lunettes... Eh bien, avec une tête moins forte que la vôtre, cette préoccupation eût pu dégénérer en manie, si, chez vous, le cœur n'avait fait diversion; mais vous êtes de ces natures chez lesquelles la sensibilité, la tendresse, l'amour enfin absorbent toute la vi-

talité. Ah ! ah ! vous êtes inquiet?... C'est ici que mon paradoxe éclate et foudroie votre *dada*.

— Bah ! votre foudre m'effraie peu.

— Ce qu'il y a de plus rare chez l'homme, continua-t-il, c'est l'équilibre du cœur et de l'esprit. Votre cœur a vingt ans, il n'en sait pas plus long qu'on n'en sait à cet âge ; il bat, il vit, il aime. Votre esprit au contraire discute, raisonne, ce qui revient à dire qu'il s'expose à l'erreur, au vertige. Voyez à quel point je suis un profond observateur : quand j'entre ici, du premier coup d'œil je devine le sujet qui vous préoccupe. Depuis quelques jours, vous étiez vous-même, vous viviez par le sentiment ; ce matin, à cette pointe de scepticisme, je jurerais que le courant de vos pensées s'est porté vers certaines inquiétudes à propos de vos facultés mentales... Si cela est, il y a manque d'équilibre entre le cœur jeune et l'esprit vieux ; *ergo* : trouble, désaccord, *dada*, excentricité, humour !... Et voilà comme quoi vos Rembrandt m'appartiennent.

— Pas encore, m'écriai-je, homme, je vais te confondre !

Il s'agissait de prouver ma sagesse ; alors, pour frapper son imagination et le dominer d'un coup, je montai sur ma table : il était tout en bas... Je touchais au plafond, et de ces sommets je laissai tomber ces mots :

— Rhéteur, pédagogue et pédant, regarde-moi, connais-tu les lois de Manou et le Zend-Avesta ? — « Manou était assis, la pensée fixée sur un objet unique... » Moi, je suis debout et j'embrasse l'univers, et je porte dans ce cerveau que tu calomnies six mille ans de conquêtes de l'esprit humain. Tout petit enfant, je décrivais du doigt sur le sable ces mouvements des mondes qu'ignoraient tes Pythagore et tes Platon avec leurs barbes blanches, et j'ai aiguisé ma logique à l'université de Heidelberg ! Tu veux me convaincre de fragilité et discuter sur les causes de la démence !... Vermisseau, qui n'as puisé ta science que chez tes auteurs gothiques ! Ton système est établi sur des bil-

levesées scientifiques. La folie est héréditaire, dis-tu? C'est un fait acquis! Sans regarder à droite et à gauche, tu enfiles ce pont aux ânes, l'air doctoral et réfléchi comme Sganarelle dupant Gêronte. Qu'arrive-t-il en l'Odyssée quand l'invincible Minerve demande à Télémaque s'il est le fils d'Ulysse? « J'ignore si ce héros est mon père, répond le jeune prince ; tout ce que je sais, c'est que ma mère me l'a dit. » Ha! ha! que devient ton hérédité après cette sage répartie, ignare médecin qui t'en tiens naïvement à l'axiome : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant?*... Es-tu si faible en droit romain? Et le tiers absent, pour quoi le comptes-tu dans le mariage, dans la procréation d'un citoyen?...

— Mais ceci n'est qu'un sophisme! s'écriait-il. Quand l'héritage vient de la mère, quel est votre tiers absent?

— La Nature, dis-je avec véhémence, la Nature qui redresse les bossus et tord les droits. Le fils d'une folle porte toujours en lui le germe de la démence; mais il peut le garder en germe

toute sa vie, si quelque'une de ces causes occasionnelles que la science appelle *causes d'évolutions* ne vient susciter des accès!

Et, parti de ce point, je développai toutes les théories des Broussais, des Dupuytren, des Magendie. A cheval sur la physiologie et la psychologie, j'analysai en détail l'appareil du sensorium; et, démolissant pièce à pièce l'échafaudage philosophique de mon adversaire, je le terrassai finalement par une péroraison foudroyante.

Mon discours fut très-long : le docteur l'écouta d'abord en souriant; mais son incrédulité tourna bien vite à la surprise, au trouble, à la confusion; il resta muet. Je descendis de mon trône; j'avais pitié de son embarras; je lui tendis la main, il la saisit; puis tout à coup, succombant à je ne sais quel délire, il se précipita dans mes bras.

— Mon ami, mon frère, mon maître, s'écriait-il d'une voix suppliante, sauvez-moi, sauvez-moi, car vous seul pouvez me guérir!

— Qu'avez-vous ? dis-je , étonné d'un tel transport.

— Ah ! je suis le plus infortuné des hommes ! je cache une douleur qui me brise, et mon esprit est torturé sans cesse par des transes horribles... Je suis fou !

— Vous, bon Dieu ! m'écriai-je.

— C'est un secret que nul n'a pénétré, reprit-il, je vous le confie et je vous implore... Sachez que, comme la vôtre, ma mère est morte folle ! J'ai étudié la médecine, espérant me guérir, ma science est impuissante ; à la moindre secousse morale, je suis pris d'hallucinations insensées ; il faut alors qu'Hermann, mon fidèle Hermann, m'enferme tant que dure l'accès. C'est pourquoi il veille toujours sur moi ; lui seul est dans la confiance, car ma femme ignore l'épouvantable vérité. Si elle l'apprenait, elle mourrait de chagrin pour nos pauvres enfants... Ami, ne m'abandonne pas, ta parole est un baume pour mes cruelles angoisses, tu as déjà dissipé une partie de mes terreurs ; fais

pénétrer dans mon esprit ces lumineuses clartés que tu viens de faire briller à mes yeux ; reste près de moi pour me convaincre, et ne me laisse point ressaisir par l'erreur, car, je le sens, tu dis vrai!... Mais j'ai peur si tu me quittes. Je m'adresse à ton humanité, à ton cœur si bon ; sauve un père, une mère du désespoir, sauve mes deux enfants!...

Et dans son exaltation, il s'était jeté à mes pieds ; il embrassait mes genoux. Attendri, je ne savais que dire ; il vit mes yeux humides.

— André ! André !.. Ah ! je puis donc espérer, car mon salut dépend de vous ; vous êtes une âme généreuse, et vous vous dévouerez... Un mois, je vous demande un mois seulement.

Trop ému pour résister, j'ai promis de ne point partir et de me consacrer à sa guérison. L'orage faisait trêve, la pluie avait cessé ; profitant d'une éclaircie, je l'ai emmené au jardin. Son regard fiévreux, son geste animé, dénonçaient une agitation extrême que l'électricité

répandue dans l'air avait encore surexcitée. Sans qu'il s'en aperçût, j'ai attiré peu à peu l'entretien sur ses fleurs, il en a de fort rares ; j'ai réussi à détourner la triste préoccupation qui l'opprime. Je l'ai laissé fort calme, et je suis rentré chez moi brisé de fatigue.

Infortuné ! comme il doit souffrir ! Wilhelm, que d'étranges mystères dans notre misérable nature ! Cet homme d'une science si profonde, au coup d'œil si sûr, ce praticien célèbre entre tous, qui, d'un mot, distrait les plus furieux délires, qui sait découvrir les sources de la démence avec l'intuition du génie : il est fou !.. Je ne m'étonne plus du trouble que je notais à certains jours dans ses idées. Ce matin, il disait que mon cœur est sain et mon esprit malade. Hélas ! je le sens bien, moi : c'est au cœur qu'est la plaie, c'est là qu'est ma folie, c'est là qu'est mon tourment...

Mais, puisqu'aujourd'hui j'ai ma raison, je veux oublier. Demain, quand mes souffrances renaîtront, je reprendrai le récit de mes tristes

amours, et de cette saison douloureuse et bénie où ma pauvre marraine m'a pour jamais ravi mon âme.

V

A peine levé, Schultz est venu me voir; il ne se ressent plus de la secousse d'hier; il m'a quitté tranquille et rassuré.

L'orage a grondé toute la nuit, balayant les nuages lourds vers le nord; l'air du matin est pur, et les rayons de soleil entrent dans mon salon à pleines fenêtres. Un bouvreuil siffle sur les hautes branches du peuplier, et sa compagne amoureuse lui répond du fond de son nid. Ils me connaissent bien, car je les nourris de miettes de pain qu'ils viennent prendre jusque dans mes doigts, et ils m'amènent leur couvée. Je les appelle Roméo et Juliette. Joyeux petits êtres, ils chantent! « C'est le jour, c'est le

jour!... » Et le jour ne les sépare point, comme les amants de Vérone; je les vois voleter gaïement sous le ciel de Dieu.

Qu'il est doux d'aimer, même dans l'absence! Le portrait de Diane me sourit, et je vis par la souvenance des heureux jours passés. — Tristes amours regrettées, consolation de mes heures présentes, je veux vous consacrer cette journée!...

Le lendemain de ce funeste accident arrivé à ma pauvre marraine, sachant qu'elle ne quitterait point sa chambre et que je ne la verrais pas, je m'en allai au fond des bois. Je voulais me bercer dans mon rêve, et, je dois l'avouer, Diane elle-même l'eût troublé, car j'étais encore trop ému de la découverte de mon amour pour supporter sans rougir ce doux regard. J'avais soif de solitude pour laisser éclater sans contrainte le ravissement qui me possédait; d'ailleurs, j'étais plein de son image, et dans tous les sentiers je retrouvais la trace de ses

pas. Absente, j'osais lui parler, l'illusion me suivait; elle marchait avec moi dans les allées ombreuses, et le mystère planait sur nous.

J'allais tout droit à l'aventure; vers midi, je rencontrai un de mes gardes, le vieux Simon, qui m'a mis le fusil à la main pour ma première chasse. Faraud, son chien, faillit me renverser dans sa joie de me revoir.

— Ah! monsieur André! cria Simon, beau jour et bienvenue chez votre monde! — A bas Faraud! — Vous avez fait la route à pied, il faut venir vous reposer à la maison et boire un verre de vin. J'en ai encore de celui de M. le baron, votre père... Oh! comme vous lui ressemblez! C'est la Jeanne qui va être contente...

Tout le monde fut en fête, je portais le bonheur avec moi. Jeanne avait passé sa jeunesse au service de ma mère, elle m'avait fait sauter sur ses genoux, et je respirais entre ces deux braves serviteurs comme un parfum de mon enfance; leur familiarité réveillait les fu-

gitives impressions d'autrefois, je revoyais les tourelles d'Orbach, et ma mère, et Diane, ma marraine, courant avec moi sur les gazons après les libellules; les douces réminiscences du passé se mêlaient aux ivresses du présent et se confondaient dans une note unique qui disait amour!

Je quittai mes vieux amis avec force promesses de revenir bientôt, et je repris ma course errante. L'idée m'était venue de faire un pèlerinage à cette cabane où, la veille, s'était subitement épanoui mon cœur pendant que je veillais près de Diane. J'arrivais à la clairière aux Sangliers, et j'allais entrer dans le reposoir sacré, quand tout à coup je vis apparaître un homme sur le seuil; deux autres étaient dans l'intérieur: je reconnus des contrebandiers des environs. Ennuyé de ce contre-temps, j'allais passer outre; mais, du fond de la cabane, une voix m'appela par mon nom: c'était Bastien, un gars de Maufert, brave et intelligent, qui m'était dévoué comme un chien,

pour quelques secours que j'avais donnés à sa mère malade pendant une de ses expéditions.

— Entrez, monsieur André, et mettez-vous à l'ombre.

Dans un coin de la hutte étaient rangés des ballots qui exhalaient une forte odeur de tabac. En dépit des lois fiscales, les habitants des frontières n'ont point de scrupule en matière de contrebande; pour eux, ce n'est qu'une industrie pleine de risques, et nul de ceux qui l'exercent ne se méfie de son voisin.

— Ma foi! monsieur André, reprit Bastien, il n'y a pas une heure, nous parlions de vous; nous avons des cigares comme on n'en voit pas souvent.

— Il paraît que tu fais toujours ton joli métier!... Tu te feras prendre, Bastien, fais-y attention, ou tu attraperas quelque coup de fusil.

— Bah! à la guerre comme à la guerre!

Tout en parlant, il jouait machinalement avec un bijou qu'il balançait par sa chaînette, et qui attira mes regards. Il s'en aperçut.

— Ça, dit-il, c'est une trouvaille que nous venons de faire dans ce tas de feuilles.

Je reconnus un petit médaillon d'émail bleu serti d'or, que ma marraine portait souvent en collier. Je me gardai bien d'en constater l'identité, car je savais que Bastien se serait empressé de le reporter à la comtesse Diane, comme on appelait ma marraine dans le pays.

— Je ne sais pas ce que cela vaut, reprit-il ; c'est part à trois ; je vais aller à Monthermé voir ce que le père Abraham en offrira... Al-lons, adieu les autres ! continua-t-il en s'adres-sant à ses compagnons.

— Tu retournes à Maufert ? lui dis-je.

— Oui, monsieur André, et si vous voulez que je fasse route avec vous, je suis à vos ordres, la nuit va bientôt venir.

J'acceptai sa compagnie et nous partîmes.

— Il est très-gentil ce médaillon, dis-je au bout d'un quart d'heure de marche.

— Eh bien, s'il vous platt, monsieur André, il est à vous, donnez-m'en ce que vous vou-

drez pour les autres. Le juif m'écorcherait bien sûr!...

Je conclus immédiatement le marché, et j'entrai en possession de mon trésor.

— Voilà ma course faite, dit-il joyeux. Je resterai ce soir à Maufert et je pourrai voir Catherine.

— Tu lui *parles* donc toujours? demandai-je, employant un euphémisme du pays qui signifie « faire sa cour. »

— Dame! nous sommes toujours amoureux.

— Méfie-toi du comte!... Tu sais qu'il n'aime pas qu'on rôde autour des femmes de la comtesse... On dit qu'on t'a vu dans le parc; s'il te guette, il te fera un mauvais parti.

— Oh! il n'est pas assez malin pour m'attraper... J'ai mes moyens!...

Le lendemain, je descendis au jardin avant l'heure accoutumée. Ma marraine, à l'ordinaire fort matineuse, visitait ses parterres aussitôt levée, et je l'aidais à cueillir ses gerbes pour fleurir les vases du château. Je l'atten-

dis, inquiet, troublé, désirant et redoutant à la fois sa venue : je tremblais de trahir l'ivresse où me plongeait le sentiment qui venait d'éclore en mon cœur... mais j'attendis en vain ; la cloche du déjeuner sonna, elle n'avait point paru.

— Ah ! vous voilà, dit mon tuteur comme j'arrivais à la salle à manger ; je vous sais gré de vouloir bien m'honorer de votre compagnie.

Je restai insensible à son ironie ; du premier coup d'œil j'avais remarqué que le couvert de Diane était mis. Au même instant la porte s'ouvrit, elle entra, je courus à sa rencontre. Elle me tendit la main, et je m'arrêtai tout interdit.

Par une habitude d'enfance, quand je l'abordais le matin et quand je la quittais le soir, je baisais cette main qu'elle me tendait. Ce jour-là, je n'osai pas.

Elle attribua sans doute ma réserve à la confusion que j'éprouvais de l'accident dont j'avais été cause. Avec un geste charmant et un adorable sourire, elle porta d'elle-même ses doigts à mes lèvres, me donna sur la joue une petite

tape qui était en même temps une caresse, et elle passa.

Je ne pus me défendre de rougir ; pourtant, je fus assez maître de moi pour dissimuler mon émotion intérieure. Je sentais à mon cou, près d'une petite médaille de la Vierge que m'avait donnée ma mère, ce bijou que Diane croyait perdu : il me brûlait.

— André, me dit-elle, qu'avez-vous fait hier ?

— A coup sûr, il ne s'est guère inquiété de vous, dit mon tuteur,

Je ne fus pas trop fâché de cette sottise de mari, et je souris dédaigneusement à part moi, sachant ce que ma marraine devait en penser.

— Je suis allé voir Simon, répondis-je.

— C'était, en effet, une fort belle occasion pour vous divertir, reprit M. de Maufert.

— Catherine m'a dit que vous êtes venu deux fois savoir de mes nouvelles ; je vous en remercie, mon ami, ajouta Diane. J'étais en vérité si vaillante, que, n'eût été mon obéissance à la

prescription du docteur, j'aurais pu m'affranchir d'une journée de réclusion.

A ce moment M. Placide survint (c'était l'intendant du comte); je bénis cette arrivée qui allait absorber mon tuteur dans un débat d'affaires et m'assurer un tête-à-tête.

— Je vois avec plaisir, me dit l'obséquieux personnage, que monsieur le baron est tout à fait bien ce matin.

— Ce n'est point moi qui ai été malade, monsieur, lui répondis-je sèchement, c'est madame la comtesse.

Le plat visage de M. Placide se rida, grimace qui chez lui équivalait à un sourire. Je n'aimais point ce Normand finaud et coquin, qui cachait son astuce sous un air bas et douxereux comme son nom. Il était l'âme damnée de mon tuteur, prérogative qui certes eût suffi à me le faire détester. Je l'avais surnommé Tristan l'Ermite.

Le déjeuner fini, le comte interrompit sa conférence avec M. Placide et dit à ma maraine :

— Vous restez chez vous encore aujourd'hui, n'est-ce pas, ma chère ?

— Pardonnez-moi, je vais à l'église pour le mariage de Dorothée; André m'accompagnera. Il est bon que vos fermiers ne vous croient pas tout à fait indifférent à leurs grands événements de famille.

— Ah ! vous pouvez compter qu'ils vous en sauront un gré infini ! dit-il ironiquement.

— Je le crois, monsieur, répondit Diane avec un certain ton de dignité que son mari avait appris à respecter.

Délivrés des fâcheux, nous nous en allâmes gaiement par les pentes du parc gagner la porte qui s'ouvrait sur le village. Diane éprouvait encore un peu de faiblesse; elle marchait penchée à mon bras, et un reste de pâleur me rappelait que c'était pour moi qu'elle avait souffert.

— Pauvre chère marraine ! lui dis-je, combien je suis attristé de vous voir ainsi dolente par ma faute !

— Chut ! interrompit-elle, ne parlons plus

de cela... Oh ! mais voyez donc la jolie fête

Tout le village était en liesse, c'était le prélude d'une de ces noces ardennoises qui durent huit jours. Le père Lelut, le fermier du comte, était riche et fort apparenté dans ce pays où tout le monde est cousin. De dix lieues à la ronde étaient accourus les *gros cultivateurs*, entassés avec leurs familles dans les véhicules les plus disparates. La place de l'église n'avait jamais vu tant d'accolades, et sur les joues rebondies des filles en toilettes pimpantes retentissaient des baisers à troubler les oiseaux.

A l'arrivée de la comtesse, Lelut accourut sous le portail, menant sa fille, et présenta son gendre, garçon à l'air franc, ouvert, intelligent, une de ces natures rustiques dont l'éducation moderne et l'école de Grignon font des *countrymen* que nous enviera bientôt l'Angleterre. Le marié fit son compliment en parfait langage ; à son tour, il présenta sa mère, bonne vieille paysanne appuyée sur son bras, et il accomplit ce devoir de convenance avec un mélange de

fierté et de respect qui sauvegardait si bien l'âge de l'une et le rang de l'autre, que ma marraine tendit la main au fils et embrassa la mère. La belle Dorothée rougit de plaisir.

Le bonheur de ces deux jeunes cœurs qui s'aimaient de cette affection honnête et saine qui fait les familles heureuses, me jeta dans une indicible mélancolie. Moi aussi j'aimais, mais mon amour ne serait jamais qu'un songe.

Comme nous sortions de l'église, une fermière d'une cinquantaine d'années qui avait vu Diane enfant vint lui faire sa révérence.

— Ah ! madame la comtesse, dit-elle, où est le temps où vous couriez dans nos champs à travers les foins coupés ? Ma fille m'en parle bien souvent... Et votre petit ?... Il se porte toujours bien, j'espère ?

— Quel petit ?

— Votre filiot, que vous amenez boire du lait.

— Mon petit, le voilà, dit Diane en me désignant.

— Ah! Seigneur!... ce grand monsieur?... Il a l'air quasiment de votre mari!

— Merci, Brigitte, répondit en riant la comtesse, embrassez votre fille pour moi, puisqu'elle ne m'a point oubliée... Allons, ajouta-t-elle gaiement, marchez, monsieur mon mari!

Et nous revînmes plaisantant sur ce thème charmant qui me jetait dans un trouble ineffable, et, à l'abri de ce jeu, ma marraine m'imposait ce doux servage qui est une des formes les plus exquises de l'amour. Une calèche passa sur la route, où nous reconnûmes une voisine de château ; je saluai.

— Perfide! me dit Diane, je vous préviens que je suis très-jalouse!... Vous avez souri à madame de Biermes.

— Vous avez regardé son mari ! répliquai-je du même ton.

VI

Quelques semaines s'écoulèrent, chaque matin m'apportant son aubaine. Mon existence était si douce auprès de Diane que je ne sentais plus le despotisme du comte. Oublieux de mes rancunes et de mes grands projets d'indépendance, je ne songeais plus qu'avec ennui à cette époque, naguère tant désirée, de ma majorité après laquelle je ne pouvais prolonger mon séjour à Maufert, chez un tuteur avare à qui mon train de vie paraissait déjà ruineux, bien qu'il le payât de mes deniers.

Ce n'était là pourtant qu'un nuage dans l'azur de mon ciel; tout amoureux vit de l'heure présente. Je voyais Diane; à chaque instant du jour, j'étais près d'elle, et, comme le chevalier inconnu de la légende qui semait des violettes sur les pas de sa princesse pour lui rappeler le

pays d'où elle était exilée, j'étais fier de répandre secrètement autour d'elle cette atmosphère d'amour qui manquait à son cœur, et de redresser les torts de la destinée. Que pouvais-je souhaiter d'ailleurs? n'étais-je point l'élu de son âme, qui n'avait d'épanchement que pour moi? J'étais le seul confident de ses tristesses, de ses joies: nous étions tous deux comme isolés dans le monde; tous deux, nous étions courbés sous l'àpre rudesse d'un homme défiant, jaloux de toute jeunesse et de toute beauté, et nous n'avions que notre mutuelle affection pour nous consoler du vide que la mort avait fait autour de nous.

Après le déjeuner, le comte partait invariablement avec M. Placide. Il fallait voir alors quel soupir d'allègement dilatait nos poitrines, et quels rayons illuminaient nos visages... Nous nous échappions dans les jardins, tantôt gais et bruyants comme des écoliers en vacances, tantôt mélancoliques et pensifs comme des amants, lisant quelque poème aimé d'aujourd'hui

ou quelque roman d'autrefois, et nos cœurs palpaient... En vérité, nous n'avions qu'une âme, et je tremblais parfois que Diane en fût avertie.

Mais une visite inattendue vint bientôt effrayer notre chère liberté et lui lier les ailes. Par un matin de juillet arriva au château la baronne de Jonval, une tante de Diane, qui, l'ayant recueillie orpheline, avait fait à la triste enfant une existence si vide de tendresse, que, le jour où il s'était agi d'un mariage avec le comte de Maufert, ma pauvre marraine avait cédé, envisageant ce malheur comme une délivrance.

Madame la baronne de Jonval, chanoinesse d'un haut chapitre d'Allemagne, était une dame du plus grand air, alliant aux grâces d'une étiquette surannée des humilités aristocratiques qui trahissaient la chrétienne de fier lignage ; il y avait entre elle et M. de Maufert une singulière communauté de sentiments : avarès tous deux, mais de cette avarice qui obéit, non

sans regret, aux impérieuses obligations d'un grand nom à soutenir, ils s'entendaient à merveille sur toute chose. J'avais peu de sympathie pour cette imposante personne qui venait presque chaque année me gâter mes vacances d'étudiant, et je dois avouer qu'elle me le rendait bien; aussi demeurai-je très-surpris lorsqu'en descendant de carrosse, elle s'avança vers moi, les bras tendus avec une effusion inquiétante. Derrière elle apparut une jeune fille que je ne reconnus point d'abord.

— Eh bien, André, me dit la dame, vous ne donnez pas la main à Madeleine?

Madeleine était la fille d'un pasteur de Fribourg en Brisgau, lieu de résidence de madame de Jonval; c'était une charmante enfant que ses parents s'estimaient heureux de mettre sous le patronage de la noble chanoinesse, sans regarder de trop près à la dissidence des communions : elle était venue plusieurs fois au château; mais j'avais quitté une enfant, et je retrouvais une demoiselle.

. — Quoi !... c'est vous ? dis-je avec naïveté

Elle rougit, car mon étonnement flattait l'orgueil de ses dix-sept ans. Mon accueil protestait suffisamment d'ailleurs contre toute apparence d'oubli ; une franche amitié nous unissait depuis longtemps, et sa présence me semblait du moins un correctif aimable à l'ennuyeuse arrivée de madame de Jonval.

VII

Cependant, je dois l'avouer, j'éprouvai un grand ennui à cette brusque invasion de mon Éden ; il me fallait renoncer à mes excursions avec ma marraine, à cette chère solitude à deux, devenue si pleine de mystérieuses fêtes pour mon cœur. Dès le premier jour, la majestueuse tante s'installa comme pour un long séjour, et Diane, condamnée aux officielles prévenances de l'hospitalité, ne s'appartint plus.

Pendant une semaine, c'est à peine si nous pûmes saisir quelques heures de liberté en tiers avec Madeleine sous les ombrages du parc ; la baronne était partout sur nos pas. A la fin pourtant nous nous concertâmes pour échapper à notre gêne. La chanoinesse, en dépit de sa dévotion sévère, consacrait de longues heures à sa toilette avant le déjeuner, et, levés dès l'aube, nous accourions tous trois au jardin.

Madeleine était une de ces natures doucement enjouées, auxquelles le sentimentalisme allemand ajoute une grâce exquise ; élevée au milieu des tendresses de la famille, elle avait épuré son âme au contact de la pauvreté, son esprit ingénu et cultivé mêlait les hardiesses de l'innocence à je ne sais quelle raison précoce. Elle n'était pas jolie de visage, et elle le savait ; mais elle exhalait un tel parfum de jeunesse qu'on avait subi le charme avant de la regarder. Elle rappelait à la fois le Puck de Shakespeare et la Marguerite de Goethe.

Nous vivions tous trois dans ces alternatives

d'allégresse et d'ennui, lorsqu'une étrange aventure vint tout à coup troubler la quiétude de ma passion muette.

Madame de Jonval continuait de m'accabler de ses aménités les plus flatteuses, ce qui n'était pas pour moi le moindre de mes étonnements, car jusqu'alors je n'avais éprouvé que son humeur revêche. Je me perdais donc en conjectures sur les causes d'une si gênante conquête, quand, un jour, la majestueuse dame me glissa, sous forme de plaisanterie d'abord, un projet fort bizarre : il s'agissait, ni plus ni moins, de me marier avec une demoiselle Hermanegilde de Jonval, fille d'un frère de la chanoinesse, colonel au service du grand-duc de Bade. Je n'avais jamais vu cette fiancée qui me tombait du ciel, et en l'état de mon cœur on peut juger comme elle était la bienvenue !

Certes, mon âge me défendait suffisamment contre cette sollicitude matrimoniale par trop prématurée, mais j'avais affaire à une de ces opiniâtretés féminines qui plient et ne rompent

point. Par une pente insensible, ce qui n'avait paru qu'un jeu devint bientôt un thème sérieux; mon tuteur lui-même se mit enfin de la partie avec une mansuétude tout à fait nouvelle et qui dénonçait un dessein arrêté de concert entre les deux excellents amis.

Ce parfait accord n'était guère de nature à provoquer ma confiance ; mais je me sentais trop maître de la situation pour résister au plaisir de mystifier mes tyrans. Je feignis d'abonder dans leur sens pendant quelques jours, puis un soir, sous les charmilles du parc, j'attirai la baronne dans un petit guet-apens d'effusion où elle me démontra le grand bonheur qui devait résulter pour moi de cette alliance.

— Car vous êtes assez riche, dit-elle, pour ne suivre que la loi du cœur, joie bien rare, à laquelle les plus belles âmes ne peuvent point toujours s'abandonner.

— En effet, madame, répondis-je, les plus belles âmes sont parfois contraintes à des calculs fort pénibles quand il s'agit d'unir deux

cœurs irrésistiblement entraînés l'un vers l'autre.... Mademoiselle de Jonval n'a pas de dot, si j'ai bien compris ?

— Son père n'est pas riche : mais on pourrait lui assurer des avantages.

— Fi ! madame ! laissons ces misères ! Il suffit que mademoiselle Hermanegilde de Jonval m'adore... ce qui est bien la plus flatteuse conquête que puisse rêver un jeune homme que sa fiancée n'a jamais vu ! J'espère que vous ne me ferez point l'injure de supposer mon désintéressement au-dessous du vôtre et du sien... A propos, est-elle blonde ou brune ?

La baronne demeura un peu déconcertée de mon air dégagé.

— Elle est brune, répondit-elle, scrutant ma pensée.

— Ah ! mon Dieu, madame, la pauvre demoiselle ! que va-t-elle devenir ?... Je professe le culte des blondes...

Il était impossible de s'abuser plus longtemps sur mon impertinence. Madame de Jonval me

lança un regard foudroyant et quitta la place sans ajouter un mot.

J'étais ravi de mon équipée ; pourtant, je ne sais quel pressentiment m'avertit que je venais de prononcer l'arrêt de mon avenir.

Je m'attendais à trouver le lendemain les fronts rembrunis, je m'étonnai beaucoup de rencontrer une égale bienveillance sur le visage de M. de Maufert et sur celui de la chanoinesse ; on eût dit que rien n'avait troublé notre entente. Cependant mon algarade avait fait quelque bruit, car ma marraine me réprimanda.

— Eh quoi ! lui dis-je, me reprocheriez-vous de m'être révolté contre des obsessions ridicules, de ne point m'être laissé prendre à ces accès d'une subite tendresse qui prétend disposer de ma vie et me pousser dans le traquenard du mariage avec une Badoise que je ne connais pas... que je déteste d'avance ?

— Mon ami, c'est ici que je vous arrête. Refuser en principe de vous marier à votre âge,

c'est une raison victorieuse. Je ne plaide point pour ma cousine Hermanegilde de Jonval; mais vous avez eu tort de la mettre en cause en déclarant que vous la détestez sans l'avoir jamais vue : c'était blesser la baronne d'abord, puis, ajouta-t-elle en souriant, c'était parler comme un écervelé... Qui sait si vous ne l'auriez pas adorée?

— Jamais! jamais! m'écriai-je avec véhémence, fût-elle belle et pure comme les trois Grâces, fût-elle douée par les neuf Muses!..

— Quel cœur inaccessible! dit Diane railleuse. Si vous êtes si bien cuirassé, je serai fort empêchée lorsqu'il me prendra l'envie de vous marier.

— Je ne me marierai jamais.

— Est ce un vœu, dit-elle finement, ou est-ce un grand amour qui vous défend déjà?... Ah! vous rougissez!... Fi! le méchant discret! Moi qui aime tant les confidences!... Est-elle jolie?

Ces paroles me plongèrent dans un tel émoi, que je n'eus pas la force de répondre; je trem-

blais de me trahir, et je souffrais à l'idée qu'elle pût me croire épris d'une autre.

— Ah! décidément il y a un secret, reprit-elle; méfiez-vous, je le découvrirai!...

Par bonheur, l'arrivée de Madeleine fit diversion. Je m'empressai d'engager avec elle une causerie sous le premier prétexte venu; mais l'animation de ma parole accusait malgré moi le désir de voiler mon embarras. J'eus conscience de ma maladresse en remarquant dans les yeux de Diane des éclairs de malice qui me perçaient de part en part. Madeleine elle-même ne cachait pas sa surprise.

— Seigneur! dit-elle, quel débordement d'enthousiasme! André, il vous pousse des ailes...

— Précisément, répondit ma marraine en souriant; mais, rassurons-nous, il ne s'envolera pas au ciel!... Il y a de par le monde une petite main dont il est amoureux et qui le retient par un fil sur notre pauvre terre.

— Hanneton, vole, vole, vole! chanta Made-

leine, accompagnant sa chanson d'un geste mutin, comme si elle m'eût tenu par le bout d'un fil.

— Madeleine, reprit Diane, il faut lui ravir le nom de la belle princesse pour qui son cœur soupire!...

— Elle est belle?... alors c'est moi! dit la charmante laide avec une plaisante mine de fa-tuité.

Leurs éclats de rire me rendirent mon aplomb; prenant Madeleine au mot, je me lançai en plein madrigal, et conclus, comme un héros de l'*Astrée*, par une déclaration dans le plus pur phébus.

Mais j'aimais trop pour rester impénétrable. Mes deux jolis Argus surprenaient chaque jour quelque indice révélateur, des distractions, des langueurs que je ne pouvais cacher, et les fines railleries pleuvaient sur moi. J'allais pourtant m'estimer heureux d'en être quitte à ce prix, quand je crus remarquer bientôt que ma marraine devenait soucieuse; son sourire était con-

traint, si la folâtre Madeleine me taquinait sur ma secrète passion ; je devinais dans ses regards, dans son accent, comme une sorte de pitié.

— André, me dit-elle un matin, puisque nous voilà seuls, il faut que nous causions, mon ami... J'ai des choses très-graves à vous dire.

— Parlez , ma chère marraine , je vous écoute... Faut-il être solennel ?

— Soyez sincère, répliqua-t-elle en souriant. Asseyez-vous là... ce banc représente un tribunal.

— Vous allez me juger ? dis-je un peu alarmé malgré mon air d'assurance.

— Je vais vous confesser, prenez-y garde... et vous gronder, ajouta-t-elle d'un ton de reproche, car vous humiliez un peu notre amitié.

— Mon Dieu ! que dites-vous ? moi qui n'ai point une pensée qui ne soit pour vous...

— Osez-vous bien dire qu'il n'en est pas une que vous me cachez ? reprit-elle en me regardant dans les yeux.

Je me détournai, je me sentais rougir.

— Bon ! nous voilà revenus vers cette fameuse passion que je suis accusé de nourrir dans l'ombre... Mais c'est un enfantillage, une folie !

— Ami, dit-elle gravement, donnez-moi votre parole que vous n'aimez pas, et je vous croirai.

Je me tus ; son regard me pénétrait.

— Votre silence est déjà un aveu, dit-elle ; mais j'ai su lire au plus profond de votre cœur, et je connais le nom que vous ne voulez pas dire.

— Vous le savez, vous ?

— Je ne serais pas femme si je l'ignorais à cette heure, répondit-elle avec un sourire qui me déconcerta. — Tenez, suivez le bout de mon ombrelle ; je vais tracer sur le sable ce mot magique que vous craindriez d'entendre répéter par les roseaux, si je le prononçais.

Je suivis son geste, anxieux comme si j'allais voir apparaître un autre *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. Je ne compris d'abord rien aux premiers signes, puis, le mot fatidique achevé :

— Madeleine? m'écriai-je, allégé d'un grand poids.

— C'est toi qui l'as nommée, dit Diane.

— Quoi! sérieusement, vous croyez que c'est Madeleine que j'aime?...

— Et qui serait-ce, je vous prie, beau ténébreux?

— Je vous jure...

— Ne jurez pas, car tout vous dénonce : c'est du jour où Madeleine est arrivée que s'est signalé chez vous ce changement d'humeur que vous n'osez nier... Or, en cet aimable désert, il n'y a qu'elle que vous puissiez aimer... à moins pourtant, ajouta-t-elle ironiquement, que vous ne soupiriez pour les beaux yeux de madame la chanoinesse...

— Oh! grâce, grâce! dis-je effrayé.

— Vous le voyez, reprit-elle. Je continue. Un autre fait d'importance est acquis à l'instruction : quand ma tante a parlé pour la première fois de vous marier avec une jeune fille sans dot, vous n'avez point protesté : il est évi-

dent que vous avez cru qu'il était question de Madeleine, car vous ne vous êtes révolté que le jour où elle vous a nommé Hermanegilde de Jonval... Laissez-moi achever, mon ami; si je violente ainsi une réserve de sentiment que je ne saurais blâmer, c'est que je crains de vous voir former des vœux irréalisables; vous souffririez d'un amour sans espoir et je veux vous mettre en garde contre vos illusions. Madeleine ne peut vous aimer, elle est fiancée à un de ses cousins, un ami d'enfance, sans fortune comme elle, et qui lui est dévoué de toute son âme; on attend pour les marier qu'il ait obtenu un titre de professeur au collège de Fribourg...

— Et il doit concourir au mois de septembre, interrompis-je; mais je sais tout cela, chère marraine, et j'ai même songé, pour contribuer à leur bonheur, à vous prier de laisser passer par vos mains un peu de ma richesse, afin de constituer à Madeleine une pauvre dot de vingt mille francs que ni elle, ni lui ne voudraient accepter de moi.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle au comble de la surprise.

— Je dis, ma marraine, que rien n'échappe à votre perspicacité; j'aime Madeleine, et mon vœu le plus cher est de la voir bientôt heureuse et mariée avec celui qu'elle a choisi.

— André, mon ami, dit Diane en saisissant mes mains, vous m'effrayez... Si vous n'aimez pas Madeleine, qui donc aimez-vous? car vous aimez, je le sens, je le vois!

A l'émotion que je lus sur son visage, je fus sur le point de tomber à ses pieds; je me voyais deviné, perdu, contraint de fuir à jamais sa présence : l'excès même de ma terreur me suggéra l'idée d'inventer un amour vulgaire pour détourner les soupçons.

— Ma marraine, dis-je enfin en assurant ma voix, il est des faiblesses de mon âge... que je confierais à un frère, mais que je ne puis vous confier à vous. Ne cherchez point, je vous en prie, à pénétrer un secret prosaïque dont je rougirais...

Diane fit un geste d'étonnement; en m'entendant confesser un sentiment inavouable, elle pâlit, son visage se glaça, sa main laissa échapper ma main.

— Pardon, pardon, je vous ai offensée...

— Non, répondit-elle, émue, mais tâchant d'être froide; mon orgueil est un peu froissé d'une semblable méprise... Seulement, André, laissez-moi espérer que ce... secret prosaïque, comme vous l'appellez, ne vous fera point oublier ce que vous devez à votre nom.

VIII

Bien que rien ne fût changé en apparence à notre vie, je ne tardai pas à regretter le trop complet succès de mon mensonge. Je remarquai bientôt une insaisissable nuance de retenue dans les façons de ma marraine. Les témoignages de son amitié, autrefois si pleine d'abandon, semblaient désormais des efforts; je

me voyais déchu de mon paradis. Je ne pouvais me faire illusion sur les causes de cette tiédeur subite, et je demeurai atterré à ce résultat de mon subterfuge. Hélas ! il était trop tard pour revenir sur mes pas, je m'étais volontairement dépoétisé. Je réfléchis alors à la folie de cet amour dont l'aveu m'effrayait comme une profanation.

D'autres ennuis vinrent tout à coup s'appesantir sur moi. Un jour, j'allais à travers le parc, cherchant la solitude ; le hasard m'avait conduit près d'un chalet désigné au château sous le nom de *la Régie*, et qui servait de demeure à M. Placide. Je longeais une haie, clôture d'un petit jardin planté devant la maison, quand quelques mots d'un colloque engagé entre l'intendant et un homme que je ne pouvais voir frappèrent mon oreille, et j'entendis prononcer mon nom.

— M. le baron André n'a rien à voir dans ses affaires !... disait d'un ton bourru M. Placide ; il n'est pas en état de les comprendre, et si de-

main vous ne payez pas l'arriéré, je vous fais saisir tout simplement en son nom.

— Mais c'est me ruiner, monsieur Placide ! Vous savez bien que la récolte n'a pas rendu, repartit une voix suppliante.

— Cela ne me regarde pas. Si on vous écoutait tous, vous ne payeriez jamais ! — Empruntez... Moi, j'ai mes ordres.

— Seigneur ! où voulez-vous que je trouve deux mille francs d'ici à demain ?... M. le baron André ne peut pas être si dur, et, si vous me permettiez de le voir...

— Encore une fois, M. le baron n'y peut rien !... et, je vous en préviens, Guillot, si vous essayez d'abuser de sa faiblesse d'esprit...

M. Placide resta la bouche béante... J'avais tourné la haie et j'étais devant lui.

— Infâme coquin ! dis-je frémissant de colère, vous allez m'expliquer les paroles que vous venez de prononcer...

Il se leva pour fuir dans sa maison, je le saisis au collet et le rejetai sur son banc.

— Monsieur, monsieur! s'écria-t-il pâle de peur, ne portez pas la main sur moi !...

— A genoux, et demande-moi pardon, ou je t'écrase comme une vipère !...

— Au secours! au secours! bégaya-t-il en se débattant.

Dans ma fureur, je lui serrais la gorge à l'étrangler. Guillot, impassible, me regardait faire.

— Grâce! grâce! murmura le misérable.

Sa lâcheté me désarma; j'ouvris les mains, et je le laissai rouler à terre. Il se releva.

— Tu vas à l'instant donner quittance à cet homme! repris-je impérieusement.

Et je fis un pas vers lui.

— Monsieur, je cède à la violence, dit-il consterné; mais monsieur le comte appréciera...

— Pas de réplique! Entre chez toi, je te suis... Venez, Guillot.

Arrivé devant son bureau, l'intendant s'assit blême de rage. Je lui présentai un papier, il

écrivit d'une main tremblante le reçu exigé.

— Est-ce tout ce que vous avez à me demander, Guillot? dis-je au fermier

— Dame, monsieur le baron, vous êtes bien bon, j'ai mon bail qui finit à la Saint-Jean, il va falloir le renouveler; il est déjà bien dur, puisque je peux tout juste m'en tirer dans les bonnes années... M. Placide parle de me l'augmenter encore une fois.

— De combien était votre bail du temps de mon père?

— Quatre mille deux cents francs.

— Et maintenant?

— Cinq mille quatre cents francs, plus cent francs pour M. Placide, ajouta Guillot, qui se voyait soutenu.

— Monsieur l'honnête intendant, repris-je, écrivez un renouvellement au taux de l'ancien fermage.

— Mais c'est impossible...

— Ah! je vous le conseille! répliquai-je; ne résistez pas, faites ce que je vous dis.

— Mais, monsieur, je ne suis pas autorisé pour signer les baux...

— Qu'à cela ne tienne, je signerai.

Un mauvais sourire dont j'eusse dû me défier accompagna la soumission de M. Placide. Il prit un dossier dans un carton, en retira l'ancien bail et se mit à copier servilement. Je suivais sa plume des yeux, de peur de fraude. Quand il eut achevé, je signai, et, donnant l'acte au fermier :

— Maintenant, Guillot, dis-je, vous êtes en règle ! Pour l'avenir, si vous aviez à vous plaindre de ce coquin, adressez-vous à moi !

Comme je m'en allais avec mon fermier, je vis l'intendant se faufiler par une allée écartée et se diriger à la hâte vers le château, dans le dessein sans doute d'avertir M. de Maufert. Je m'inquiétai fort peu de sa dénonciation. Enchanté de mon coup de tête et de la correction infligée à l'exécuteur des mauvaises œuvres du comte, je jugeais inutile d'entrer dans aucune explication de ma conduite. Je m'étais fait vi-

rilement justice, et j'eusse cru m'amoindrir en me justifiant.

Je ne vis M. de Maufert qu'à l'heure du dîner. Je m'attendais à quelque éclat, il n'en fut rien, et je demeurai assez surpris de le trouver presque aimable. La chanoinesse était toute bienveillance; ma marraine seule paraissait inquiète et elle m'observait avec attention, comme si elle eût redouté quelque imprudence de ma part; elle prit mon bras pour quitter la salle à manger.

— Que vous est-il donc arrivé avec Placide? me dit-elle à demi-voix.

— Rien de bien sérieux, répondis-je: j'ai quelque peu corrigé son audace, voilà tout.

Ma tranquillité la rassura. Le comte, de son côté, était en belle humeur; rien ne dénotait le mécontentement de mon équipée.

Le parc était humide, il avait plu ce jour-là; nous restâmes au salon. Madeleine se mit au piano, mon tuteur et la chanoinesse commencèrent une partie d'échecs; je m'assis près

de Diane, qui prit un ouvrage de tapisserie.

— Vous ne sortez pas?.. me dit-elle à demi-voix au bout d'un instant.

— Non... Pourquoi me faites-vous cette question?

— Pour rien... Je croyais que vous aviez affaire dehors, ajouta-t-elle d'un ton glacé.

— Affaire, moi?... Mais où voulez-vous que j'aille, bon Dieu?

— Je ne sais.... Je croyais que vous désiriez sortir, voilà tout!

— Mais je ne vous quitte jamais à cette heure, à moins que je n'aie quelque lettre à écrire...

— Je ne vous demande point vos secrets, dit-elle vivement.

Je la regardai, surpris de cet accent amer. Penchée sur son métier, elle ne levait point les yeux. Je ne sais quel trouble l'agitait.

— Mon Dieu! vous ai-je déplu?

A son tour, elle s'émat de ma crainte.

— En aucune façon, dit-elle avec plus de douceur. Je m'imaginais que vous restiez avec

nous par complaisance et je voulais vous rendre votre liberté.

Elle prononça ces mots avec tristesse. Je pensai que quelque chagrin irritait ses nerfs, et nous gardâmes le silence, écoutant Madeleine, qui jouait en sourdine l'*andante* du quintette en *la* de Mozart.

— Oh ! oh ! baronne , dit tout à coup le comte, vous attaquez rudement mon roi !... Le voilà dans une situation aussi désespérée que celle du pauvre Placide cerné par un certain baron de notre connaissance, ajouta-t-il en me jetant un coup d'œil jovial.

Je soutins le trait sans broncher.

— Tudieu ! mon cher , continua-t-il en riant , il paraît que vous n'y allez pas de main morte avec mes gens ! Ce pauvre Placide... J'aurais voulu voir sa mine !...

— Elle était laide , je vous le garantis , répliquai-je avec le plus beau sang-froid.

— Je crois entendre ses cris de paon quand

vous serriez le nœud de sa cravate... C'est le bail surtout qui a dû lui coûter.

— Il l'a fait... c'était l'important ! répondis-je d'un air fort dégagé.

— Effectivement, c'était l'important ! reprit le comte, de plus en plus allègre.

Et il acheva sa partie.

IX

Charmé d'avoir si bien réussi à mon premier essai d'autorité, j'avais résolu d'aller visiter quelques-uns de mes fermiers pour recueillir des plaintes que je pouvais aisément prévoir. Avec l'enthousiasme de mes vingt ans, il me semblait glorieux de jouer le rôle de redresseur de torts, d'apparaître ainsi, tout d'un coup, aux yeux de mes tenanciers comme une providence, et de faire bénir la mémoire de mon père, qui revivait en moi.

Tout plein de mon projet, le lendemain, après

le déjeuner, à l'heure où madame de Jonval rompait nos ébats par son austère présence, je donnai l'ordre qu'on me sellât un cheval.

— Vous sortez ? me dit Diane.

— Oui, je vais faire une promenade dans la forêt, du côté de Simon.

— Je ne vous demande pas où vous allez, répondit-elle.

Je partis attristé, car j'avais deviné un reproche : il semblait qu'elle m'accusât de l'abandonner à l'ennuyeuse compagnie de sa tante ; mais je savais qu'elle me pardonnerait quand je lui révélerais le motif de mon absence.

Je ne m'étais point trompé dans mes prévisions, et les quelques fermiers que je visitai m'apprirent qu'ils étaient odieusement pressurés. Je me sentais honteux de ma richesse en songeant que, pour ajouter quelques milliers d'écus aux cinq cent mille livres de rente de mon patrimoine, on avait osé, méprisant des pactes faits par les miens, opprimer en mon

nom de pauvres gens qui nourrissaient mon luxe et mon oisiveté.

Je revins enflammé des plus généreux desseins. J'avais fait douze lieues au galop de chasse, craignant de rentrer trop tard et d'inquiéter Diane. Comme je parus au salon, Madeleine m'interrogea sur ma promenade et me demanda des nouvelles de la mère Simon.

— Je ne l'ai pas vue, lui dis-je ; en route, j'ai changé d'idée.

— Vous avez couru la forêt depuis ce matin ? reprit-elle.

— Ma foi, oui ; je me suis laissé conduire par Ralph.

— Il faut supposer qu'il vous a conduit loin, dit ma marraine, car vous l'avez ramené couvert d'écume et presque fourbu.

Elle avait guetté mon retour ! Pris en flagrant délit de mensonge, je me reprochai d'avoir alarmé sa sollicitude. Je comptais m'excuser le lendemain en lui révélant le motif de mon absence : nous l'attendîmes

vainement avec Madeleine, elle ne parut point.

Un matin, j'étais seul dans le parc, quand je vis accourir vers moi ce fermier que j'avais déjà protégé contre l'intendant. Il était si pâle, si défait que je devinai un malheur.

— Qu'avez-vous, Guillot ? lui dis-je. Parlez vite.

— Voilà, monsieur. L'autre jour, en vous quittant, j'avais été pour mes affaires à Monthermé. Je rentrais, le soir, chez moi, bien content de vos bontés, quand ma femme me montra en pleurant un papier apporté en mon absence par un huissier : c'était une sommation de payer dans les vingt-quatre heures les deux mille francs d'arriéré sur mon bail. Je rassurai ma femme en disant que l'huissier était sans doute venu pendant que j'étais ici : j'avais dans ma poche le reçu que vous m'avez fait donner, et je ne m'inquiétai pas ; mais voilà que ce matin ils sont venus trois ou quatre, et ils ont tout saisi chez moi.

— Mais c'est impossible ; vous avez une quittance en règle.

— Lisez ce papier qu'ils m'ont donné.

Je pris vivement un exploit qu'il me tendait; je le parcourus des yeux et je demeurai indigné : c'était un jugement de saisie à la requête de M. de Maufert, mon tuteur.

— Mon pauvre Guillot, ne vous affligez pas, dis-je, maîtrisant ma colère, tout cela n'est pas grave ; il suffit de payer à l'instant les deux mille francs pour faire lever les scellés.

— Mais je n'ai pas la somme, monsieur, et avant que j'aie trouvé à l'emprunter, il sera trop tard !

— Vous allez l'avoir, venez.

Et, l'entraînant après moi, je courus jusqu'au château. Arrivé à mon appartement, je me précipitai vers un bureau où je serrais mon argent. En ouvrant le tiroir, je restai atterré... Trois jours auparavant, un ami d'Heidelberg m'avait écrit pour me demander trois mille francs ; je les lui avais envoyés, et il me restait à peine une quarantaine de louis : je l'avais oublié. Guillot me regardait avec stupeur ; il se voyait perdu.

J'avais reçu la semaine précédente les deux

mille francs que me donnait chaque mois mon tuteur ; pourtant, bien que je fusse persuadé que j'essuierais un refus, je me décidai à m'adresser à lui. Je recommandai à Guillot de ne point sortir de chez moi ; ce n'était point le moment d'engager une discussion que je prévoyais orageuse avec M. de Maufert, et de réclamer contre des iniquités commises en mon nom ; il avait le droit pour lui, et je le savais homme à ruiner sans pitié le malheureux que j'avais rendu imprudemment complice de ma révolte.

Je fis appel à mon courage, décidé à solliciter une avance sur ma pension, et je descendis à la hâte. J'appris que le comte était en tournée avec son intendant jusqu'au soir. Le temps pressait, il ne me restait d'autre ressource qu'un emprunt auprès de mon notaire, qui m'avait souvent aidé à couvrir quelques dettes d'étudiant. Guillot se désolait ; je lui dis d'aller m'attendre sur la route. Je fis atteler, et nous partîmes pour Monthermé, où nous arrivâmes au bout de deux heures.

Par une déplorable fatalité, mon notaire était absent. Je courus chez l'huissier, espérant le faire consentir à un sursis. Il me répondit qu'il avait ordre de poursuivre sans délai, et que ma caution de mineur ne pouvait couvrir sa responsabilité. Furieux de mon impuissance, désespéré des angoisses du pauvre Guillot, j'errais dans les rues, quand le hasard me fit rencontrer Bastien le contrebandier, qui me dit, apprenant mon embarras :

— Parbleu ! vous n'avez qu'à aller chez le père Abraham !

Son idée me parut une inspiration du ciel ; dans mon trouble, je n'avais point songé à ce juif, à qui j'avais eu déjà recours dans mes jours de folles dissipations, ou pour des pertes de jeu que mon tuteur n'eût point soldées. Dix minutes après, je frappais à la porte de l'usurier.

M. Abraham, qui ne devait qu'au souvenir du patriarche hébreu l'épithète de *père* accolée à son nom, n'avait rien de l'usurier traditionnel : c'était un homme de quarante ans, aux ma-

nières froides et polies; je le trouvai dans un cabinet d'une propreté toute flamande, et dont l'ameublement, presque coquet, était encore relevé par quelques toiles qui n'étaient passans prix.

Il me reçut et me fit asseoir avec des formes courtoises. Comme tout demandeur d'argent, je commençai par l'exposé des motifs qui me faisaient recourir à lui, et je conclus par une demande de deux mille francs. M. Abraham m'écouta le sourire aux lèvres; quand j'eus tout dit :

— Monsieur le baron, répondit-il, je suis vraiment aux regrets de ne pouvoir vous être utile.

— Quoi ! pour deux misérables billets de mille francs ? répliquai-je étonné.

— Oh ! la somme est une misère en effet. Je voudrais, monsieur le baron, qu'il s'agit de cent mille francs... en d'autres conditions.

— Mais vous avez déjà des lettres de change de moi.

— Oui, pour trente - deux mille francs payables à votre majorité.

— Eh bien , vous n'attendrez pas longtemps, je serai majeur dans dix mois.

— Voilà précisément ce qui ne me paraît pas bien sûr...

— Mais je ne suis pas poitrinaire, il me semble ! et je paie assez de mine pour vous laisser l'espoir que je vivrai jusque-là.

— Oh ! ce n'est pas ce qui m'inquiète, monsieur le baron, car, en ce cas-là, votre tuteur ferait honneur à votre signature... Votre fortune est trop belle pour qu'on ose lésiner sur de telles vétilles.

— Alors, je ne comprends pas la cause de votre refus, puisque vous êtes certain, si je vis, d'être encore plus sûrement payé par moi à ma majorité.

— Tout cela est fort juste, monsieur le baron ; seulement... il pourrait arriver que... même en vivant... vous n'atteignissiez jamais votre majorité...

— Ah ça ! vous parlez par énigmes ; expliquez-vous.

— Mon Dieu!... monsieur le baron... en affaires il faut tout prévoir; j'ai eu quelques démêlés avec M. de Maufert, et je ne suis pas payé pour l'aimer beaucoup, bien que je l'admire... C'est un homme qui sait ce que c'est que l'argent; il est très-fort en toute spéculation : la preuve, c'est qu'il a votre tutelle! — Eh bien!... il est assez habile pour la garder...

— C'est impossible, la loi est formelle.

— La loi, monsieur le baron! mais c'est justement l'arme des gens bien doués. L'illégalité ne peut tenter que les sots. — Voyons, je vais vous donner mieux que de l'argent : je vais vous donner un bon conseil... Oh! acceptez-le sans scrupule, j'y prélève un intérêt : la satisfaction de régler mon compte de rancunes avec votre tuteur, en lui jouant un vilain tour qui me paie d'un seul coup tous les ennuis qu'il m'a causés.

Bien que je n'eusse jamais nourri des sentiments très-tendres pour le comte, je me sentis froissé dans mon orgueil de race.

— Vous oubliez, dis-je sèchement, que je suis encore le pupille de M. le comte de Maufert.

— Non, non, je ne l'oublie pas, et c'est pour cela que je parle ainsi. Si vous ne m'écoutez pas, vous êtes perdu, car je suis seul assez fort pour avoir deviné les projets de M. le comte, et assez riche pour me moquer de son ressentiment. Il y a deux ans, je ne l'aurais pas osé. — Vous ne l'aimez pas plus que je ne l'aime... Vous protestez par convenance, c'est fort bien. — Voici mon conseil : si vous m'en croyez, vous partirez aujourd'hui même pour Paris; vous vous y entourerez de beaucoup de parents, de beaucoup d'amitiés, vous verrez beaucoup le monde, et, quand vous aurez vingt et un ans, vous reviendrez régler vos comptes, accompagné de deux ou trois personnes considérables qui vous auront vu chaque jour pendant dix mois. Sinon...

— Sinon?... répétais-je comme il faisait une pause.

— Sinon... vous courez grand risque de n'être jamais majeur !

— Et pourquoi, je vous prie ?

L'usurier parut hésiter un instant ; enfin il se décida.

— En voici la raison, monsieur le baron : depuis quelque temps, dans son entourage, votre tuteur a commencé à répandre le bruit que vous êtes fou ; ce bruit est venu jusqu'ici, et comme il a fait six lieues, il s'est un peu reposé en route, d'où il suit que le jour de votre majorité, M. de Maufert pourrait bien avoir l'idée... de changer votre état de mineur en état d'interdit...

— Des preuves, des preuves ! m'écriai-je.

— Des preuves ? on en fera naître... Il y en a déjà. Ce matin, on racontait que vous avez battu Placide pour le forcer de donner à Guillot un reçu *gratis*, que vous l'avez à moitié étranglé pour lui faire renouveler un bail qui vous cause deux mille francs par an de perte sèche... C'est un beau trait ; seulement, c'est

une excentricité peu commune en notre temps...

— Mais c'est une infamie !

— Si le fait est faux, alors tant mieux...
C'eût été un fâcheux précédent qui pouvait servir de base à votre interdiction.

Je demeurai un instant confondu. La bizarre idée de ce juif me semblait à la fois bouffonne et sinistre... Mais, par une heureuse inspiration, je songeai tout à coup que cet homme était peut-être, comme mon tuteur, un suppôt de la Folie, et qu'il voulait me livrer au fantôme ennemi. Pour m'en assurer, je m'approchai de lui, et du doigt je traçai un signe de croix sur son front. Il recula effrayé.

— Ah ! je t'ai deviné, lui dis-je avec mépris ; tu es un habitant des ténèbres ; mais je ne te crains pas. Adieu.

— Monsieur le baron, s'écria-t-il, je vous en prie, ne sortez pas en ce moment.

Et il se leva pour me barrer la porte.

— Il faut que je parte, répondis-je.

— Mais vos chevaux ne sont pas reposés.

Il s'accrochait à mon bras, et je voyais le moment où j'allais être forcé de lutter, lorsque Bastien; que j'avais laissé inquiet de moi, parut sur le seuil. M. Abraham courut à lui, et je surpris quelques gestes furtifs.

— Bastien, mon ami, dit-il vivement, aidez-moi à retenir M. le baron.

— C'est inutile, m'écriai-je d'un ton qui n'admettait point de réplique, on m'attend à Maufert...

Et l'écartant de la main, je voulus passer; mais Bastien m'arrêta.

— Monsieur André, dit-il, je vous en supplie, écoutez-moi... Vous savez que je vous suis dévoué corps et âme. C'est madame la comtesse qui m'envoie : elle vous demande bien vite, elle m'a dit de vous amener moi-même... Venez, votre voiture est en bas.

Je le suivis. A peine avions-nous gagné la rue, que j'entendis la porte se fermer derrière nous à grand bruit de verrous. Je fis monter Bastien près de moi, je pris les rênes,

et nous partîmes au grand trot. Diane m'attendait !

En moins d'un quart d'heure, nous atteignîmes les bois. J'épiais avec soin les taillis qui bordaient la route, car le spectre eût pu y être caché. Je me sentais enveloppé par la trahison, et je craignais de tomber dans quelque embûche. Le jour baissait, la forêt était silencieuse comme dans l'attente d'un mauvais coup, et les arbres parfois se rapprochaient comme pour me cerner ; mais j'étais calme et fort, je les contemplais sans pâlir, et ils s'écartaient devant mon assurance. Un moment, dans un chemin creux, des branches s'allongèrent en travers de la route comme pour me saisir ; l'une d'elles me déchira la joue. Je fouettai mes chevaux et je passai.

Bastien paraissait terrifié, bien qu'il soit brave, et il me regardait éperdu

— Ne crains rien, lui dis-je ; ne vois-tu pas qu'ils tremblent ?

Nous arrivâmes enfin à Maufert ; il faisait

nuît. Bastien voulut m'entraîner dans mon appartement, disant que ma marraine m'y attendait; mais j'avais médité un projet, et, gravissant les degrés du perron, je me précipitai vers la grande salle, où je savais trouver à cette heure tous les hôtes du château.

En me voyant entrer, Diane fit un geste d'effroi. J'évitai de rencontrer son regard, et je marchai droit à mon tuteur, assis auprès de la chanoinesse.

— Monsieur, dis-je froidement, je viens vous demander compte de vos indignités!

A ces mots, articulés d'une voix assurée, il tourna brusquement la tête, et dans son oeil d'oiseau de proie, je vis un éclair d'ironie. Tout à coup il se jeta en arrière, se leva fort ému, s'élança vers la cheminée, et sonna en criant :

— Un médecin ! un médecin !...

— Oh ! monsieur, que faites-vous ? dit vivement ma marraine ; appeler nos gens !...

Mais, sans l'écouter, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Martin ! Louis ! au secours ! au secours !... Venez ! cria-t-il de nouveau.

Je supposai qu'il voulait esquiver une explication ou détourner ma colère.

— Oh ! vous m'entendrez, repris-je avec véhémence ; j'aurai de vous la pitié que vous avez des autres !... Je viens ici pour vous juger et prononcer la sentence...

Mon attitude résolue les plongeait tous dans un désordre inexprimable. Diane me prit dans ses bras, essayant de me calmer ; mais je n'écoutais rien. Les gens étaient accourus. M. de Maufert n'osait s'approcher de moi.

— Le malheureux ! le malheureux ! disait-il en levant les bras au ciel. Vite, un médecin !

— Hélas ! dit madame de Jonval, le pauvre enfant ! comme il ressemble ainsi à sa mère !

Je compris...

Le sol se déroba sous mes pieds, je sentis faiblir les bras de Diane, et je tombai, comme foudroyé, inerte sur le tapis.

Je n'avais pourtant point perdu tout sentiment de souffrance. Le silence et la nuit m'environnaient, un silence inexplicable, une nuit épaisse, lugubre, telle que doit être la nuit du tombeau. Et ma pensée veillait seule en ce néant .. Je n'avais qu'une idée, c'était que j'allais retrouver ma mère en ces profondes... ces profondes... Je ne trouve pas le mot, aucune langue ne le possède ; mais, enfin, tout le monde sait qu'il est un séjour étrange où se rassemblent les âmes infortunées qui sont forcées de fuir en laissant leurs corps encore vivants sur terre : c'est ce qui distingue les fous des morts, ainsi que je l'ai découvert dernièrement... Il ne faudrait pas croire pourtant, comme le disent des chansons, que les fous sont heureux. Les heureux, ce sont vraiment les morts, parce qu'ils n'ont plus la compagnie des hommes.

.
.

X

Un accident arrivé au pauvre docteur Schultz est venu brusquement interrompre mon récit, cher Wilhelm, et m'enlever peut-être moi-même à je ne sais quel désordre d'esprit dont j'ai peine à me défendre, quand je m'appesantis sur mes douleurs passées ; c'est pourquoi tu n'as reçu qu'un chapitre tronqué.

Avant-hier, tandis que j'écrivais, mon valet de chambre, le vieux Fritz, était entré dans mon cabinet, comme il fait souvent, sans que je l'appelle, uniquement pour me regarder travailler ou lire ; c'est une licence que je laisse prendre à ce fidèle Caleb, qui m'a vu naître, et qui ne peut rester un quart d'heure sans venir me couvrir des yeux. Je me ferais scrupule de le troubler, et je suis si bien accou-

tumé à son innocente manie, il marche avec si peu de bruit, que je finis par ne plus m'apercevoir de sa présence.

Je ne sais depuis combien de temps il était devant moi, lorsque tout à coup je le vis sortir précipitamment; puis il revint au bout d'une minute avec Hermann, qui, très-agité, me supplia de courir auprès du docteur, subitement frappé d'un accès. Je le suivis en toute hâte, et je trouvai Schultz enfermé dans sa chambre, tous les volets clos.

— Ah! c'est vous? me dit-il avec égarement, vous arrivez bien!... Ce brigand d'Hermann me retient prisonnier; vous allez me délivrer!

Ma première pensée fut de m'enfuir avec lui... Mais en traversant le salon je venais de voir l'infortunée madame Schultz fort calme, un livre sur ses genoux, et qui donnait une leçon à sa petite fille. Je songeai au désespoir où devait la plonger l'horrible découverte du malheur qu'elle ignorait encore.

— Allons, sortons ! reprit le docteur.

— J'avais pourtant à vous parler d'affaires sérieuses, dis-je en feignant de ne point remarquer son exaltation.

— Eh bien, partons ; vous me raconterez cela en route.

— Non, restons ici, répondis-je, je suis un peu souffrant... D'ailleurs, ma communication est tout à fait confidentielle.

— Raison de plus pour sortir ! dit-il baissant la voix. Ne voyez-vous pas, dans ce coin sombre, quelqu'un qui nous écoute ? Là, là... derrière vous... C'est le fantôme ! ajouta-t-il avec un geste effaré.

Je frissonnai de terreur et je me retournai, pâle, tremblant... Une grande figure immobile, muette, nous regardait fixement et semblait sortir de la muraille.

— Défendez-moi ! défendez-moi ! dit Schultz, au comble de l'épouvante ; elle va me saisir !

Je le vis perdu. Instinctivement je lui fis un rempart de mon corps, et j'osai affronter le ter-

rible spectre. Je n'y eus pas plus tôt jeté les yeux que je reconnus notre erreur.

— Quel enfantillage ! m'écriai-je. C'est le portrait de votre oncle, le docteur Wolfgang Schultz.

— Non, c'est la Folie qui se déguise pour nous mieux surprendre... Voyez, elle s'agite dans son cadre... Allez la toucher de la main... C'est elle, vous dis-je, c'est elle !

Il disait peut-être vrai, car elle sait prendre toutes les formes : mais il fallait porter secours à ce pauvre esprit égaré. Je me roidis contre ma peur : je marchai vers l'image. Mon cœur battait... A deux pas du portrait, j'eus la pensée de m'enfuir... Schultz m'observait anxieux, il allait succomber... Par un suprême effort de volonté, je fis un dernier pas, j'étendis la main, je touchai...

— C'est un tableau ! m'écriai-je triomphant, c'est un tableau ! Approchez, regardez... Je frappe dessus...

J'étais tout fier de mon héroïsme.

— Vous êtes bien sûr ?

— Parbleu ! mon cher. Vous avez été dupe d'une illusion, d'un effet de lumière !... Voyez, voyez.

— Peut-être était-ce une hallucination, reprit-il tristement.

— Eh bien, quand cela serait !... La belle affaire !.. Une mauvaise digestion, un rêve, un cauchemar !.. Esquirol classe ce phénomène parmi les affections passagères. « Les hallucinations diffèrent du somnambulisme et de la folie, dit-il, en ce que, dans le plus grand nombre de cas, les hallucinés se rappellent toutes les idées qui ont troublé leur esprit, tandis que les somnambules et les fous ne se souviennent de rien. »

— Vous arrangez cela pour me consoler, dit le docteur en secouant la tête d'un air de doute.

— Sur mon honneur, c'est ma conviction ! répliquai-je. Voyons, mon ami, raisonnons. Vous êtes un esprit ferme, droit, juste ; le fait ici est patent : ceci est une toile ; vous voici assuré de la vanité du fantôme ; votre courage seul eût

suffi à le faire évanouir. — Eh quoi ! vous, savant, philosophe, praticien, vous croyez à des apparitions qui renversent toutes les lois de la nature ? Vous admettez je ne sais quelle corporalité visible d'une maladie, vous, docteur !... Avez-vous jamais vu apparaître la Phthisie au chevet des mourants que vous assistiez ?

— La phthisie, c'est différent.

— C'est même chose !... Faudrait-il donc supposer un monde composé d'êtres informes, hideux, représentant l'un la Peste, l'autre la Fièvre jaune?... Voyez-vous d'ici le Choléra asiatique, qu'une imagination malade affublerait d'un turban et d'un cri malais?... la burlesque et chétive figure du Coryza couvert de givre, et venant dans l'antichambre du grand-duc, un soir de bal, saisir à la sortie le valseur innocent qui s'emmitoufle pour regagner sa demeure ?

Un franc éclat de rire du docteur m'annonça que je commençais à donner le change à sa démente ; pourtant il redevint encore soucieux.

— Alors vous pensez que la folie est, comme

le reste, immatérielle, intangible?... Vous ne croyez pas qu'elle prenne corps?...

— Mais ce serait précisément folie de le croire, m'écriai-je en haussant les épaules.

— En ce cas, vous n'admettez pas un monde surnaturel?...

— Au contraire, je l'admets formellement, car la raison est contrainte de reconnaître dans la nature des forces mystérieuses qu'elle ne peut définir. Dans l'ordre physique, nous constatons des fluides impondérables, invisibles, tels que l'aimantation, l'électricité, dont le principe nous échappe. Or, la nature a partout les mêmes lois : comme le règne minéral, le règne animal doit avoir des fluides, insaisissables encore pour nous ou mal analysés, tels que le magnétisme, resté jusqu'à ce jour à l'état de science rudimentaire. De là, docteur, à reconnaître qu'il existe une force surnaturelle que nous ne savons point évoquer, et à laquelle notre faible entendement prête le nom de spiritisme, il n'y a qu'un pas ! Que nous manque-t-il ? La pile de Volta qui nous

mette en communication avec cette puissance métaphysique !

Le docteur m'écoutait la tête penchée, comme s'il eût craint de laisser échapper une seule de mes paroles ; je l'observais attentivement, je sentais que je rassurais son âme. A un certain moment, comme il me tournait le dos, je vis son visage reflété dans le miroir, il ne portait plus la moindre trace d'émotion ; par hasard il rencontra mon regard, il fit un geste de surprise, se troubla, mais ce ne fut qu'un éclair ; pour dissimuler sa gêne, il se voila de ses deux mains, pas si vite pourtant que je ne pusse voir un sourire se dessiner sur ses lèvres...

Que signifiait ce sourire ? En vérité, c'était à croire que Schultz n'avait jamais été fou, que sa démence n'avait été qu'un rêve de mon imagination... et je m'étonnais moi-même du degré de puissance que j'avais sur lui.

— Parlez, parlez encore, me dit-il pourtant, et prouvez-moi bien ma sottise, prouvez-moi bien que, si je sais comprendre la vanité de mes

terreurs, c'est qu'il n'y a dans mon cerveau aucun dérangement organique ; prouvez-moi bien que je m'abandonne à des transports puérils, et que si ma volonté suffit à les dissiper, je puis échapper à mon triste héritage...

Ce langage sensé confirmait ma victoire, je n'avais plus qu'à développer les propositions d'un syllogisme dont il me fournissait tous les points avec une admirable clarté. Dans l'élan de l'improvisation, je trouvais des arguments qui me surprenaient moi-même, des déductions irréfutables que mon esprit n'avait jamais formulées et que la pitié faisait jaillir de mon cœur à flots pressés. Je sentais déborder la conviction du foyer le plus intime de mon être, et je la faisais pénétrer radieuse dans ce cerveau obscurci par de malades visions.

Au bout d'une demi-heure, Schultz se leva serein, reposé.

— Merci, me dit-il avec simplicité en me prenant la main ; et il ajouta gaiement : Me permettez-vous maintenant de sortir ?

— Descendons au jardin, si vous voulez, répondis-je.

— Non, allons nous promener dans la campagne.

Je me gardai bien de laisser percer l'étonnement où me jetait cette proposition ; Schultz me parlait avec un accent si franc et si joyeux que je ne pouvais me méprendre à son intention : nous nous entendîmes par le cœur.

— Partons ! dis-je.

Et nous partîmes !

Ce dernier mot te révèle, cher Wilhelm, où j'en suis avec mon docteur... Je ne suis plus prisonnier !.. J'ai franchi pour la première fois ces grilles scellées sur moi depuis une année... Je suis libre !... libre par la gratitude, libre avec la conscience d'avoir sauvé une âme qui peut-être allait s'égarer dans les ténèbres éternelles !

Te le dirai-je, ami ? j'éprouve un indicible sentiment d'orgueil, comme si je venais d'accomplir une action d'éclat. Je crois qu'une

mère seule peut comprendre cette joie qui m'arrive de protéger un être dont je suis en quelque sorte la règle et la raison. De par cette grande loi d'amour qui lie le Créateur à sa créature, je m'attache à ce pauvre Schultz que je détestais, et il semble ressentir la même tendresse pour moi, si ce n'est qu'il se mêle à ses épanchements une sorte de soumission; peut-être aussi a-t-il peur que je ne le quitte.

Tout cela t'explique, ami, pourquoi, libre, je reste encore à Carlsruhe. Je ne pourrais sans cruauté abandonner mon œuvre : Schultz est toujours craintif à ce point qu'il me supplie de ne point sortir sans lui. Ce n'est pas en quelques semaines que j'ai pu l'affermir contre toute rechute; il se croirait perdu sans moi. Que ferais-je d'ailleurs? En dehors de ton amitié, je n'ai plus d'avenir; le seul amour qui m'eût fait vivre n'est qu'un songe...

Tu sais maintenant pourquoi j'ai interrompu encore une fois mon récit; je le reprendrai demain.

XII

Je ne saurais dire ce qui suivit l'effroyable secousse qui m'avait anéanti, aux pieds de Diane, sur le parquet du salon. Quand je repris mes sens, je me trouvai dans ma chambre couché, languissant, alourdi; il faisait nuit, Bastien veillait à mon chevet. En m'entendant murmurer son nom, il jeta un cri de joie.

— Ah! mon Dieu! il est sauvé, dit-il. Monsieur André, est-ce que vous me reconnaissez?

— Mais oui, je te reconnais; pourquoi t'en étonnes-tu?

— Ah! que madame la comtesse va être contente!... Mais taisez-vous : le médecin a dit que si vous sortiez de votre engourdissement, il fallait vous empêcher de parler... Je vais

tout vous raconter pour que vous ne vous fatiguiez pas.

Il m'apprit alors que j'étais au lit depuis trois semaines, frappé par une fièvre cérébrale qui avait fait désespérer de moi, depuis deux jours seulement j'étais hors de danger.

— Et ma marraine? lui dis-je.

— Elle ne vous a quitté ni jour ni nuit, ce n'est que depuis avant-hier qu'elle prend du repos quand vient le soir : alors c'est moi qui suis votre garde, comme vous voyez ; mais elle m'a bien recommandé, si vous m'interrogiez, de vous dire de sa part d'être bien tranquille et de penser à elle. — Allons, nous avons assez causé, ajouta-t-il, il faut lui obéir ; dans deux heures, il fera jour, elle viendra ; dormez gentiment jusque-là pour vous reposer.

J'éprouvais une telle lassitude dans l'esprit, qu'il m'eût été impossible de formuler d'autres questions. Il m'avait parlé d'elle d'ailleurs, et c'était plus qu'il n'en fallait pour m'apaiser. Je fermai les yeux, m'enveloppant voluptueuse-

ment de sa pensée, et je me rendormis bientôt dans mon doux rêve.

Quand je me réveillai, le soleil entraît en nappes lumineuses par la fenêtre ouverte; les parfums du jardin pénétraient dans ma chambre, apportés par une brise matinale. Je crus assister à ma résurrection... Un soupir exhalé près de moi me fit tourner la tête, et je me trouvai sous le regard de Diane, qui, baignée de pleurs de joie, tenait ma main dans les siennes.

— C'est moi, c'est moi, ma marraine chérie! m'écriai-je, comme si j'étais revenu d'un voyage.

Et je me mis à pleurer comme elle; pendant une minute, nous restâmes sans parler, nous souriant à travers nos larmes et nous tenant toujours par la main.

— Je vous revois! dis-je enfin au milieu d'un rire et d'un sanglot.

— Mais je ne vous ai pas quitté, André, répondit-elle avec un accent profond.

O moment divin! quelle félicité ou quelle

douleur pourrait faire pâlir ta souvenance ? Je ne savais plus de quel amour j'aimais, mais nos deux âmes s'étaient fondues l'une dans l'autre et volaient en plein ciel.

J'étais encore trop faible pour supporter une telle ivresse, je me sentis presque défaillir, et Diane me força au silence.

— Il faut être calme, dit-elle, si vous voulez bientôt guérir. Je reste ici près de vous, ne vous fatiguez point.

— Il y a si longtemps que je ne vous ai vue ! répondis-je, essayant de résister. J'ai tant de choses à vous dire !...

— Non, non, plus tard... Si vous m'aimez, obéissez.

— Ah ! oui..., je vous... obéis.

Elle dégagèa vivement ses doigts de l'étreinte où je les tenais, et sans me répondre, comme on fait pour inviter les enfants à rester sages, elle posa sa main sur mon front. Je m'aperçus qu'elle tremblait un peu.

— Dormez, dormez, dit-elle.

Je fermai les yeux, mais je ne dormis point; elle s'était rassise à mon chevet, et, à travers mes cils fermés, je la contemplais ravi. Elle était tournée vers moi; un rayon de soleil se jouait dans ses cheveux et lui faisait une auréole. Je remarquai qu'elle était un peu pâlie; un léger cercle de bistre entourait ses yeux, ses traits si purs étaient amaigris. Je me rappelai les paroles de Basilien, je devinai ses veilles et ses angoisses : une larme glissa sur ma joue.

— Ah ! vous ne dormez pas, dit-elle d'un ton de tendre reproche.

En ce moment, le médecin entra :

— Il paraît que nous sommes ressucité ! s'écria-t-il joyeux. — Oh ! oh ! quelle mine, monsieur mon sujet ! Voyons le pouls... Parfait !... Eh bien ! vous voilà tiré d'affaire, et je n'ai plus à vous garder que des imprudences qui retarderaient la guérison.

Moi, je ne voyais que Diane et le contentement qui rayonnait sur son visage. C'était pour elle que j'étais heureux de renaître.

XIII

Les jours qui suivirent furent les plus radieux de ma vie. Presque à toute heure Diane était près de moi, m'entourant de ces soins touchants qui ressemblent à des caresses, alors même qu'ils ne sont qu'une effusion de charité. Je bénissais ma souffrance : je le voyais bien, la pitié m'avait rouvert son cœur. Volontaire comme un enfant gâté, j'abusais de ma faiblesse pour obtenir mille témoignages de sollicitude qui la rapprochaient de moi ; alors je m'emparais de sa main, que je gardais en feignant de m'endormir, et qu'elle n'osait plus retirer de peur de m'éveiller. Parfois, pourtant, je la voyais rougir comme si elle eût pénétré ma pensée, et je tremblais.

Ma convalescence faisait des progrès rapides. Je pus bientôt me lever et marcher jusqu'à mon salon appuyé sur son bras. Rien n'assombrissait plus l'avenir. Madame de Jouval avait quitté le château ; nous allions retrouver notre chère solitude à deux. Je regrettais bien un peu Madeleine ; mais j'aimais trop pour que mon cœur pût accepter un chagrin quand Diane me souriait.

Un soir, après la retraite de ma marraine, Bastien me racontait pour la centième fois les épisodes de ma maladie. Je me plaisais chaque jour à lui faire reprendre son récit, parce que Diane y jouait le principal rôle. La curiosité me vint de lui demander quels discours j'avais tenus pendant mes heures de délire.

— Ma foi, répondit-il embarrassé, vous parliez de toute sorte de choses.... comme les gens qui ont la fièvre.

— Mais que disais-je ?

— Eh bien, vous étiez furieux contre M. le comte... contre Placide...

— Ensuite ? .

— Ensuite... je ne sais plus trop... on ne fait guère attention aux propos des malades...

A son air de gêne, il me fut aisé de comprendre qu'il voulait demeurer discret.

— Enfin, demandai-je, étonné de ses réticences, ai-je parlé d'autres personnes ?

— Peuh ! répondit-il avec une indifférence que je reconnus feinte, un peu de tout le monde.

Cette fois, j'eus peur.

— Voyons, Bastien, repris-je en le regardant en face, on croirait que tu veux me faire mystère de ce que j'ai dit devant toi..

— Dame ! monsieur André, je ne voudrais pas répéter des choses qu'il ne vous conviendrait pas d'entendre... J'ai promis à madame la comtesse de me taire... d'autant plus que c'étaient des rêves de malade, comme elle disait.

— Bastien, m'écriai-je, décidément alarmé, parle, je t'en prie. J'ai le plus grand intérêt à ne rien ignorer.

— Si c'est comme ça, monsieur André, je ne

peux rien avoir de caché pour vous... Chacun est maître de ses affaires, et du moment que vous voulez que je me souviene,... vous me pardonnerez de ne pas avoir tout à fait oublié...

— Mais tu me fais mourir...

— Eh bien donc, il faut vous dire que, pendant les premiers jours, vous ne reconnaissiez plus personne, et vous étiez si furieux contre M. le comte, que vous parliez sans cesse de le tuer, ce qui fait que le docteur l'a prié de ne plus entrer dans votre chambre ; sa présence vous excitait. Alors je suis resté tout seul près de vous avec madame la comtesse. Elle avait confiance en moi, parce qu'elle sait, par Catherine, que je me jetterais au feu pour vous, et puis le vieux Fritz n'était pas assez fort pour vous contenir dans vos accès ; pourtant, madame la comtesse aurait pu se passer de tout le monde, même du médecin, car, sitôt qu'elle vous parlait, vous deveniez bien doux, et vous lui obéissiez comme si vous eussiez été en état de comprendre la peine qu'elle ressentait.

— Je la reconnaissais, elle, n'est-ce pas?

— On aurait pu penser que non, car vous l'appeliez toujours sans voir qu'elle était là. Enfin, une nuit vous étiez assoupi, quand nous vous avons entendu murmurer doucement, comme en rêve; de grosses larmes vous coulaient le long des joues. Madame la comtesse voulut les essuyer, ce qui vous réveilla; alors vous vous êtes mis à lui dire toute sorte de choses auxquelles je ne comprenais rien, si ce n'est que vous croyiez parler à mademoiselle Madeleine.

« — Ce n'est pas vrai, disiez-vous, j'ai menti!... Allez dire à ma marraine que c'est elle que j'aime et que je ne puis aimer une autre femme... Oui, j'ai menti afin de cacher mon amour, qui l'aurait offensée!... »

— Je ne me rappelle plus bien toutes vos paroles, continua-t-il, je m'étais éloigné, faisant semblant de ne pas entendre, parce que je voyais madame la comtesse très-émue et très-embarrassée... Enfin, quand elle vous eut calmé, elle vint à moi et me dit :

« — Il souffre beaucoup, le pauvre enfant ! Bastien, il ne faut pas qu'on sache qu'il a le délire ; cela inquiéterait.

« — Oh ! madame, ai-je répondu, je suis muet.

« — Oui, nous pouvons nous fier à vous... Je vous en prie, ne répétez à personne ces propos... C'est la fièvre qui le fait parler. »

— Comme vous le pensez, reprit Bastien, j'ai juré de me taire ; mais, bien sûr, mon serment n'était pas pour vous. Je dois vous avertir. Pardonnez-moi, monsieur André, d'être plus avant dans vos secrets que vous ne l'auriez voulu ; vous avez si souvent répété le même nom qu'il aurait fallu être sourd pour ne pas comprendre... Vous savez d'ailleurs que je ne suis pas homme à jaser, et le plus méchant n'oserait avoir une mauvaise pensée sur madame la comtesse, qu'on est forcé d'adorer comme une sainte...

Les révélations de Bastien me jetèrent dans une anxiété profonde. Qu'allais-je devenir une

fois que je serais guéri?... Diane ne m'éloignerait-elle point, ne fût-ce que pour m'épargner des douleurs?

Lorsqu'elle entra le lendemain, je fus pris d'une si grande émotion que je me sentis défaillir, et je retombai sur mon fauteuil, pâlisant, rougissant tour à tour; il me semblait que mon amour était écrit sur mon front.

— Mon Dieu, André! dit-elle, êtes-vous plus mal?

En parlant ainsi, elle m'entourait de ses bras; elle appuyait ma tête sur son sein, et j'entendais les battements de son cœur... Je me dégageai éperdu... Devant cette pure tendresse fraternelle, le meilleur de moi s'indignait et criait à la profanation !

— Ce n'est rien, balbutiai-je, une faiblesse !

Pendant toute cette matinée, je passai par des transes inouïes. Pour la première fois je remarquai une nuance de réserve qui m'avait échappé les jours précédents; je me rappelai mille indices de trouble qui dénonçaient l'éveil

d'une pudeur inquiète ou d'un orgueil froissé. Sa voix avait un timbre que je ne lui connaissais point; tout présageait entre nous l'agitation de deux cœurs d'où la confiance était bannie. J'éprouvais une si cruelle souffrance de l'ennui où devait la plonger ma folie, que j'étais tenté de me jeter à ses pieds, de courir au-devant d'un arrêt que la pitié seule sans doute retenait encore sur ses lèvres; mais n'était-ce pas tout briser entre nous? Il est des mots que rien n'efface et pour lesquels les chastes âmes n'ont point d'oubli.

Et cependant ses yeux étaient plutôt attristés que sévères; une douce mélancolie mêlée à je ne sais quel rayonnement intérieur la transfigurait: c'est ainsi que j'eusse rêvé l'ange de la charité. Avec l'égoïsme de l'amour, je sentis naître en mon esprit une mauvaise pensée: peut-être n'oserait-elle pas me condamner à l'exil... Mais je repoussai bien vite cet espoir comme une lâcheté indigne d'elle et de moi. Ma conscience me criait que je ne pouvais plus

demeurer au château... Je résolu de m'immoler au repos de Diane et de lui épargner du moins le chagrin de me bannir.

— Chère marraine, lui dis-je, faisant appel à mon courage, avez-vous quelques nouvelles de ma belle cousine lady Clarencey?

— Oui!... Pourquoi?

— C'est que je songe qu'elle doit toujours m'attendre et s'étonner de mon peu d'empressement à profiter de ses offres d'hospitalité.

— Elle sait que vous avez été malade.

— Mais je serai rétabli dans quelques jours, je l'espère, et puisque je dois faire ce voyage, il serait bon, je pense, de ne point attendre l'hiver.

— C'est vrai... Mais, mon ami, comptez-vous donc partir ce mois-ci?

Mon effort d'énergie était épuisé.

— Je suivrai vos conseils, balbutiai-je; j'ai peur de paraître ingrat envers elle... ou envers vous...

— Il ne faut suivre que votre convenance,

dit-elle d'une voix mal assurée; j'aurais honte de vous retenir ici... Pourtant, je crois que le docteur vous dissuadera de nous quitter avant votre complet rétablissement...

— J'obéirai, répondis-je.

Et nous laissâmes ce sujet; mais tout le jour, en dépit de nos feintes pour rappeler l'enjouement, l'idée de séparation plana sur nous. Le soir vint; je remarquai, quand elle me quitta, qu'elle ne me donnait plus sa main à baiser comme autrefois.

Demeuré seul, je versai d'abondantes larmes; le sacrifice était consommé. A l'heure accoutumée, Bastien reparut.

— Avez-vous dit à madame la comtesse ce que je vous ai rapporté cette nuit? me demanda-t-il au premier mot.

— Non. Pourquoi cette question?

— C'est qu'il y a un instant, madame la comtesse m'a fait appeler par Catherine dans la lingerie, et là elle s'est informée si en son absence vous aviez eu quelque rechute. J'ai répondu

que non ; mais j'ai vu bientôt que son inquiétude avait une autre cause, et qu'elle voulait surtout savoir si je ne vous avais rien conté de ce qui s'est passé pendant votre maladie. Ma foi, il fallait mentir à vous ou à elle ; j'ai nié hardiment, à tout hasard.

— Tu as bien fait, repris-je, et dis toujours de même, si elle t'interroge de nouveau.

— Ce n'est pas difficile. Du reste, monsieur André, je crois que vous auriez tort de donner à tout cela plus d'importance qu'il ne faut. Vous avez dit tant de choses pendant vos jours de fièvre, que madame la comtesse ne peut attribuer vos discours qu'à des rêves : aussi bien quand vous vouliez tuer votre tuteur que... dans d'autres circonstances.

— C'est vrai, m'écriai-je frappé d'une idée si simple, et qui ne m'était point venue.

J'avais tant besoin d'espérer ! je me rattachai à cette épave de mon naufrage. Diane, en effet, pouvait-elle donner créance à cet étrange aveu du délire ? Certes elle doutait encore, puis-

qu'elle n'avait point accueilli avec empressement mes projets de départ. Je me rappelai son hésitation à me répondre quand j'avais abordé ce sujet. J'avais trop intérêt à me leurrer pour ne pas me forger mille chimères. Ne me suffisait-il point de tenir mon amour caché au plus profond de mon cœur pour effacer dans son esprit jusqu'à l'ombre du soupçon? Et alors il me serait encore permis de vivre près d'elle!...

Un peu réconforté par ces pensées, je me remis à réédifier mes châteaux dans les nuages, me disant qu'il serait toujours bien temps de souffrir. Le lendemain, comme le médecin me faisait sa visite :

— Docteur, dit ma marraine, André parlait hier de partir pour l'Angleterre; ne vous semble-t-il point qu'il serait imprudent de céder trop tôt à son désir?

— Un voyage!... répondit le docteur. De par Hippocrate, je m'y oppose; il n'y faut pas songer avant deux ou trois mois.

Bonté divine ! je surpris un éclair de joie dans les yeux de Diane !

XIV

A dater de ce jour ma convalescence fut rapide. Nous étions en août, et les forces de la nature en pleine maturité semblaient me pénétrer ; je me ranimais à vue d'œil. Les absences quotidiennes de M. de Maufert, tout occupé de ses récoltes, nous créaient de longues heures de solitude et de liberté ; parfois je partais à travers champs avec Diane pour visiter les moissonneurs, et à nous voir assis sur les gerbes, au grand soleil, on nous eût pris pour deux amoureux. Un jour je cueillis des bluets, des bruyères, et je tressai une couronne que je mis sur ses cheveux. Elle était si belle ainsi que je demeurai en extase ; elle s'en aperçut et rougit.

Cependant, je dois le dire, notre atmosphère

morale était changée. Diane semblait absorbée dans une vision intérieure à la fois terrible et charmeresse, et je sentais qu'au fond de son âme elle délibérait sur ma destinée.

Je ne voyais plus Bastien que dans les intervalles de ses expéditions hasardeuses, car je n'avais pu le faire renoncer à la contrebande. Un soir je le rencontrai.

— Tiens ! monsieur André, me dit-il, je vous vois à propos ; je voudrais savoir ce que vous voulez que je dise de votre vie de garçon.

— Qu'entends-tu par-là ?

— Imaginez-vous que, depuis quinze jours, Catherine m'interroge, en fine mouche qu'elle est, sans en avoir l'air, pour savoir si vous ne faites pas la cour à quelque fille du pays, comme autrefois à la Jeanne. J'ai d'abord cru que c'était une simple curiosité ; car il n'y a rien qui intéresse les femmes comme ces sujets-là ; mais elle y est revenue tant de fois que cela m'a semblé louche, et à mon tour j'ai joué mon jeu. Elle a fini par confesser que c'est madame la

comtesse qui l'a priée de me faire jaser sur votre compte, parce qu'elle a peur que vous n'ayez une malheureuse inclination...

— Oh ! dis la vérité, répondis-je; affirme bien que je n'ai aucune de ces intrigues.

— Suffit, répliqua en souriant le contrebandier; ce soir vous serez blanc comme neige.

Je demeurai un peu inquiet de ma hardiesse, car, me disculper ainsi auprès de Diane, c'était encore un danger, et lorsque je la vis au matin, je tremblai. A la façon dont elle me tendit la main, je fus bientôt rassuré. Il me fut aisé de comprendre que, délivrée d'un souci qui avait un instant glacé notre amitié, elle était heureuse de ne plus craindre que je me compromisse dans une liaison indigne de moi.

Mais, à côté de mon idylle, j'avais toujours les prosaïques ennuis que me causait la dépendance où il me fallait vivre. Pourtant, je l'avoue, depuis ma convalescence j'avais rencontré chez M. de Maufert moins de rudesse, comme s'il avait eu un remords des actes de brutalité aux-

quels on ne pouvait s'empêcher d'attribuer l'accident qui m'avait mis si près du tombeau. Décidé à tout subir pour ne pas quitter Diane, j'évitais avec soin les motifs de querelle. Six mois à peine me séparaient de ma majorité, et la subite indulgence de mon tuteur semblait présager que j'atteindrais sans nouveaux orages cette heure ardemment désirée de mon émancipation... Il fallut qu'un hasard providentiel vint me révéler l'horrible complot tramé contre moi.

Un dimanche, comme je sortais de la messe, où M. de Maufert accompagnait toujours ma marraine, je marchais derrière eux séparé par la foule, quand, sous le porche de l'église, je fus accosté par Guillot, qui me dit rapidement à l'oreille :

— Il faut que je vous parle, monsieur le baron.

À son air de mystère, je compris qu'il s'agissait d'une affaire grave.

— Allez m'attendre à la Saussaie, lui dis-je, j'y serai dans un quart d'heure.

Depuis ma maladie, je n'avais pas revu le fermier ; j'avais seulement appris par Bastien que, grâce à l'intervention de ma marraine, le reçu signé de mon nom avait été accepté par le comte.

Arrivé au château, je feignis de rentrer chez moi, et je sortis par une porte du parc pour courir retrouver Guillot.

— Que vous arrive-t-il, mon ami ? lui dis-je ; maître Placide ferait-il encore des siennes ?

— Non, monsieur le baron, répondit-il ; on me laisse tranquille à présent. Seulement, il s'est passé des choses qu'il faut que vous sachiez, quoiqu'on m'ait menacé de me ruiner, si je vous en parlais ; mais M. le baron votre père m'a fait trop de bien, et vous aussi, pour que je vous laisse faire du mal, et l'avocat que j'ai consulté m'a dit qu'on veut vous perdre.

— Me perdre ?... Expliquez-vous.

— Vous avez su, monsieur André, que le lendemain du jour où nous sommes allés à Monthermé, madame la comtesse a eu bien des

bontés pour nous... Je me croyais sauvé, quand, trois jours plus tard, un papier timbré nous arrive encore. Rien que de le voir, je me suis mis à trembler sans oser le lire... Mais tenez, le voilà, il vous expliquera mieux que je ne le ferais quel autre malheur tombait sur moi.

Je m'attendais à quelque exploit d'huissier. J'eus à peine lu les premières lignes que je demeurai consterné...

C'était un ordre de comparaître devant le juge d'instruction, joint à une assignation en police correctionnelle à la requête du sieur Placide. Le sieur Placide se plaignait de « violences » exercées sur lui par le nommé Guillot, dans l'intention, suivie d'effet, d'extorquer divers actes à son profit. » On parlait, en outre, « de captation d'un mineur *dont les facultés mentales étaient notoirement altérées*, ainsi que pouvait l'attester un renouvellement de bail irrégulier arraché par voies de fait au sieur Placide, qui rejetait toute complicité, et concluait à dix mille francs de dommages-intérêts. »

A cette lecture, je devins si pâle que Guillot crut que j'allais défaillir.

— Continuez, dis-je, en m'efforçant de contenir ma colère; je veux savoir jusqu'où ils ont poussé l'infamie!

— En me voyant menacé des tribunaux, reprit Guillot, je perdis la tête; le papier parlait de la prison... Ma femme me dit qu'il me fallait tout de suite aller consulter un avocat. Je courus à Monthermé à la nuit, car j'avais peur d'être arrêté. Un de mes cousins me conseilla de m'adresser à M. Isidore, un clerc d'huissier très-malin en chicane. Nous allâmes le trouver au café. Sitôt qu'il eut fini sa partie de billard, il vint à nous. Je lui contai mon ennui, et lui montrai mon assignation. Dès qu'il y eut jeté les yeux, l'homme de loi se mit à rire en disant : — Connu, connu! l'affaire Mauffert !... Si vous voulez me donner dix francs, je vais tout de suite vous ôter l'épine du pied, et vous souffler le moyen de faire diminuer le prix de votre bail, car, au fond, tout cela n'est

pas mauvais pour vous. » Mon cousin me disait d'avoir confiance ; je tirai deux pièces de cent sous de mon sac. M. Isidore les mit dans sa poche. — Mon brave, me dit-il alors, vous êtes un présomptueux en vous imaginant qu'on vous persécute... Vous êtes tout simplement la ficelle, quand vous vous croyez le pantin... Ce n'est pas vous qu'on fait danser, et je vais vous prédire, sans être sorcier, ce qui vous arrivera : vous vous rendrez devant le juge d'instruction, il vous interrogera ; le lendemain Placide retirera sa plainte, et le tour sera joué !... M. Isidore me conta alors que cette affaire était un complot contre vous, que la plainte déposée avait tout simplement pour but d'établir que vous êtes, ... enfin que vous avez l'esprit dérangé, ... parce que M. le comte voudrait vous faire interdire. Le lendemain, je vins à Maufert pour vous rapporter tout cela ; mais on m'apprit que vous étiez subitement tombé malade.

Il est des catastrophes si brutales qu'on n'a

point le temps de les apprécier, des douleurs si aiguës qu'elles vous enlèvent le sentiment. Je me rappelai les propos de M. Abraham, et pourtant, ce que me révélait Guillot me paraissait si odieux, si méprisable, si lâche, que j'hésitais encore à y croire.

— Qu'arriva-t-il ensuite? dis-je.

— Pas grand'chose, reprit le fermier, car, le jour de mon assignation devant le juge, quand je me suis présenté à son cabinet, l'huissier me dit que mon affaire était remise, et depuis je n'ai plus entendu parler de rien.

A travers le conflit d'idées qui se heurtaient dans mon esprit, je crus un moment que j'allais réellement devenir insensé; je remerciai Guillot. Je sentais que je touchais à l'heure décisive de ma vie, et je voulais méditer avant d'agir.

Pendant une partie du jour, j'errai dans les bois, luttant contre tant de sinistres alarmes. — Ils avaient osé me déclarer fou! — Parfois la colère m'aveuglait, il me prenait envie d'aller déchirer de mes mains mon tuteur et son mi-

sérable intendant ; puis je me disais qu'on verrait dans ce châtiment un effet de ma démenche... Moi, un fou !... Ce mot me poursuivait, et je le retrouvais comme conclusion à tout ce que je projetais. J'étais déclaré fou, si je subissais l'outrage en silence... fou, si je me vengeais !... Irais-je devant un tribunal plaider pour ma raison !

Agité, éperdu, j'en venais à douter de ma pensée ; il me semblait avoir perdu la perception du réel ; je m'observais curieusement, épiant dans ma démarche, dans mon geste des indices de folie : je mis à compter les arbres un à un pour me prouver à moi-même que le feu sacré de mon intelligence ne s'était point éteint dans la nuit diabolique de l'imbécillité,

Je rencontrai sur mon chemin des groupes de paysans joyeux qui s'en allaient à une fête de village ; tous me connaissaient, vicillards, garçons et filles. Ils me saluèrent au passage. Le spectacle de leur joie m'irrita. Je m'éloignai précipitamment... mais je n'eus pas plus tôt ré-

fléchi à cet étrange accès de misanthropie que j'y crus voir encore un symptôme d'aliénation.

— Diane ! Diane ! m'écriai-je éploré.

Et de toutes les forces de mon âme j'essayais d'absorber mon esprit dans ce nom, comme s'il eût été pour moi le mot de la rédemption.

XV

Après une longue lutte, l'amour triompha de mes terreurs. Je revins au château fermement résolu à m'expliquer avec mon tuteur. Je trouvai M. de Maufert dans son cabinet. Je le priai de m'accorder un entretien.

— Je suis tout à vous, mon cher, dit-il avec cette feinte aménité dont il usait depuis peu envers moi ; sans reproche, vos visites ici sont assez rares pour que je les considère comme une bonne fortune, ... quoique ce soit presque toujours signe que vous manquez d'argent...

— Ce n'est point là ce qui m'amène, monsieur, répondez-je.

— Ma foi, tant pis, car je suis en fonds. Voyons, asseyez-vous là, de quoi s'agit-il? Si c'est faisable, c'est fait.

— Ce dont il s'agit, monsieur, repris-je, est bien simple, je viens tout uniment vous demander le renvoi d'un de vos gens.

— Bah! Lequel?...

— M. Placide, votre intendant.

Le comte fit un geste de surprise.

— Oh! oh! c'est une grave affaire que vous abordez là. Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce qu'il m'a offensé, répliquai-je froidement.

— Peste! vous n'oubliez point vos rancunes, vous! Comment! vous songez encore à cette drôlerie? Il me semblait pourtant que vous aviez assez gaillardement pris votre revanche en le rossant d'importance. On n'est point offensé par Placide, mon cher, et votre susceptibilité n'est qu'un enfantillage.

— Appelleriez-vous aussi enfantillage, monsieur, une action judiciaire qui tendrait à m'assassiner moralement en faisant déclarer devant un tribunal que je suis notoirement considéré comme fou ?

— Bah ! quelque médisance de province, dit-il d'un air indifférent.

— Voici la preuve, monsieur, repris-je en tirant de ma poche la citation que m'avait laissée le fermier.

— Mais cela s'adresse à Guillot, interrompit le comte en parcourant des yeux le papier.

— Oh ! j'avoue que M. Placide n'a point été jusqu'à me traduire en police correctionnelle, répliquai-je amèrement.

— Parbleu ! après avoir été houspillé par vous d'une si belle façon, le sot aura voulu se venger... et vous piquer au vif tout en vous laissant hors de cause.

— Êtes-vous bien sûr, monsieur, que ce soit me mettre hors de cause ? répondis-je en le regardant dans les yeux.

— Et quelle diabolique intention voulez-vous lui prêter?... Il a eu tort d'aller si loin, je le confesse ; mais aussi, mon cher, pourquoi avez-vous la main si leste?... J'arrangerai tout cela en lui administrant une bonne semonce, et il ira vous faire des excuses.

— Des excuses, monsieur?... Oh ! cela ne me suffit pas.

— Ah ça, mais c'est une véritable *vendetta*, à ce que je vois, dit le comte irrité de mon sang-froid. Croyez-moi, mon cher, il faut savoir borner ses vœux en ce monde. Placide m'est utile, et je ne puis le faire pendre uniquement pour vous plaire. Votre demande est insensée... pardonnez-moi le mot...

— Oh ! vous pouvez le prononcer, monsieur ; j'y suis aguerri.

— Tant mieux. Alors ne donnez pas d'importance à cette attaque ridicule, et prouvez votre sagesse en vous contentant de la satisfaction que je suis prêt à exiger pour mettre votre amour-propre à couvert

— Mon amour-propre !... m'écriai-je, quand il s'agit d'une insulte grossière !.. Il est nécessaire que nous nous expliquions nettement, monsieur, car il me paraît que les conséquences qui pourraient résulter de ce que vous appelez une attaque ridicule vous échappent. Je ne suis point dans les conditions ordinaires, moi, monsieur ; vous me l'avez dit un jour... Mon grand-père était fou, ma mère était folle...

M. de Maufert ne put réprimer un geste d'étonnement en m'entendant évoquer ces terribles souvenirs.

— Oh ! ne vous effrayez pas... Vous le voyez, je suis calme, repris-je d'un ton où perçait malgré moi un peu d'ironie.

Il me regarda en face à son tour ; je crus surprendre sur ses lèvres un mauvais sourire.

— Continuez, dit-il.

— Je suis encore assez pourvu de sens, monsieur, pour comprendre la déplorable situation que me fait dans la vie le double malheur qui m'a frappé. Que l'on vous accusât de folie.

vous, monsieur, personne ne croirait à une si méchante invention; mais contre moi, vous le savez, une telle accusation devient d'une extrême gravité.

— Peuh! mon cher, dit mon tuteur en haussant les épaules, où voulez-vous en venir? Vous avez des idées bien noires.

— Où j'en veux venir? A ceci, monsieur : quand je ne serai plus protégé par votre tutelle, il se pourrait un jour que quelque parent avide conçût l'idée, — encore plus noire que les miennes, vous l'avouerez, — de me faire interdire; mes cinq cent mille livres de rente sont un bel appât. Or, dans ce cas, vous avez trop d'esprit pour ne point comprendre qu'un document judiciaire attestant ma folie notoire deviendrait une arme terrible contre moi, si je négligeais de me défendre dès aujourd'hui: c'est pourquoi, monsieur, je vous demande d'abord, comme protestation de votre part, le renvoi de votre intendant, quitte à aviser ensuite, s'il y a lieu, à une réparation légale pour assurer mon

état dans le monde et sauvegarder mon avenir.

Le comte m'examinait, ouvrant de grands yeux, comme si j'eusse parlé hottentot.

— Que diantre signifie cet imbroglio? s'écriait-il enfin. Voyons, je ne puis admettre que cet imbécile de Guillot vous tienne tant à cœur, et que des craintes si extravagantes aient ainsi poussé tout à coup dans votre esprit. On vous a monté la tête, c'est sûr!

— Je vous prie de croire, monsieur, que j'ai assez de raison pour ressentir de mon propre mouvement les injures contenues dans ce libelle de procédure, et je m'étonne de vous y trouver indifférent.

— C'est qu'en vérité je n'y vois rien de sérieux. La meilleure réponse à de telles billevesées, c'est le mépris. Je ne puis vraiment, pour satisfaire vos puériles susceptibilités, me priver d'un intendant qui m'est indispensable, et encore bien moins me prêter à des chicanes sans but qui n'auront pour résultat que d'amuser les badauds.

— C'est votre dernier mot, monsieur? dis-je d'un ton décidé.

— Placide vous demandera pardon, je vous l'ai promis; c'est tout ce que je puis pour vous.

— En ce cas, monsieur, ne soyez point surpris si j'ai recours à moi-même pour me défendre.

— Que prétendez-vous faire?

— Je l'ignore; mais je me crois suffisamment blessé pour attaquer M. Placide en diffamation.

— Oh! non! vous ne ferez point cela, mon cher...

— Et pourquoi, je vous prie?

— Parce que je ne vous le permets pas! répliqua-t-il d'un ton bref.

— J'aurai le regret d'agir alors sans votre permission, monsieur.

— Il n'y a qu'une petite difficulté à ce beau projet, dit-il d'un ton railleur, c'est qu'on vous rira au nez, car vous ne pouvez intenter aucune action sans l'agrément de votre tuteur.

— Même si mon tuteur se montrait trop peu soucieux de me défendre? dis-je avec une amertume que je ne pus contenir.

— Ah! vous allez trop loin, s'écria-t-il en se levant; vous oubliez, ce me semble, à qui vous parlez.

— Je ne l'oublie pas, monsieur, puisque je fais appel à votre protection.

— Mais vous êtes aussi sous mon autorité, sachez-le, et je ne permettrai pas que vous engagiez un débat qui accolerait forcément mon nom au vôtre dans une affaire ridicule.

Un tel dédain m'exaspéra.

— Ridicule! m'écriai-je, ridicule! quand il s'agit de ma dignité, de ma vie!... Mais, monsieur, quel intérêt avez-vous donc à ce qu'il demeure établi que je ne jouis pas de ma raison?...

M. de Maufert fit un geste terrible, il marcha un instant par la chambre en proie à une violente colère; puis il revint vers moi; son masque était tombé.

— Croyez-moi, dit-il les dents serrées, n'essayez pas la révolte... Vous savez que je suis peu patient... Ne tentez pas de provoquer un scandale... car, songez-y, c'est vous attaquer à moi !

— J'ignore s'il me faudra provoquer un scandale pour que vous ne me laissiez point avilir, monsieur, répliquai-je fièrement ; mais ce que je vous affirme, c'est que je me révolterai contre vous, s'il le faut...

— Tenez, vous me faites pitié, répondit-il : ne me forcez pas à dire aussi que vous êtes fou.

Après toutes les émotions de cette journée, ce mot me traversa le cerveau comme un fer rouge.

— Vous en avez menti ! m'écriai-je.

Mon tuteur répondit par un ricanement... Un nuage de sang m'aveugla... J'eus peur de commettre un crime ; je m'enfuis...

Hors de moi, indigné, j'allais à travers le parc cherchant Placide, et je l'aurais tué, lui, je crois, quand, par bonheur, au détour d'une al-

lée, je me trouvais face à face avec Diane.

— André ! dit-elle tout émue, où courez-vous ains ?

— Laissez-moi, répondis-je, je vais me venger !

Effrayée de mon exaltation, elle voulut me retenir ; je me débattis.

— André, André ! murmura-t-elle tout éplorée.

— Oh ! dites-moi qu'ils ont menti, m'écriai-je, dites-moi que je ne suis pas fou !

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu ! dit-elle ; vous aurez eu une altercation avec le comte, j'en suis sûre !

A son émotion, je compris que j'allais la plonger dans un chagrin profond, si je lui dévoilais les perfidies dont j'étais victime. Je confessai que je venais effectivement d'avoir une discussion très-vive avec M. de Maufert, mais je lui en cachai les motifs. Il m'eût été trop pénible de révéler à Diane l'indignité de l'homme dont elle portait le nom, et la rudesse ordinaire du

comte suffisait à expliquer mon trouble. Je ne savais pas d'ailleurs résister à l'empire que Diane avait pris sur mon âme, et, sous cette chère influence, ma colère s'apaisa. Il fut convenu que j'éviterais mon tuteur ce jour-là, de peur qu'une parole imprudente ne réveillât entre lui et moi une irritation à peine apaisée.

Livré à mes réflexions, je me mis à songer de sang-froid à la conduite inexplicable du comte. Je dois l'avouer, en dépit des répulsions invincibles que je ressentais pour ce singulier protecteur, j'avais méprisé les accusations que le juif Abraham avait osé formuler un jour devant moi. M. de Maufert était riche, et sa sordide avarice faisait une fortune de roi des cent mille livres de rente qu'il possédait, et dont il ne dépensait point le quart chaque année. Je ne pouvais croire que l'amour de l'or fût assez puissant dans son cœur pour y étouffer la fierté de son nom et le pousser jusqu'à un crime de lèse-humanité aussi infâme. Mon orgueil de race se révoltait encore à la pensée qu'un des miens,

si éloigné qu'il fût de moi par sa parenté, pût se faire spoliateur et larron !... Mais, à cette heure décisive où je me voyais lâchement abandonné par lui, il ne m'était plus permis de me défendre contre les atteintes du soupçon. Les rapports de Guillot me prouvaient trop bien que la rumeur publique prêtait déjà à M. de Maufert de coupables projets. Le lendemain, je fis chercher Bastien.

— Bastien, lui dis-je, j'ai besoin d'un ami sincère qui ne recule pas devant la crainte de se faire un ennemi de M. de Maufert et qui m'aime assez pour me dire la vérité, si douloureuse qu'elle puisse être... J'ai pensé à toi.

— Ma foi, monsieur André, répondit Bastien, c'est peut-être bien de la hardiesse de me dire un ami pour vous ; mais s'il ne s'agit que de risquer sa peau à votre service, vous savez que je n'ai pas peur de grand'chose ; j'ai le poignet solide aussi bien que le cœur : faites usage de tout comme vous l'entendrez.

— Merci, j'avais compté sur cette parole ;

mais c'est de ta franchise que j'ai besoin en ce moment. Jures-tu de me répondre sans rien dissimuler par crainte de m'affliger ?

— Dame ! monsieur André, dit-il embarrassé, cela dépend...

— Il y va de mon avenir, Bastien, de ma fortune, de ma vie !

— Oh ! alors interrogez, je suis prêt.

Au moment de soulever le voile, j'hésitai, je l'avoue ; mais je me raffermis.

— Que dit-on dans le pays de mes rapports avec mon tuteur ?

— Peuh !... On sait que c'est un homme altier, brutal, avare surtout, auprès de qui il ne fait pas bon vivre, et personne n'ignore qu'il n'est pas tendre pour vous.

— Et... de moi,... que dit-on ?

— Tout le monde vous aime, vous êtes généreux autant qu'il est ladre !

— Ce n'est pas là ce que je te demande. Ne parle-t-on pas de quelque malheur... fréquent dans ma famille ?

Bastien se troubla ; il ne voulut pas me comprendre.

— Monsieur André, chacun a ses ennemis ; mais vous devez être bientôt maître de vos biens... Vous êtes si riche !

— Il ne s'agit pas de mes biens. Allons tu m'as compris... Tu vois que je suis calme... Traite-moi en homme... Je te demande si l'on dit que je suis menacé de folie comme ma mère.

— Eh bien, s'il faut vous révéler la vérité... Bien sûr qu'à cause de votre famille... Il y a des gens qui ne raisonnent pas... Des bruits que l'on fait courir...

— Ah ! on fait courir des bruits sur moi ?

— Pardié ! J'ai eu encore une querelle l'autre dimanche, à Maufert, avec ce coquin de Placide, qui répétait à trois ou quatre imbéciles que vous avez des accès où vous ne connaissez plus rien !

— Ainsi c'est de lui que viennent ces calomnies ?

— Pardié ! jamais cela n'était venu à l'idée

de personne... On vous voyait si gai, si bon enfant, si bien portant ; il a fallu la méchanceté de ce Normand pour qu'on y songeât ! Tous les braves gens qui vous connaissent comme moi savent bien que ce n'est pas vrai, et vous défendent... Ainsi il ne faut pas vous en inquiéter.

— Merci, Bastien, c'est tout ce que je voulais savoir.

XVI

Je t'écris ces quelques lignes à la hâte, mon bon Wilhelm, de peur que tu ne t'inquiètes de n'avoir rien reçu de moi depuis l'autre semaine : l'état de Schultz est seul cause de l'interruption de « mon roman, » puisque, décidément, c'est ainsi que tu appelles le doux et cruel récit que tu as exigé de moi. Pendant deux jours de suite, il m'a fallu quitter la plume pour aller secourir mon pauvre docteur. J'ai, comme toujours, combattu ces deux crises en faisant appel à sa vo-

lonté, et surtout à sa logique, qui vraiment fait merveille dès que je lui prête appui. Je le sauverai, je le sens, car l'empire que j'ai sur sa raison s'accroît de jour en jour, et il y a chez lui un fonds de sensibilité que j'exploite avec trop de succès pour ne point arriver à consolider le cerveau par le cœur. Un exemple te suffira : l'autre matin, comme je le voyais moins docile à la persuasion, j'osai lui amener tout à coup un de ses fils, qui jouait dans le salon voisin; dès qu'il se vit en présence de l'enfant, il se troubla, il s'émut. « Schultz, lui dis-je, Dieu n'est-il point dans le regard de ce doux être ? »

Le pauvre fou prit son fils dans ses bras et me tendit la main en souriant; l'amour paternel avait triomphé. Une seule chose m'étonna, ce fut de ne point trouver une seule larme dans ses yeux : les miens étaient humides, mais, l'enfant parti, il ne fut plus question de monomanie.

C'est, tu l'avoueras, Wilhelm, une étrange situation que la mienne : soi-disant convaincu de folie, je soigne mon médecin, je deviens le

libérateur de mon geôlier ! Je rirais, si je n'étais pas si triste ! — Tant il y a que je suis contraint de laisser ma plume oisive et mon papier blanc, car Schultz m'occupe toute la journée. Jugeant salutaire de rompre par une fatigue excessive le courant de pensées qui l'opprime depuis quelques jours, j'ai feint un insatiable besoin d'exercice, et je l'oblige ainsi à m'accompagner en des promenades forcées à travers champs par quelque temps qu'il fasse. Nous rentrons le soir harassés, et je crois, Dieu me pardonne, que ces courses me font autant de bien à moi qu'à lui. Fritz a remarqué que mon sommeil, ordinairement agité, était, à la suite de ces longues marches, paisible comme celui d'une marmotte ; mais je te quitte, mon tyran me réclame.

Wilhelm, frémis, toi qui n'uses d'autres jambes que celles de tes chevaux.... je vais me mettre en route pour faire cinq ou six lieues à pied !

P. S. Mon tyran vient d'entrer chez moi. En

me trouvant à mon bureau, il a paru inquiet; il s'est cru sans doute abandonné pour aujourd'hui.

— Vous travaillez? m'a-t-il dit d'un ton timide.

— Non, répondis-je, un mot seulement à mon ami Wilhelm.

— Est-ce que vous lui annoncez que vous irez le voir bientôt?

— En aucune façon.

— Bien vrai? reprit-il.

Et il me regardait avec anxiété. Je devinai que son esprit voyageait déjà dans le pays des appréhensions; il me vint tout à coup l'idée de tenter une épreuve.

— Wilhelm est un homme de cœur, à qui je confie sans crainte mes plus intimes secrets, lui dis-je; lisez ce que je lui écris.

Il a déplié le papier; au début, il n'a pu réprimer un geste de surprise. Le premier choc surmonté, il a continué avec calme, approuvant chaque phrase d'un hochement de tête, comme

s'il eût commenté la consultation d'un confrère ; pas le plus petit signe de trouble au rappel de ce fléau toujours suspendu sur sa tête ; il a osé regarder l'ennemi en face... Il est sur la voie du salut... Enfin, que te dirai-je, Wilhelm ? en découvrant le subterfuge auquel j'ai eu recours :

— Allons, a-t-il dit avec un regard malin, partons pour *votre* promenade hygiénique !

Et il s'est mis à rire...

Il a ri, Wilhelm, je ne te dis que ça ! Il a ri d'un bon rire franc et sonore, et son regard ne décelait point la moindre inquiétude ! Que penses-tu des talents de ton ami le docteur André ? Tu n'as plus besoin de t'arrêter à mi-chemin de l'extravagance, je suis prêt à te guérir.

XVII

Après ce que m'avait révélé Bastien des calomnies que Placide répandait dans Maufert,

j'étais comme aveuglé par l'évidence, et pourtant je ne pouvais me résoudre encore à donner créance à la honteuse trahison de mon tuteur. Je voulais encore n'accuser que l'intendant; mais comment admettre qu'il se fût ainsi hasardé sans l'aveu de son maître? Leur complicité n'était-elle pas manifeste? Mon tuteur permettait qu'on me déclarât fou!

Pendant toute la nuit, je débattis dans ma pensée les projets les plus extrêmes. Toute illusion était vaine, le péril m'était dévoilé : j'étais perdu, si je me laissais ainsi dégrader sans protestation... Il fallait combattre; mais alors, victorieux ou vaincu, il faudrait aussi quitter le château, et Diane, tout ce que j'aimais! A cette horrible idée, mon cœur cessait de battre, et je me demandais s'il ne valait pas mieux subir l'avilissement dont j'étais menacé et rester auprès d'elle. En proie aux angoisses les plus cruelles, j'essayai le lendemain de dissimuler les agitations qui m'oppressaient. Diane m'interrogea avec sollicitude, et son émoi accrut encore ma

peine. Pour la rassurer, je prétextai un vague accès de mélancolie.

— Eh quoi ! me dit-elle, êtes-vous si dénué d'énergie que vous ne sachiez réagir contre un *spleen* maladif ? Vous un homme, vous qui avez vingt ans, qui pouvez marcher dans la vie appuyé sur la double force d'un grand nom et d'une grande fortune !... Allons, mon ami, laissez à nous autres femmes les puériles tristesses. Que feriez-vous donc devant une adversité réelle, si vous ne savez vous défendre d'un ennui imaginaire ?... Ah ! si j'étais homme !

Il y avait dans sa voix un tel accent de fierté que j'eus honte de mes lâches hésitations ; je compris que désertir ma cause ce serait me dégrader à ses yeux. J'écrivis le soir même un billet à mon notaire pour lui donner un rendez-vous, et, le lendemain matin, je me rendis à Monthermé.

Maître Granger était un de ces tabellions de vieille souche dont la province conserve encore quelques types, qui naissent et qui meurent,

entre deux panonceaux; il avait dressé le contrat de mariage de ma mère, il était membre de mon conseil de famille, et j'étais certain de trouver en lui un appui d'autant plus sûr qu'il n'aimait point M. de Maufert. A huit heures du matin, je le trouvai dans son cabinet; il m'accueillit avec une sorte d'aménité à la fois respectueuse et protectrice.

— Hé! monsieur le baron, dit-il, quel bon vent vous amène? Une affaire sérieuse, m'avez-vous écrit... Quelque nouvelle équipée, hein? Enfin je suis enchanté, du moins, que vous me preniez pour confesseur; cela me procure le plaisir de vous voir.

— Mon cher Granger, répondis-je, vous venez de dire le mot qui caractérise le mieux ma démarche : c'est le confesseur que je cherche autant que l'ami et le conseil.

— Diable! que me dites-vous là?... Parlez, monsieur le baron; vous savez que je vous suis acquis.

Je commençai alors le récit détaillé des

circonstances qui m'avaient révélé des bruits étranges, d'abord acceptés par moi comme des médisances provoquées par les haines que la dureté de M. de Maufert devait susciter contre lui. Je rapportai enfin ma querelle avec Placide et tout ce qui s'en était suivi, depuis les avertissements de M. Abraham jusqu'à mon altercation avec mon tuteur. Granger m'écoutait l'air soucieux, et il me fut aisé de voir qu'il n'était point surpris d'une pareille communication. Quand j'eus raconté les faits sans commentaires :

— Maintenant, mon cher Granger, ajoutai-je, soyez juge : peut-être en tout ceci ai-je été trop vivement froissé pour ne point céder à la passion... Il s'agit de mon avenir, je le remets entre vos mains.

Il demeura un instant sans répondre, secouant la tête d'un air réfléchi.

— Monsieur le baron, c'est très-grave ! dit-il enfin, très-grave !

— Ainsi vous croyez vous-même à ces accusations odieuses ?

— Non, non, répliqua-t-il vivement; vous interprétez mal mes paroles... Soulever de telles questions... c'est chose délicate. Songez-y, si vos soupçons étaient justifiés, ils n'iraient rien moins qu'à déshonorer M. de Maufert par le retrait motivé de sa tutelle, mesure extrême que le tribunal ose rarement appliquer.

— Votre avis est-il donc que je doive me laisser en quelque sorte annihiler sans protestation?

— C'est très-grave, très-grave, reprit encore le notaire : attaquer M. de Maufert en face... cela peut être fort dangereux pour vous.

— Pourquoi dangereux?... S'il trahit ses devoirs de tuteur et de parent...

— Voilà ce qu'il faudrait prouver; vous êtes dans une situation difficile... Votre âge... votre énorme fortune...

Il hésita, je le compris.

— Parlez sans crainte, mon ami, dis-je froidement, et pour vous aider, je vais achever votre

pensée : vous craignez qu'effectivement je ne sois menacé de folie...

Il fit un geste de surprise en me voyant aborder ce sujet.

— Non, non ! ajouta-t-il aussitôt, ce n'est point là ma pensée, je vous l'assure.

— Eh bien, alors, un seul mot, repris-je, décidé à le forcer dans ses derniers retranchements : donnez-moi votre parole que vous ne croyez pas aux déloyales intentions qu'on prête à mon tuteur, et je me tiens pour garanti.

— C'est précisément là ce qui m'embarrasse, monsieur le baron, et vous me pressez beaucoup. Ce n'est pas une petite affaire que de se porter garant du comte de Maufert en semblable occurrence !... Certes, on ne peut le soupçonner de vouloir s'approprier vos biens ; cela lui serait impossible, il le sait. Qu'en ferait-il d'abord ?... Il capitalise déjà ses revenus. L'avare, il est vrai, a d'étranges mystères. Le comte gère très-bien votre fortune, trop bien même parfois... Sa passion s'exerce à l'aise ; il

entasse, il cumule, il tyrannise, il règne enfin sur une douzaine de millions. Qu'importe au régent d'un royaume de ne point porter la couronne? Il tient le pouvoir dans ses mains, il gouverne... Votre majorité va le contraindre à restituer ce trésor qui animait sa vie. Que voulez-vous que je vous dise enfin?... Non, je ne me porte pas garant pour lui, et je suis forcé de craindre, comme vous, que, profitant de votre situation... tout exceptionnelle, il n'ait beau jeu à commettre une iniquité tentante, avec les penchants que je lui connais! Voilà pourquoi j'hésite à vous conseiller : un éclat peut tout sauver, mais il peut aussi tout perdre!

— Eh bien, soit! répliquai-je; du moins je connaîtrai mon sort, je sortirai de ces anxiétés qui m'amènent à douter de moi-même!... J'y laisserais véritablement ma raison, je vous le jure!... Mais songez-y donc, rester six mois avec cette pensée qu'au moment où je revendiquerai mon titre d'homme, on va me dépouiller

de mes droits ; que jusqu'à la fin de mes jours il me faudra plier sous une tutelle ; que, plus avili qu'un ilote, je ne pourrai ni parler, ni agir, ni vivre ! Non ! non ! je suis décidé à tout... Je sais à quoi je m'expose. Je n'ai pas de père pour me défendre ; je viens à vous, mon ami !... Mais vous me voyez, vous m'entendez... Est-ce un fou qui vous regarde ? est-ce un idiot qui vous parle ?

— Vous me rendez la confiance, dit-il enfin ; seulement mon devoir est de vous dire que c'est une rude partie que nous allons engager... Promettez-moi de ne point hasarder la moindre démarche sans me consulter...

— Je m'y engage.

— Alors, monsieur le baron, qu'il soit fait selon votre volonté ! Il s'agit maintenant de bien nous entendre. Dans l'espèce, nous ne pouvons rien arguer contre M. de Maufert ; tout porte à croire que Placide n'a osé de telles offenses envers vous que du consentement de son maître, et peut-être d'après ses ordres ; mais rien ne le prouve et il faudrait des preuves accablantes

pour que le tribunal prononçât sa destitution de tuteur, lorsque, dans six mois, sa tutelle expire. Il nous faut donc tourner la difficulté et ménager un ennemi formidable. Le seul moyen de trancher la question, c'est de manifester l'envie d'entreprendre un grand voyage, ou quelque chose de ce genre, peut-être mieux encore, le dessin de vous faire soldat... Nous y réfléchirons... Dans ce cas, nous provoquerons tout simplement la réunion de votre conseil de famille, et là, ayant exposé vos projets, vous conclurez par une demande d'émancipation...

— Qu'on ne peut me refuser, ce me semble, dis-je.

— Ah! voilà!... En toute autre circonstance, le succès ne serait pas douteux, quand à peine la moitié d'une année vous sépare de votre majorité; mais il nous faut prévoir les objections de M. de Maufert. et elles lui seront faciles, si les projets que vous soupçonnez ont réellement mûri dans son esprit... Il dira...

— Eh bien, il dira que je suis menacé d'un

héritage de folie, que je suis fou peut-être... Je serai présent pour prouver le contraire, et tout sera dit.

— Malheureusement, monsieur le baron, tout ne sera pas dit, et c'est sur point sensible que s'engagera le débat. Enfin, quand nous en serons là, puisque vous êtes résolu à lutter, nous lutterons ! Après-tout, peut être est-il mieux d'affronter le danger et de forcer le comte à démasquer ses batteries.

Il fut convenu que Granger adresserait au juge de paix la demande de convocation du conseil de famille dans le plus court délai, et, après nous être entendus sur la conduite à tenir, nous nous quittâmes.

XVIII

Confiant dans la légitimité de ma cause, je ne voulais point douter de l'issue d'un débat où j'avais pour arme ma raison, soutenue par la

volonté et par l'amour ; mais, hélas ! de quel prix allais-je payer ma liberté ! Quitter Diane ! que ferais-je de cette vie qu'elle n'animerait plus par sa chère présence !... Et pourtant, si je faiblissais dans ce duel, dont mon existence sociale était le gage, je devenais aux yeux de tous, à ses yeux peut-être, un objet de pitié...

Cependant j'étais assez maître de moi pour cacher mes ennuis ; un mot de mon notaire m'apprit que mon conseil de tutelle était convoqué pour le milieu du mois ; c'était deux semaines de sursis, et je savourais comme un avare les joies suprêmes de l'heure présente. Mon tuteur s'était décidément mis avec moi sur le pied de guerre. Lorsqu'il me parlait, je devinais dans son accent cette froide et stricte politesse qui est d'usage entre adversaires déclarés.

— Granger a convoqué votre conseil de tutelle, me dit-il un jour ; c'est sur votre demande, je l'imagine?...

— Oui, monsieur, répliquai-je.

— C'est fort bien, fit-il froidement.

Et il passa. Je lui sus gré de ne m'avoir point adressé cette question devant ma marraine. Nos discordes l'avaient déjà trop inquiétée. L'amour était toujours le grand apaisement de mon âme, et, repris par le charme de cette douce solitude à deux, j'oubliais le monde et l'avenir.

Un matin j'étais allé dans la montagne avec Diane visiter une des chaumières où elle portait des secours chaque semaine, et nous revenions au château, quand, arrivée à mi-pente d'une colline d'où l'on découvre toute la vallée de la Semoy, elle se sentit un peu lasse et s'assit sur une roche couverte de mousse.

— Voyez donc tout là-bas, lui dis-je, au-dessus de la clairière aux Sangliers, les jolis nuages irisés que forment les vapeurs de la cascade.

Elle regarda et demeura silencieuse comme si un souvenir l'eût attristée.

— Vous êtes bien pensive ce matin, chère marraine, repris-je au bout d'un instant.

— C'est vrai, mon ami, répondit-elle ; pardonnez-moi si je suis une compagne aussi taciturne...

— Vous pardonner?... Ah ! quel mot ! Ne vaudrait-il pas mieux partager avec moi vos préoccupations ?

— Oui, je le devrais, André ; mais c'est précisément parce que je n'ose aborder ce sujet que vous me voyez ainsi soucieuse... Et pourtant il faut que je trouve la force de parler.

— Vous m'effrayez... Ne croyez-vous plus à mon affection dévouée ? Pourriez-vous souffrir d'un chagrin que je ne ressentisse ?

— Ah ! dit-elle en me tendant la main, ce serait calomnier notre amitié que d'admettre une telle pensée ! nos peines et nos joies sont depuis si longtemps communes... Vous êtes mon frère d'élection comme je suis votre sœur.

— Eh bien, qui peut vous faire hésiter ?

— La crainte de vous affliger.

— Ah ! toute affliction m'est douce, si elle me vient de vous. Songez-y, ne cacher la cause

de cet ennui que je vois, c'est me déshériter de votre confiance.

Elle hésitait encore. Alarmé de ses réticences, je la suppliai de parler sans détour.

— André, mon ami, reprit-elle enfin d'une voix tremblante, vous le savez, n'est-ce pas ? vous êtes pour moi la consolation, vous seul apportez la vie dans cette solitude où je n'avais que vous à aimer... Vous savez si je souffrirai quand vous ne serez plus là !

— Qu'allez-vous me dire, mon Dieu ?

— Mon ami, le courage me manque depuis longtemps pour oser prononcer ce mot cruel. Il faut que vous partiez...

Devant cet arrêt qui tombait de ses lèvres, j'oubliai que déjà moi-même j'avais préparé mon exil.

— Ah ! je suis un malheureux ! m'écriai-je, vous avez lu dans mon âme, et vous me chassez.

— André ! que dites-vous ? Moi, vous chasser !... quand je donnerais ma part de bonheur

en ce monde pour que vous, du moins, soyez heureux...

— Diane! Diane, repris-je suppliant, ayez pitié de moi!...

Dans mon égarement, je me précipitai à ses genoux, saisissant ses deux mains dans les miennes et les baignant de pleurs.

— Ah! taisez-vous, dit-elle éperdue; André, ne me retirez point l'estime de moi-même.

Et, rougissante, elle fondit en larmes.

Devant cette douleur, je m'arrêtai honteux; j'allais me trahir, déjà l'aveu sacrilège était sur mes lèvres... Un mot de plus, et l'abîme se creusait pour jamais entre nous.

— Pardon, pardon! murmurai-je.

Oppressée par les sanglots, elle se voilait le visage, et je voyais les pleurs glisser entre ses doigts.

— Je partirai, je vous le jure, dis-je éploré.

Nous restâmes un instant muets tous deux. Enfin elle retrouva un peu de calme.

— Je vous remercie de votre résignation,

mon ami, dit-elle d'une voix brisée et en détournant les yeux. Je tâcherai d'être aussi forte que vous. Seulement demeurez encore quelques jours, afin que je me prépare à cette séparation...

Nous revînmes silencieux. Elle semblait accablée, un indicible émoi m'agitait, j'avais peur de ma pensée.

Comme nous rentrions à Maufert, la visite imprévue de quelques hobereaux voisins vint nous séparer, et je me retirai chez moi.

Diane ne doutait plus de mon amour; tout me l'attestait, ses hésitations, son trouble. Et elle ne m'avait point maudit! et, lorsque j'avais failli me trahir, c'était avec l'accent de la supplication qu'elle avait arrêté le cri de mon cœur... « Ne me retirez pas l'estime de moi-même, » avait-elle dit.

Je me perdais en des rêveries folles; sa clémence ouvrait tout à coup devant moi un horizon enchanté qui m'éblouissait... Bonté divine! me disais-je, si elle m'aimait aussi! Si comme

moi elle gardait dans son âme fermée les flammes d'une passion que le sentiment du devoir la contraint d'étouffer ! Et alors il se fit dans mon esprit comme une traînée de feu : je me rappelais ces rougeurs subites, si fréquentes chez elle depuis la nuit où, dans le délire de la fièvre, j'avais révélé le secret de mon âme, et cet éclair de joie que j'avais surpris sur son visage le jour où le médecin s'était prononcé contre mon départ pour l'Angleterre. Je me rappelais cette matinée de printemps où, chevauchant près d'elle, j'avais senti mon cœur s'éveiller... Ce jour-là aussi, elle m'avait parlé de partir ; mais quel changement depuis lors !

Fasciné par cet espoir et par ces souvenirs, je n'osais ni croire ni douter ; ma joie me navrait comme une douleur, et ma douleur m'enivrait ; mes yeux voulaient percer l'avenir, et, comme dans une vision enchanteresse, déjà je rêvais entre nos deux âmes une de ces unions mystiques que Dieu réserve aux cœurs déshérités. « Purs tous deux, nous resterions dignes

de nous-mêmes; jamais un aveu ne souillerait nos lèvres; la conscience de notre amour nous rendrait forts, et nous marcherions dans la vie, assurés, confiants, inaccessibles aux misères humaines. »

Je passai une partie du jour en contemplation devant cette nouvelle aurore qui se levait pour moi; mon existence avait un but désormais : affermi par la foi, je traverserais d'un pas sûr ces écueils du monde où sombrent les tièdes courages; pour elle, je garderais intactes ces aspirations vers l'idéale beauté qui semblent comme un souvenir du ciel; pour elle, je rechercherais la gloire...

Tout à coup mes regards s'arrêtèrent sur une lettre que mon notaire m'avait écrite le matin. Hélas! quelle chute!... Malheureux! je rêvais l'amour de Diane à l'heure où j'étais contraint à plaider pour revendiquer ma qualité de créature raisonnable!

Lorsque je la revis le soir, je l'abordai tremblant, confus comme si je l'eusse offensée

dans mes rêves. Par bonheur, ses devoirs de châtelaine l'absorbaient. Retiré dans un coin du salon, je me laissai cerner par un ancien ami de mon père, veneur passionné, et qui, ravi de me raconter ses épisodes de chasse, me délivrait du souci de causer. Tout en écoutant ses histoires, j'épiais avec anxiété ma marraine, cherchant à découvrir sur ses traits un reflet des orages qui m'agitaient; mais son visage était calme, impénétrable. Pourtant, je crus deviner un effort sous l'enjouement officiel de son hospitalité. A un moment, ses yeux rencontrèrent les miens : elle rougit.

On apporta le thé, elle le servit et vint à moi, une tasse à la main; par hasard nous nous trouvâmes isolés.

— André, vous êtes fâché contre moi, dit-elle inquiète et triste; vous me boudez?

— Que dites-vous?

— J'ai remords de la peine que je vous ai causée ce matin...

Anges du ciel! elle semblait implorer mon

pardon. Son sein se soulevait sous les battements précipités de son cœur, et ses paupières étaient humides. Mon importun chasseur vint nous séparer, mais j'eus le temps de jeter à Diane un regard attendri qui lui disait si bien la dévotion de mon âme, qu'elle me quitta presque souriante.

XIX

Le lendemain, quand elle descendit au jardin, à mon accueil elle devina la résignation : j'avais compris que je devais lui alléger le fardeau des adieux.

— Vous êtes bon, me dit-elle, et vous voulez m'épargner jusqu'au regret de m'être montrée cruelle... André, vous le savez du reste, le souci de votre bonheur pouvait seul me décider à vous causer un chagrin.

— Oui, je le sais, répondis-je ; je vous remer-

cie d'avoir jugé mon affection l'égale de la vôtre... Je veux être digne de vous pour que vous soyez fière de moi.

— Je vous aime ainsi, mon ami; merci encore de votre générosité; cet affreux mot de séparation m'a bien coûté, je vous le jure...

— Chère marraine, si vous ne l'eussiez prononcé, dans quelques jours il me fallait le dire...

— Vous songiez à partir? dit-elle atterrée.

— Oui, je l'avais résolu, mais non sans de tristes combats, je vous le jure aussi, repris-je vivement; et, puisque vous venez de soulever cette question de mon avenir, il faut qu'à mon tour je me confie à vous, quelque ennui que vous en deviez ressentir.

— Mon Dieu! vous m'effrayez, André!

— Oh! rassurez-vous, il ne s'agit que d'un débat entre M. de Maufert et moi.

— Mais c'est précisément là ce qui me cause d'horribles transes!... J'ai peur de lui pour vous,

et c'est aussi pourquoi j'ai voulu vous éloigner.

— C'était pour cette raison ?

— Où donc aurais-je puisé tant de courage, si ce n'eût été pour vous sauver ? s'écria-t-elle dans une effusion qui me remua jusqu'au fond de l'âme.

— Parlez, je vous en prie, continua-t-elle ; depuis quelque temps, il se passe entre vous des choses que j'ignore ; il sait combien vous m'êtes cher, et, quand je l'interroge, son silence ironique me fait tout craindre... Dites, que vous est-il arrivé ?

J'oubliai mon malheur, mon amour, pour ne plus voir que sa sollicitude, et je n'hésitai plus à lui révéler le fatal conflit qu'elle ne pouvait tarder d'apprendre. J'atténuai pourtant mes griefs, soucieux de ne point trop l'exposer à rougir du nom qu'elle portait. Quand j'eus achevé :

— Luttez, luttez ! s'écria-t-elle avec animation, l'avarice le rend capable de tout. Ne fléchissez point, défendez votre honneur, sauvez votre vie !

Et, dans l'impétueux élan de son indignation, ses yeux si doux lançaient des éclairs. Je ne l'avais jamais vue si belle.

— Que dit Granger? reprit-elle.

— Il espère.

— Fiez-vous à son expérience. Ecrivez-lui de venir; je le rencontrerai dans une de nos courses : il faut que je lui parle.

D'un commun avis, nous décidâmes que je ne devais point quitter le château avant la décision du conseil de famille. Grâce au subterfuge imaginé par Granger, je ne me déclarais point en guerre ouverte contre mon tuteur, puisque ma demande d'émancipation s'expliquait uniquement par des projets de voyage... Une rupture subite et brutale eût tout à coup dénoncé de ma part des vues hostiles et changé ma juste requête en une formelle accusation. Assurés d'un répit, nous oubliâmes nos tristesses, et, par un accord tacite, le mot de séparation ne fut plus prononcé.

Quelques entrevues avec Granger, auxquelles ma marraine m'avait prié de ne point assister pour qu'il osât tout lui dire, et dont elle me rapportait le moindre mot, nous avaient édifiés sur les hasards que j'allais courir; chaque jour nous conférions tous deux, armés d'un code et discutant à l'avance les objections imaginaires de mon avide tuteur. J'étais émerveillé de la rapidité et de la rectitude des aperçus de Diane; elle me suggérait d'instinct des arguments précis qu'un jurisconsulte n'eût point désavoués.

Un matin, nous reçûmes un mot de mon notaire qui nous donnait rendez-vous à un endroit convenu de la forêt.

— L'assemblée est fixée à jeudi, nous dit-il.

— Jeudi!... s'écria Diane, si tôt?...

— Nous ne sommes point mattres du jour, madame la comtesse; le juge de paix doit nous présider...

— Et croyez-vous, reprit-elle, que tout sera décidé en une séance?...

— Je n'ose l'espérer, répliqua le vieux notaire, car je suis certain maintenant de voir soulever un incident que j'avais prévu, et qui nous engagera peut-être dans un procès. C'est précisément pour discuter ce point que j'ai eu l'honneur de vous appeler ici... Hier, j'ai reçu la visite de M. le comte; il m'a interrogé sur l'objet de cette réunion du conseil. Je crois qu'il ne l'ignorait pas plus que moi; mais enfin c'est une question de forme, et mon ministère m'obligeait à lui répondre, afin qu'il pût préparer les documents nécessaires. Il n'a fait aucune réflexion sur votre dessein, il sait que je serai son adversaire en ce débat; pourtant, j'ai une assez longue expérience des hommes pour les comprendre à demi-mot, et je jurerais presque qu'il va s'opposer à votre demande... Êtes-vous décidé, monsieur le baron, à poursuivre cette affaire?

— Plus que jamais! dis-je sans hésiter.

— Il le faut, dit ma marraine. Un désistement trahirait des craintes dont on pourrait tirer avantage plus tard.

— Madame la comtesse a parfaitement compris le danger, reprit le notaire ; mais, une fois l'affaire engagée, il nous faudra aller jusqu'au bout, dussions-nous en appeler au tribunal...

— Sauvons l'avenir d'André ! dit Diane.

Après une longue discussion sur nos chances de succès, nous nous séparâmes. Il restait arrêté que le prétexte de l'émancipation serait un voyage aux Indes avec mon jeune cousin Clarencey et un projet d'association pour le défrichement de ses terres du Pendjab, mon absence étant supposée devoir durer plusieurs années, nécessitait la régularisation de mes comptes de tutelle.

Il y avait à peine une heure que nous étions rentrés à Maufert quand je vis accourir Bastien. J'avais désigné ce brave garçon à Granger comme un intermédiaire sûr et fidèle à qui il pouvait se confier, et c'était par lui que passaient nos correspondances, qu'il n'eût point été prudent de livrer à la discrétion fort douteuse des gens du château. Bastien m'apportait ces

quelques lignes, écrites à la hâte au crayon sur la feuille déchirée d'un carnet :

« Comme je quittais les roches, j'ai rencontré un assez mauvais drôle, d'une quinzaine d'années, qui doit être un chevrier de Maufert, et qui semblait m'espionner; il m'a suivi sur la route jusqu'à Thilay, sans doute pour s'informer de mon nom à l'auberge où j'avais laissé ma voiture. Pendant qu'on attelle, je dépêche un exprès à Bastien. Tenez-vous sur vos gardes, et rappelez-vous que vos démarches sont épiées. G... »

— Ce doit être ce méchant gamin de Lazare, le fils au vieux Letourneux le sorcier ! dit Bastien. Je vais courir le guetter au retour... Ce sont des connaissances à Placide...

Bastien ne s'était pas trompé. C'était bien Lazare qui avait suivi le notaire après sa rencontre avec nous dans la forêt. Le contrebandier n'eut pas de peine à s'en assurer : il promit de surveiller ce drôle.

— J'aurai l'œil sur lui, me dit-il, mais méfiez-vous tout de même.

XX

Le matin de ce jeudi qui devait être l'aurore ou le pâle crépuscule de ma vie, je fis seller un cheval pour devancer mon tuteur à Monthermé et recevoir les dernières instructions de Granger. En prenant congé de Diane, j'étais ému.

— Du courage ! me dit-elle ; j'ai bien prié pour vous... Ayons confiance en Dieu.

— Hélas ! répondis-je, j'ai peur aujourd'hui du succès, car alors il me faudra vous quitter.

— André, que dites-vous ? Accepteriez-vous le bonheur au prix de votre dignité ? Songez que votre déchéance m'atteindrait dans ma plus vive affection... Soyez calme et fort : il y va de votre vie et de mon plus cher orgueil.

— Mais quand je serai loin, que deviendrez-vous ?

— Je vivrai de souvenirs, répondit-elle avec une fière mélancolie. Maintenant, mon ami, partez, et que Dieu vous aide !

Et comme je lui tendais la main, elle m'attira doucement et déposa un pieux baiser sur mon front.

Je partis à la hâte, aveuglé par mes larmes. Il me semblait que nous venions de briser le dernier lien d'un passé si doux. Je courais au-devant d'un malheur certain ; ma victoire me séparerait d'elle, ma défaite me dégraderait même à ses yeux, et me réduirait pour toujours à une honteuse servitude... Je dévorais l'espace ; en une heure, j'arrivai chez Granger. Je le trouvai sérieux et recueilli comme à l'approche d'une grande affaire. Je ne devais point assister au conseil ; mon vieux défenseur désira pourtant me présenter aux amis ou parents éloignés de qui dépendait mon sort. Je devinai sa pensée.

-- Vous voulez leur montrer d'abord que je ne suis pas fou ! lui dis-je avec un sourire amer.

Un domestique vint annoncer l'arrivée de quelques membres du conseil ; nous nous rendîmes au salon. Au silence qui se fit à mon entrée, je faillis perdre contenance. Il me fut aisé de deviner que mes juges étaient déjà prévenus, et l'étonnement se peignit presque sur leur visage quand j'allai saluer chacun d'eux. Je sentais peser sur moi leurs regards, ils m'importunaient, me troublaient, et il me fallut faire un effort d'énergie pour dominer la peur ; un mot, un geste qui leur eût paru bizarre, j'étais perdu sans retour. Par bonheur, Granger fit diversion ; je reconquis mon assurance, et je causai de mes projets de voyage avec une liberté d'esprit qui ébranla bientôt les doutes que j'avais vus poindre au début.

L'arrivée de M. de Maufert, suivi du juge de paix, constituant l'assemblée en séance, je me retirai. Mon tuteur me reconduisit jusqu'à la porte du salon avec les formes les plus affec-

tueuses et comme si nous eussions été les meilleurs amis du monde.

Rentré seul dans le cabinet de Granger, je ne pus supporter les angoisses de l'attente, je sortis. A dix pas de la maison, je rencontrai Bastien.

— C'est madame la comtesse qui m'envoie, me dit-il. Elle m'a commandé de rôder par ici, afin d'être prêt à vous servir, si vous aviez besoin de quelqu'un.

Je bénis Diane du fond du cœur : elle avait pressenti les ennuis de cette heure d'isolement.

— Suis-moi, lui dis-je, et merci d'être venu.

Et nous allâmes devant nous, sans but, pour tuer le temps.

Bastien s'efforçait de distraire ma pensée, il jasait à tort et à travers de tout ce qui nous entourait ; mais je ne l'écoutais point : je songeais aux hasards de l'heure présente, je recherchais dans mon esprit jusqu'à la moindre des paroles que j'avais prononcées devant ces

arbitres de qui dépendait ma vie... N'avais-je point divagué?... J'eus peur.

— Bastien, Bastien, m'écriai-je, parle-moi de Diane!

Il me regarda effrayé.

— Voyons, monsieur André, ne vous affectez pas ainsi. Tout cela finira bien. Madame la comtesse me le disait en me dépêchant ici. Elle vous aime trop, bien sûr, pour qu'on ose vous faire un si grand tort!

Les plus cruelles inquiétudes m'envahissaient; j'en venais à douter de moi-même, j'épiais dans les yeux des passants des indices de pitié. A l'angle d'une rue, une jeune fille se retourna et me suivit un instant du regard... Je pâlis et me sentis défaillir.

— Il paraît que vous lui avez donné dans l'œil, dit en riant Bastien; elle est gentille.

Je ne sais combien de temps nous errâmes ni quel chemin je parcourus. Comme nous revenions dans la rue qu'habitait mon notaire, je vis de loin sortir M. de Maufert, et tous les mem-

bres du conseil qui remontaient dans leurs voitures. La séance était finie. Une minute après, je rejoignais Grauger.

— Ah ! vous voilà ? me dit-il ; je craignais que vous ne fussiez reparti.

A son accent, je devinai un échec.

— Je suis condamné ? lui dis-je.

— Non, non, reprit-il vivement. Comme vous y allez, monsieur le baron ! On n'exécute point ainsi les gens. Votre procès n'est ni perdu ni gagné, seulement il est ajourné... Mais asseyez-vous là pour m'écouter à l'aise.

— Il faut vous dire d'abord, continua-t-il, que vous avez fait merveille auprès de ces messieurs. Ne vous ayant pas vu depuis un an, ils avaient été ébranlés, je ne vous le cacherai pas, par les calomnies que vous connaissez. Votre attitude vous les a tout à coup gagnés : vous avez été admirable de calme et de simplicité. Après votre départ, pourtant, le débat a été vif. Il a fallu mettre le feu aux poudres et placer M. de Maufert dans l'alternative ou d'acquiescer

à votre requête ou de provoquer hautement votre interdiction. Le comte a fini par réclamer une expertise médicale.

A ces mots inattendus, un frisson me courut par tout le corps.

— Une expertise médicale ! m'écriai-je.

— Au point où en sont les choses, il ne faut pas nous dissimuler, monsieur le baron, que dans six mois comme aujourd'hui vous seriez appelé à subir la même épreuve.

— Ainsi il a osé me déclarer fou !

— Mais le conseil est loin d'être convaincu, puisqu'il a rejeté l'opposition de votre tuteur jusqu'à plus ample informé.

— Et quand doit-on me soumettre à cette humiliation ?

— Le jour n'est pas encore fixé... Oh ! ne vous effrayez pas ; il vous suffira tout simplement de paraître devant le conseil, qui vous interrogera ; deux médecins seront présents, voilà tout, et vous n'aurez pas plus de peine à triompher que ce matin.

Je pris congé du notaire, et, atterré de la décision de mes juges, je rejoignis Bastien.

— J'ai renvoyé votre cheval, me dit-il ; madame la comtesse a pensé que vous me ramèneriez, et elle a fait venir une voiture.

Je retournai à Maufert en proie à un horrible découragement. A une demi-lieue du château, j'aperçus Diane qui m'attendait sur la route ; je descendis et donnai ordre au cocher de rentrer sans moi.

— Que s'est-il passé ? me dit-elle dès que nous fûmes seuls.

— Il m'a déclaré fou ! répondis-je avec une amère agitation, et une assemblée de médecins va être appelée à décider de mon sort.

— Au nom du ciel, calmez-vous, mon ami ! s'écria-t-elle. Vous laisserez-vous abattre quand il ne dépend que de vous de gagner un tel procès ?

En l'entendant parler, j'avais honte de moi-même. Hé quoi ! le ressort de ma volonté s'était-il donc usé au premier effort de la lutte ? Je fis

appel à mon énergie pour être au moins digne de Diane. Je lui racontai alors minutieusement les épisodes de cette journée ; elle les discuta, les commenta avec une si charmante confiance, qu'elle engourdit ma douleur... Je l'aimais.

XXI

Hélas ! mes derniers jours de joie devaient luire au milieu des orages, et mon triste cœur s'y sentait mourir. La tendresse de Diane était impuissante à me rendre ma foi. Une préoccupation affreuse et que je n'osais lui dire m'avait saisi ; une idée fixe, inexorable, m'assiégeait : qu'allait-on décider de ma vie ? Je ne pouvais plus me leurrer, cette calomnie que j'avais méprisée s'était tout à coup dressée devant moi à mon premier pas comme pour me barrer la route du monde ; elle avait trouvé créance auprès de ceux que la loi chargeait de me protéger ? N'é-

tais-je donc plus dans le droit commun, que l'on osait me condamner à une si humiliante épreuve? Et cette cruelle décision de mes juges, qui craignaient d'affirmer ma raison sans une expertise légale, n'attestait-elle point déjà ma déchéance? Si j'allais succomber dans cette terrible lutte où se jouait ma destinée! si l'émotion, la peur allait paralyser mon esprit! A toute heure du jour, je me représentais ce tribunal glacé scrutant mon visage, épiant ma pensée, pénétrant mes angoisses. Étais-je bien sûr de ma raison, moi qui m'abandonnais à une passion insensée, presque impie? Mon amour même, mon saint amour, me devenait suspect.

Diane devinait ma peine, elle m'interrogeait désolée... Comment lui révéler d'aussi tristes combats?

Je voulais en vain dompter ma lâche faiblesse, mais les sinistres pressentiments revenaient chaque jour de plus en plus acharnés. La présence de mon tuteur m'était un supplice. Acerbe, implacable, on eût dit qu'il suivait sur

mon front les ombres de cette terreur qui m'envalissait. Je soupçonnai bientôt à son humeur agressive qu'il espérait me pousser à quelque déplorable scène devant ses gens, et il fut bien près d'y réussir; mais je lus dans les yeux de Diane une si poignante supplication que je me contins. Je remarquai alors avec un étonnement profond un changement étrange dans l'attitude de ma marraine; cette calme et digne fierté du haut de laquelle elle dominait le comte semblait s'être abaissée, elle n'osait plus me défendre, et parfois je croyais la voir frémir sous le regard de ce mari indigne d'elle, comme si elle eût craint qu'il pénétrât quelque mystère de son âme. Je compris alors que je l'entraînais dans ma chute. De tous côtés, nous voyions se resserrer la sombre trame : sortions-nous dans la forêt, nous trouvions sur nos pas le petit chevrier en guenilles qui avait une fois suivi Granger jusqu'à Thilay, et que Bastien m'avait désigné sous le nom de Lazare; dans le parc, il nous arrivait de voir surgir tout à coup Placide

au milieu d'une allée, comme s'il nous eût guettés, masqué derrière les buissons, pour entendre nos propos. Je méprisai d'abord ce vil espionnage, mais j'en vins bientôt à redouter de plus noires perfidies : l'obséquieux sourire de l'intendant trahissait je ne sais quelle basse ironie que je n'osais définir; on eût dit qu'il pénétrait le triste secret si profondément caché dans les replis de mon cœur.

Les jours s'écoulaient, et nous vivions ainsi au milieu de terreurs sans cesse renaissantes, lorsqu'un matin une lettre de Granger, apportée par Bastien, nous apprit que le jour redouté venait d'être fixé au lundi suivant. Je devins si pâle à cette nouvelle que Diane s'élança vers moi pour me soutenir.

— André! s'écria-t-elle, n'aimez-vous donc rien au monde pour désespérer ainsi de vous-même et de la vie?

Je voulus dissimuler ma faiblesse.

— Ah! dis-je, pardonnez-moi d'être lâche; mais je m'épouvante de l'exil auquel je vais être

condamné, et je me demande ce que je ferai de mon existence séparée de la vôtre.

— Séparée !... André, ce n'est plus votre cœur qui parle, ce cœur qui, dans nos épanchements de frère à sœur, concevait si bien les éternelles durées des affections saintes !

— L'amour seul fait de tels miracles, dis-je avec mélancolie.

A ce mot, qui s'échappait de mes lèvres comme un soupir de découragement, Diane fit un geste d'effroi ; je la vis frissonner.

— Eh bien ! reprit-elle aussitôt, sauvez-vous par l'amour !

— Que dites-vous ?

— Il y a trois mois, poursuivit-elle d'une voix mal assurée, vous aimiez, André, je le sais, puisque Madeleine et moi nous vous en avons arraché l'aveu... Vous souffriez alors ; êtes-vous donc guéri ?

— Non, mais celle que j'aime ne le saura jamais !

Ses yeux s'arrêtèrent sur les miens avec une

expression indéfinissable et qui me troubla jusqu'au fond de l'âme.

— Q'importe qu'elle le sache? dit-elle. Il est pour de telles amours des régions plus hautes, où les souffrances sont bénies de Dieu, qui les voit seul.

— C'est le martyr, murmurai-je amèrement.

— Eh bien! soyez un martyr, André, dit-elle avec exaltation; mais si votre main se dessèche dans les tortures de la vie, qu'elle tienne encore le rameau sacré! Que votre idole reste debout, et que l'image évoquée dans vos rêves ne se détourne point de vous avec mépris!

— Ah! répondis-je, je serai digne d'elle, je vous le jure, et digne de vous.

Un cri de joie répondit seul à ce mot. Mon regard chercha le sien, elle m'apparut transfigurée; mais tout à coup, comme épuisée sous l'effort, elle chancela, et se dégageant de mon étreinte, elle se couvrit le visage, et, comme ce jour où sur la montagne elle avait parlé de mon départ, elle éclata en sanglots.

— Ma marraine chérie, ne pleurez pas! m'écriai-je éperdu, ne pleurez pas!

Dans le tumulte des sentiments qui m'oppressaient, je ne trouvais pas d'autre mot pour consoler sa peine. J'étais à la fois navré de voir couler ses pleurs et fier d'être l'objet de cette amitié si profonde, qu'elle empruntait à l'amour ses éloquences superbes, ses dédains, ses pudeurs.

— Diane, oubliez une heure d'égarement! m'écriai-je encore. Ah! votre chagrin m'épouvante plus que ma propre détresse! Pour vous, je veux vaincre les humiliations et les insultes; pour vous, je veux vivre libre, estimé.

— Oui, c'est pour moi que je vous prie! répondit-elle, pour moi qui n'ai d'autre affection que la vôtre!

Elle m'implorait, et je sentais se réveiller en moi ces radieuses illusions qui m'avaient un jour bercé. « Grand Dieu! quel nom béni donner à cet accord de nos âmes? me disais-je. Est-il donc au-dessus des passions terrestres

une tendresse sainte, une ivresse innommée que ressentent seuls les anges? »

Retrempé un moment aux sources sacrées de l'amour et de la foi, j'étais sincère et je croyais avoir reconquis ma force; mais, hélas! ce ne fut qu'un éclair dans ma nuit. Bientôt les obscures visions qui désolaient mes rêves revinrent acharnées. Dans le désordre de mes insomnies, je perdais le peu d'énergie amassée durant le jour, et je notais avec épouvante le découragement qui m'envahissait. Ma volonté seule, je le savais, pouvait me défendre contre le funeste héritage dont j'étais menacé; mais l'obsession me poursuivait, et je sentais peu à peu germer dans mon esprit cette effrayante pensée : « Je suis peut-être déjà fou! » Puis, je me rappelais les nombreux cas de folie engendrés par les tortures morales et les persécutions... « Ils réussiront, me disais-je, ils réussiront! »

Une fièvre nerveuse me consumait, je n'osais plus sortir du château, je devenais farouche; un mot, un sourire, me mettaient en défiance,

et, comme je l'avais déjà éprouvé à Monthermé quelques jours auparavant, il me semblait que j'étais le but de tous les regards, l'objet de tous les propos. Un matin, comme je m'étais hasardé près d'une source, lavoir public du village, quelques paysannes assemblées se mirent à me regarder; elles s'étaient tues subitement à mon approche, je m'imaginai qu'elles parlaient de moi; une puérile timidité me prit en voyant ces visages curieux, et je m'arrêtai, hésitant à poursuivre ma route. Je ne sais si elles devinèrent mon embarras; les vieilles femmes chuchotèrent entre elles.

— C'est dommage!... dit tout haut une jeune fille.

Je rebroussai chemin. J'entendis un éclat de rire.

Indigné de ma pusillanimité, je voulus retourner sur mes pas, j'eus peur; il me semblait encore entendre cette voix émue qui disait : « C'est dommage! » Ce mot frappait mon oreille comme une plainte, et malgré moi je répétais

machinalement : « C'est dommage ! c'est dommage ! »

Jusqu'au soir, je restai accablé de l'horrible pensée que tout le monde me savait déjà fou. « C'est dommage ! c'est dommage ! » Plusieurs fois Diane s'étonna de cette parole qui revenait sur mes lèvres et ne répondait à rien ; je n'osai lui révéler mon tourment et j'essayai de paraître enjoué.

— André, me dit-elle avec un geste suppliant, cessez, je vous en prie... Vous souffrez, je le vois, et votre gaieté me fait mal.

Au prix de ma vie, j'aurais voulu lui épargner un ennui ; mais la fatale manie résistait à mon amour ; la robe de Nessus me brûlait, me dévorait. A toute heure, à tout instant, je me disais : « Non, je ne suis pas fou ! » Ce refrain incessant résonnait dans mon esprit, battait tous les coins de mon cerveau comme une houle acharnée les rochers de la grève, et la pauvre image de Diane, que je portais en moi, pleurerait, pleurerait de mon martyre...

XXII

« Pour n'avoir rien reçu de moi depuis quelques jours, cher Wilhelm, tu m'accuses d'oubli et de paresse, deux mots qui détonnent dans la langue de notre amitié; mais, en dépit de tes feintes, je reconnais sous ta railleuse légèreté les alarmes d'un cœur fraternel, et je veux te rassurer sur ce que tu appelles la désertion de mon âme. — Es-tu donc de ceux qui, ne poursuivant dans la vie que la réalisation de leurs rêves, sont prêts à la rejeter comme un fardeau incommode le jour où l'espérance ne les soutient plus sur ses ailes? Non, ami, non, je ne m'abandonne pas, car il est dans les immenses douleurs d'amour une secrète volupté qui nous épure, nous élève au-dessus des régions humaines.

La souffrance féconde les âmes croyantes, elle ne stérilise que les athées.

Le pauvre Schultz est encore la cause de mon silence. Depuis une semaine, je ne sais quelle tristesse l'accable ; il est affaîssé comme sous la conscience d'une douleur prochaine. Je n'ose le quitter, je pressens un accès. Il comprend lui-même le danger, car dès le matin il entre chez moi, et je ne le vois un peu rassuré que quand il est certain de me garder près de lui tout le jour. Il me propose alors une excursion dans la campagne. Nous partons, nous déjeunons sous quelque treille jaunie, à la porte d'une auberge isolée. La nature étale autour de nous les splendeurs mourantes de l'automne ; nous devisons, nous philosophons à perte de vue, Schultz oublie ses terreurs. J'assiste avec joie à la résurrection de cette belle intelligence, si solide et si profonde. Nous revenons le soir à l'heure du diner, les enfants accourent au-devant de nous, et je vois mon sublime dialecticien redevenir enfant sous leurs caresses. Les

Allemands ont vraiment une simplicité de cœur, une sérénité d'âme qui les rend charmants.

Wilhelm, si tu voyais mon Schultz au milieu des siens, tu comprendrais l'orgueil que je ressens. Madame Schultz est une de ces belles et tendres épouses qu'ont devinées les cantiques de Salomon, et sa grâce, à la fois enthousiaste et rêveuse, répand dans la maison comme un sain parfum d'amour que ne peut corrompre l'adversité. Je passe mes soirées en famille, car depuis quelque temps je prends mes repas à leur table; ils m'aiment tous, puisque Schultz m'aime, et l'on dirait parfois, aux effusions qu'ils me prodiguent, qu'ils ont pénétré le douloureux secret si bien caché.

Te voici rassuré, je pense, ami; si donc il m'arrive encore de paraître faiblir à ma tâche, ne m'accuse plus...

XXIII

Cependant nous étions à la veille du jour redouté. Diane devinait l'état de mon âme. Je la vis si triste un matin, lorsqu'elle interrogea mon visage, que j'eus honte de ma déchéance. Je ne sais quelle voix de l'air me criait que je fuyais devant une ombre; je résolus, dussé-je y périr, de combattre une à une les défaillances sous lesquelles j'avais plié jusqu'alors.

Je me mis face à face avec le spectre de mes épouvantes en relisant les documents de mon procès. Je m'étonnai de mon calme, et, pour m'aguerrir à la discussion, j'écrivis à Granger une longue missive où je reprenais, avec la minutie d'un légiste, tous les points douloureux de ce procès suprême.

Je fus content de moi; pourtant, il me fallait

aller au village pour charger Bastien de cette lettre. Au moment de partir, un présage funeste ralentit mon pas. A l'idée que j'allais encore revoir les lavandières, un nuage voila mes yeux ; je songeai à faire un détour... J'avais juré de ne pas céder, je suivis ma route.

Comme je quittais le château, j'aperçus le petit misérable en guenilles qui m'espionnait au profit de mon tuteur ; mais j'avais déjà remporté sur moi-même une trop grande victoire pour m'émouvoir de cet incident, et je ne me retournai même point. J'arrivai au lavoir, je soutins sans trouble les regards fixés sur moi ; je ris de mes folles terreurs de la veille. Je traversai hardiment la grande rue, les gens me saluaient au passage. Je rencontrai le curé, je m'arrêtai pour causer avec lui : rien dans ses discours ne trahit la gêne. Évidemment, il ne me croyait pas fou. La confiance me revenait ; je comprenais que, cloîtré dans mes sombres pensées, j'avais, sans le savoir, conjuré des fantômes qu'il me suffisait de toucher du doigt pour les faire évanouir. A

coup sûr, les diffamations de Placide étaient restées sans écho, et l'indigne complot allait tourner à la confusion de mes ennemis.

Mais, à l'heure même où je me croyais sauvé, j'étais sur le bord de l'abîme.

J'avais chargé Bastien de mon message, et je revenais, heureux d'avoir enfin secoué le joug de la peur, quand, sur la place de l'église, je me vis escorté d'une tourbe d'enfants, au milieu desquels gesticulait Lazare, ce mauvais garnement aux gages de Placide, que j'avais laissé près du château. Importuné de leurs rires, je m'arrêtai; ils s'arrêtèrent aussi. Irrité, je fis mine de les chasser : quelques-uns s'enfuirent; mais Lazare se prit à me narguer; deux ou trois des plus hardis l'imitèrent, grimaçant autour de moi et criant : — Ohé ! monsieur l'innocent, voulez-vous danser ?

Au bruit, les habitants parurent sur le seuil des maisons ; en un moment, j'eus le point de mire de tous les yeux. A me voir le jouet de ces impitoyables enfants, je perdis la tête, et je

me lançais à la poursuite de Lazare, que son audace me désignait comme l'instigateur de ce guet-apens... quand tout à coup, à l'autre bout de la place, j'aperçus Placide qui me regardait avec un rire narquois. Un éclair illumina ma pensée; je devinai qu'il avait machiné cet esclandre. Ma fureur se tourna sur lui: je me précipitai à sa rencontre; il se sauva, et nous fîmes presque le tour de la place au milieu des clameurs qui m'ahurissaient. J'allais l'atteindre quand il se réfugia dans une boutique et s'y enferma.

Je m'acharnai contre la porte avec une telle furie, que les vitres volèrent en éclats; on me cria que le coquin avait gagné les champs par une autre issue. Je m'arrêtai; bien qu'aveuglé par la colère, j'avais encore assez de sang-froid pour comprendre le ridicule et l'odieux de cette scène; les paysans m'entouraient, faisant tout haut leurs commentaires.

— Ce pauvre monsieur, il n'est pourtant pas méchant, disait l'un. pourquoi le tourmenter?

— Moi, je dis qu'il n'est pas un innocent, exclamait un autre : vous voyez bien qu'il ne fait pas de grimaces.

— Sa défunte mère était bien bonne tout de même !

Une femme traversa le groupe trainant par le bras un des enfants qui m'avaient insulté.

— Tu vas demander pardon à monsieur André, dit-elle.

L'enfant, tremblant de m'approcher, hurlait de terreur et se crispait aux vêtements de sa mère.

— C'est Lazare ! c'est Lazare ! bégaya-t-il en pleurs. Il nous a donné des sous pour crier : A l'innocent !

— Pardié ! dit le meunier, c'est un coup monté par ce gueux de Placide ; il aura voulu se revenger des coups qu'il a reçus.

Des pleurs de rage me montèrent aux yeux. J'inspirais la pitié... Je m'enfuis. A la sortie du village, je me jetai à travers bois.

— Ils ont réussi, pensai-je ; demain je serai fou !

J'essayais en vain de retrouver mon énergie mourante. — Mais je raisonne, je pense, me disais-je, mon cerveau est sain ; je comprends l'infamie que l'on médite contre moi !... Je reconnais ces arbres, ces sentiers si souvent parcourus ; les souvenirs du passé s'y lèvent en foule, nets, lumineux comme autrefois.

Une source murmurait dans le taillis, j'y courus, et je me penchai sur le bassin pour y regarder mon visage ; il était si pâle, si pâle, qu'il me fit peur. — Ah ! si Diane me voit ainsi, elle va souffrir, m'écriai-je. Et je n'osai rentrer au château.

Pendant je ne sais combien d'heures, j'errai autour de ce lieu ; je revenais à chaque instant me mirer à la source, je me voyais toujours plus pâle. Je cherchais à me persuader que j'étais le jouet d'une illusion... Eussé-je songé au chagrin de Diane, si je n'avais pas eu ma raison ? D'ailleurs l'eau était limpide, et tous les objets, le ciel, les arbres, mes habits, s'y reflétaient avec leur valeur de tons.

Je ne pouvais douter, et je contemplais, fasciné, cette image immobile, exsangue, ces yeux hagards fixés sur les miens. Une crainte horrible m'oppressait; il me souvenait de la légende allemande de *l'homme qui a perdu son ombre*, et je me demandais si, moi, je n'avais pas à jamais troqué l'aspect d'un vivant contre cette lividité d'un mort. Des vigneronns passèrent, je me cachai pour ne point les terrifier.

Cependant une si longue absence devait inquiéter Diane. Le soir venu, je rentrai au château en escaladant le mur du parc, et me glissai jusqu'à mon appartement sans avoir rencontré une âme; mais là je me trouvai tout à coup face à face avec le vieux Fritz, qui m'attendait.

— On a déjà sonné le second coup de dîner, me dit-il. Monsieur s'habille-t-il?

— Non, va dire à ma marraine que je suis un peu fatigué, et que je la prie de m'excuser.

Il allait sortir, je le rappelai.

— Fritz, lui dis-je, ne me trouves-tu pas quelque chose d'étrange ce soir?

Il me regarda d'un air surpris.

— Rien, monsieur, répondit-il, si ce n'est pourtant que votre jaquette est déchirée en deux endroits... Vous vous serez accroché à des épines.

Dès qu'il fut sorti, mon premier mouvement fut de courir à une glace.

L'affreuse lividité m'apparaissait plus intense encore sous les rayons de la lampe. Une sueur froide perla sur mon front : je ne pouvais plus douter, j'étais le jouet d'une hallucination, la folie allait s'abattre sur moi !

Fritz revint, apportant mon dîner.

— Madame la comtesse était fort inquiète, me dit-il : elle voulait venir...

— Ferme tout, m'écriai-je : qu'elle ne puisse entrer !

— Oh ! je l'ai rassurée en lui répétant que vous êtes seulement très-fatigué.

— C'est bien, laisse-moi, j'ai à travailler.

— Mais vous devez avoir faim, je vais vous servir.

— Non, non, je n'ai besoin de rien, va-t'en !
Je restai seul.

.
.
La nuit et le silence enveloppaient le château.

J'analysais un à un les terribles symptômes, et je m'effrayais de la lucidité avec laquelle se représentaient à mon esprit les tragiques histoires de gens rendus fous par la perversité de parents avides... Éperdu de terreur, je pris dans ma bibliothèque les œuvres d'Esquirol, de Brière de Boismont, de Willis, et je relus leurs études sur les hallucinés ; mais je n'y trouvai qu'une nouvelle source de découragement. Chaque portrait de fou me semblait un miroir où je me reconnaissais, et, comme un anatomiste qui ressentirait dans sa poitrine les déchirements de son scalpel, je passais par les transports, les atonies, les effrois dont je suivais le récit lugubre. Je voulus repousser ces augures infernaux : impossible ! Une fascination irrésistible rivait mes yeux sur les pages, et je les dé-

vorais, haletant. Quelque engrenage affreux avait saisi la chaîne de mes idées; il me fallait suivre jusqu'au bout cette horrible évolution d'où j'allais ressortir broyé.

J'ignore combien de temps je restai penché sur cet abîme... A un moment, je me surpris à gesticuler comme un des possédés de Kaulbach...

Je me levai, le livre tomba; je me précipitai, mis le talon dessus et le foulai aux pieds avec rage...

XXIV

Quand vint le jour, je m'éveillai dans mon fauteuil, le visage ruisselant de pleurs. Les rayons d'un pâle soleil de septembre glissaient dans les feuilles jaunies, des vapeurs blanches s'élevaient du lac et flottaient sur les gazons comme de grands suaires mouvants; tout semblait mourir, des corbeaux tournoyaient au-dessus des donjons avec des cris plaintifs.

Je cherchai vaguement en mon esprit pourquoi je me trouvais dans ma bibliothèque. Un bruit léger se fit vers la porte. Fritz s'avança sur la pointe des pieds, et, s'assurant que je ne dormais plus :

— Entrez, madame, dit-il.

Au même instant, Diane apparut.

— Vous ici? m'écriai-je, dès que Fritz nous eut laissés.

— Oui, répondit-elle; j'ai vu briller votre lumière toute la nuit; je n'ai pas osé envoyer Catherine, et dix fois j'ai eu la pensée de venir... André, que vous est-il arrivé? vous avez souffert, je l'ai senti!

A ce mot, je me rappelai ma cruelle veillée.

— Je me suis attardé à un travail... balbutiai-je.

Diane regardait les livres épars sur la table; elle ramassa celui que j'avais écrasé sous mes pieds; je voulus le lui arracher; un feuillet resta dans sa main, elle y jeta les yeux.

— Mon Dieu! dit-elle accablée.

Et nous restâmes un moment sans parler ; tout révélait autour de moi les dissolvantes faiblesses de la nuit ; la plaie de mon âme était à nu, elle avait peur de l'irriter.

— Je suis bien pâle, n'est-ce pas ? murmurai-je en surprenant son regard sur le mien.

— André ! André ! dit-elle en me montrant la page déchirée, pourquoi vous être exposé à cette torture ?

— J'ai voulu connaître la mesure de mes forces.

— Imprudent ! ne savez-vous donc pas ce qu'une aussi effroyable préoccupation peut amener de troubles dans l'esprit le mieux affermi ?

— Oh ! je le sais, répondis-je amèrement, puisque j'ai succombé.

— André ! que dites-vous ?... Au nom du ciel, ne vous laissez point abattre.

— C'est fini, je suis trop las pour soutenir la lutte.

— Mais c'est aujourd'hui que vous plaidez votre cause... L'avez-vous oublié ?

— Non, mais je ne peux plus me défendre ; je ne paraitrai point devant des médecins... Je vais devenir fou, je le suis, ils ont dit vrai... Ce qui me reste de raison ici s'évanouirait là-bas. Je n'irai pas...

— Mais c'est vous perdre sans retour, André : songez à votre avenir, à votre vie, à votre liberté !

— Je n'ai plus d'avenir, ma vie est sans but, pourquoi leur disputerais-je ma liberté ? Qu'ils prennent mes biens ! tout est mieux ainsi... Mon tuteur ne pourra plus du moins me séparer de vous, et vous ne gémirez point dans la solitude.

— Je ne gémirai pas ?... s'écria-t-elle avec un accent de reproche qui fit courir un frisson dans mes veines, je ne gémirai pas ?... quand je vous verrai avili !... André, mon ami, rappelez vos sens qui s'égarent... Lorsque nous étions enfants, j'ai juré à votre mère de veiller sur vous...

— Mon cœur est mort, et ma pauvre mère est morte comme je mourrai...

Diane écoutait consternée ; pour la première fois j'étais sourd à sa tendresse.

— Non, c'est impossible ! reprit-elle avec un geste de désespoir. Dieu ne peut permettre un tel désastre ! André, je vous conjure à genoux !...

Presque délirante à mes pieds, les yeux secs, elle serrait mes mains inertes dans les siennes ; sa douleur était déchirante.

— Ah ! pardon, pardon ! m'écriai-je, j'ai peur !...

— André, si je vous suis chère, ne vous abandonnez pas ainsi !... ayez pitié de moi... Vous ruinez en un jour toutes mes joies en ce monde... Ne me condamnez pas au deuil éternel de mon âme !

Les sanglots éteignirent sa voix ; je la contemplais stupide, effaré, et je répétais malgré moi ce mot qui déjà une fois l'avait tant épouvantée : « C'est dommage ! c'est dommage ! »

Un cri s'échappa de sa poitrine, ses mains se glacèrent, elle s'affaissa presque sur le sol.

Je compris que j'allais la tuer si je ne dominais ma lâche faiblesse ; mais je ne trouvais dans mon cerveau qu'un vide immense, où résonnait comme un écho sinistre : « C'est dommage ! c'est dommage ! » Et je restais ahuri, honteux, béant devant cette désolation que j'eusse voulu calmer au prix de mon sang.

— Ah ! je veux mourir ! je veux mourir ! murmurai-je dans un gémissement.

Diane me regarda d'un air égaré. J'eus un instant la pensée que la démence l'avait saisie comme moi ; mais tout à coup, se roidissant contre son affliction :

— Ah ! dit-elle avec un accent de résolution suprême, qu'importent mon repos, ma dignité, mon bonheur ? Dieu me pardonnera... Il faut le sauver !

Et, essuyant ses larmes, à genoux devant moi, les lèvres frémissantes, son regard noyé dans le mien :

— André, dit-elle à voix basse, mais avec un accent si profond que j'y sentis palpiter toute

son âme, André, je sais le secret de votre souffrance, vous me l'avez révélé dans une nuit de délire ! vous m'aimez !

— Mon Dieu ! m'écriai-je éperdu.

— André, à mon tour, je vous ouvre mon cœur... Je vous aime !... Voulez-vous encore mourir ?

XXV

Une heure après, lorsque je descendis, M. de Maufert me considéra avec stupeur. J'avais terrassé le démon du mal, et, la fierté sur le front, le sourire aux lèvres, comme l'archange, j'étais animé du souffle de Dieu. Mon tuteur se tourna précipitamment vers Diane, comme s'il eût deviné qu'elle seule avait produit ce miracle, et il nous enveloppa tous deux dans un regard de haine ; mais ce ne fut qu'un éclair.

Diane était pâle, émue et comme frémissante encore de l'aveu échappé de son cœur ; c'est à peine si elle osa lever les yeux.

— Vous êtes prêt? me dit sèchement le comte. Partez-vous avec moi?

— Je vous remercie, monsieur, répondis-je; j'ai fait seller Ralph.

— A votre aise.

Et, reprenant son impassibilité dédaigneuse, il alla s'asseoir, sous la vérandah, auprès d'une table chargée de journaux. Je me rapprochai de Diane.

— Prenez garde, dit-elle vivement; il nous observe!

Ce mot me serra le cœur; il révélait la détresse de cette âme si pure et si fière: pour la première fois, elle tremblait devant son mari; mon bonheur m'oppressa comme un remords.

Un valet vint appeler M. de Maufert, nous demeurâmes seuls. J'avais peur de ce que je lisais dans sa pensée; elle remarqua mon émoi.

— André, me dit-elle, je suis un peu souffrante; ne vous inquiétez pas d'une mélancolie sans cause désormais. puisque je vous vois confiant en vous-même.

— Ah ! répondis-je avec tristesse, je ne serais pas digne de vous si je ne vous devinais.

Elle tressaillit. Je continuai.

— Pardonnez-moi de raviver votre tourment, mais je veux le guérir... Ma sœur, Dieu nous juge. Ne sentez-vous pas au-dessus de nous l'âme de ma mère qui nous voit et vous bénit ? Il est des attachements qui nous viennent du ciel. Demain je partirai, et lorsque de loin vous penserez à votre frère, n'oubliez jamais qu'il vous vénère à genoux et que vous l'avez sauvé.

— Oh ! dit-elle, qu'importent mes tourments, si vous échappez au malheur ? André, je vous ai donné mon âme, tout ce qui est à moi, et je ne regrette rien... Ne songez qu'à vous, à votre avenir, à votre bonheur. Vous serez fort, n'est-ce pas ?

— Que puis-je craindre maintenant ? D'un seul mot vous m'avez fait invulnérable. Je défie la démente d'effacer votre souvenir de mon cœur. C'est là qu'est ma foi, mon orgueil, ma raison !

Elle me tendit la main.

— Dieu nous protège, reprit-elle avec un divin sourire, et je n'ai plus peur. Adieu, mon frère, merci de ce doux nom que vous avez évoqué entre nous.

Je partis enivré de cet adieu suprême ; si j'étais resté, je me serais trahi devant mon tuteur.

Emporté au galop de Ralph, je respirais à pleins poumons l'air embaumé des bois ; je croyais naître à la vie, des bouffées d'orgueil me montaient au front, et j'avais peine à comprimer dans mon sein des enthousiasmes inconnus... L'amour de Diane m'avait fait dieu. Arrivé à la place où j'avais vu un jour m'apparaître le spectre de la folie :

— Où donc es-tu, fantôme ? m'écriai-je ; me voici et je te brave !

Mes terreurs passées n'éveillaient plus en mon âme qu'un dédaigneux mépris ; je croyais, j'espérais. Ainsi que l'idolâtre devant son fétiche, j'allais, en extase, le regard perdu dans le ciel

profond, infini comme mon amour. Cette épreuve que je m'apprêtais à subir et qui m'avait tant épouvanté ne me semblait qu'un jeu. J'étais aimé...

J'arrivai chez Granger radieux, transfiguré. J'aurais voulu avoir à risquer un de ces actes d'héroïsme que l'amour seul ose tenter. En me voyant, le brave notaire ouvrit de grands yeux, étonné de mon allégresse à cette heure si grave de ma vie.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? dis-je en riant.

— Ma foi, monsieur le baron, balbutia-t-il, j'ai... que je suis ravi de vous trouver ainsi... J'avais craint... Enfin, la circonstance est si solennelle,... et je vous avais vu si... préoccupé...

— Que ma préoccupation vous a fait perdre votre éloquence, repris-je gaiement. Allons, mon ami, examinez-moi tout à votre aise, et persuadez-vous que, pour un aliéné, je n'ai pas l'air trop abattu.

— Bravo ! j'aime cette vaillance ; nos af-

faïres sont en bon chemin. Mais songez que vous allez plaider devant des gens prévenus : notre succès dépend de votre sang-froid.

— Comptez sur moi, mon cher maître, je suis soutenu par une conviction que rien ne peut ébranler. Les médecins sont-ils arrivés ?

— Oui, ce matin même, et je les ai vus ; ce sont les docteurs Rolles et Delatre. Leur haute science et leur caractère nous mettent à l'abri de toute crainte.

XXVI

Une demi-heure après, dans le salon de Granger, les membres de mon conseil de tutelle étaient réunis. Présidés par le juge de paix, ils étaient assis près d'une grande table recouverte d'un tapis vert. A l'un des bouts, les deux médecins spécialistes et le docteur qui m'avait soigné déjà ; de l'autre côté, mon tuteur ; en face du président, deux sièges réservés pour Granger et pour moi.

La séance ouverte, M. de Maufert prit la parole.

— Avant de commencer ce débat, messieurs, dit-il, qu'il me soit permis de tenter un dernier essai de conciliation. Nul de nous n'ignore les graves conséquences que peut avoir pour mon pupille, mal conseillé, le rejet d'une demande d'émancipation inopportune, et à laquelle mon devoir m'oblige à résister en y opposant des motifs que l'intérêt même d'André nous engage à tenir secrets. Il est impossible de ne point apercevoir dans cette démarche imprudente une marque évidente d'hostilité contre ma gestion. Pour vous tous comme pour moi, ce voyage aux Indes, si subitement projeté, et qu'on ne peut retarder de six mois, n'est qu'un maladroit prétexte qui déguise à peine une méfiance blessante pour ma loyauté. Les choses en sont donc venues à ce point que notre délibération de famille va aboutir au tribunal et divulguer des dissentiments fâcheux ou une... infortune irréparable. C'est pourquoi je croirais manquer à mon mandat de tuteur si je ne faisais point un

dernier appel à la prudence de M^e Granger. Mon nom est, je pense, une réponse aux calomnies qu'on essaie de diriger contre moi. Que mon pupille retire sa demande, et je renonce à une enquête dangereuse pour lui.

Granger allait répliquer, je le prévins.

— Permettez-moi de parler, mon ami, lui dis-je, puisque aussi bien je suis ici pour faire décider de la lucidité de mon esprit.

Un geste du juge de paix m'encouragea. Je continuai.

— Il ne s'agirait point à mon âge, messieurs, de repousser les paroles de conciliation que M. le comte de Maufert, mon tuteur, vient de prononcer, et je vais répondre à sa franchise non plus en me retranchant derrière ce qu'il appelle un maladroit prétexte, mais en me confiant à sa loyauté. Un homme à ses gages a osé me déclarer fou. Que mon tuteur proteste contre cette calomnie, je me sou mets avec respect à son désir, et j'attendrai avec confiance l'heure de ma majorité.

Au silence qui se fit dans l'assemblée, il était aisé de comprendre que, du premier coup, je venais de toucher au cœur de la question. M. de Maufert parut hésiter un moment, mais il ne lui était plus possible de reculer.

— Mon devoir et le soin de votre avenir, dit-il enfin en dardant sur moi son froid regard, me défendent de protester.

— En ce cas, monsieur, répondis-je avec calme, pardonnez-moi de maintenir mes prétentions. Je ne dois sortir d'ici qu'indépendant et réhabilité, ou déchu de mes droits. Je réclame cette expertise invoquée par vous, et me plaçant sous la protection de mon conseil de famille, je le supplie de régler dès aujourd'hui mon avenir, que vous menacez.

— Persistez-vous dans vos assertions, monsieur le comte? dit le juge de paix, s'adressant à mon tuteur. Dois-je donner lecture des documents sur lesquels vous fondez le rejet de l'émancipation sollicitée par M. le baron?

— Je persiste, monsieur, répondit le comte.

Le juge alors prit sur la table un volumineux manuscrit dont il commença la lecture. Ce fut d'abord la relation brutale du malheur qui s'était appesanti sur ma famille depuis deux générations. Vinrent ensuite des certificats de médecins qui attestaient la folie de mon aïeul et de ma mère. A ce cruel tableau, le magistrat s'interrompit.

— Il y a là de tristes émotions pour vous, monsieur, me dit-il, et si vous désirez vous retirer, votre présence n'est point indispensable...

— Le souvenir de ma mère, monsieur, répondis-je, ne peut qu'affermir mon cœur. Continuez.

Il reprit alors ce navrant récit de mes premières douleurs : la mort de ma mère y était racontée avec son cortège d'épouvantes et d'angoisses ; puis, ce lugubre chapitre clos, le mémoire abordait mon acte d'accusation. Au début, c'était un tissu de faits insignifiants et bizarres, reliques péniblement disputées aux souvenirs évanouis de ma première enfance et recueillies jour par jour avec un tel soin qu'on y devinait

déjà la lente préméditation de ma déchéance civile. Je ne pus comprimer un sourire de dédain à ce singulier réquisitoire où mes révoltes d'écolier, mes caprices de pupille, mes gaités, mes tristesses, étaient numérotés comme autant de symptômes d'aliénation; mes équipées d'étudiant eurent leur tour. M. de Maufert savait tout, il avait eu sa police à Heidelberg. Le libelle extravagant était minuté avec tant d'art qu'en l'écoutant je finis moi-même par me laisser surprendre; ces excentricités de jeunesse multipliées, exagérées, redites à froid, me paraissaient des énormités... Mais il n'était point une circonstance de ma vie où je ne retrouvasse l'influence ou le souvenir de Diane; son image planait sur tous ces rappels du passé; une pensée unique triomphait en moi : j'étais aimé! Et quand les pages venimeuses entamèrent la chronique de ces derniers mois dont chaque heure avait été comptée par les palpitations de nos cœurs, je fermai les yeux, ébloui de mon rêve. Je revoyais la source qui pleurait sur ma belle

marraine évanouie, la cabane du bûcheron, et tous ces jours radieux où nous nous taisions tous deux, craintifs, effrayés du trouble de nos âmes.

J'entendis vaguement que mon tuteur concluait à une perturbation complète de mon intelligence constatée par des témoins prêts à comparaître devant le conseil ; mais je n'écoutais qu'une voix qui semblait toujours murmurer à mon oreille charmée : « André, je vous aime... Voulez-vous encore mourir ? » Je fus tiré de mon extase par ces paroles que m'adressa le juge de paix :

— Les témoins appelés, étant aux gages de M. le comte, ne peuvent être entendus qu'à titre de renseignement, monsieur ; cependant vous avez le droit de les récuser.

— Dieu m'en garde, monsieur ! m'écriai-je ; j'ai le plus grand intérêt à ce que cette enquête soit entière et ne laisse rien dans l'ombre.

On introduisit Martin, le valet de chambre de M. de Maufert, inscrit le premier sur la liste.

Parmi tous les serviteurs du château, c'était celui qui devait m'être le plus hostile, car je le savais trop avant dans les bonnes grâces de son maître pour ne point me méfier de lui, et je l'avais toujours traité en conséquence. Interrogé par le magistrat, il déclara me connaître depuis mon enfance ; il avait toujours remarqué chez moi des bizarreries de caractère, des colères subites, tournant tout à coup à des rires insensés comme en ont les fous ; mais c'était depuis mon retour de Heidelberg que mon infirmité s'était principalement caractérisée. Il raconta alors tout ce qu'il avait entendu sur cette fameuse histoire de la forêt, le jour où un de mes accès de délire avait failli coûter la vie à madame la comtesse ; puis ma scène avec Guillot et Placide, et cette soirée enfin où mon tuteur, forcé d'appeler ses gens à son secours, n'avait dû son salut qu'à la violence extrême de ma rage qui m'avait fait perdre le sentiment.

Un autre valet déposa dans le même sens ; puis vint un ouvrier, ami de Placide, qui répéta

que ma folie était bien connue dans le pays et assura m'avoir vu la veille danser avec les enfants sur la place du village et les poursuivre, un moment après, comme un furieux.

— Vous n'avez rien à objecter à ces témoignages ? me demanda le juge de paix.

— Rien, monsieur, répliquai-je avec dédain.

— Toby, un de mes grooms, fut appelé. Ce garçon m'était dévoué, et je fus surpris de le voir là. Intimidé par l'assemblée, embarrassé de son français britannique, Toby baragouinait une appréciation de mes talents équestres et de mes connaissances en hippiatrique, quand le juge l'interrompit.

Vous accompagniez M. le baron le jour où madame la comtesse fut renversée avec son cheval aux environs de la clairière aux Sangliers ?

— Oui, Votre Honneur, répondit Toby avec un soupir d'allègement.

— Dites ce que vous savez sur cet accident.

— Votre Honneur, le cheval est une bonne

bête, et ce n'est pas sa faute ; mais ça l'a contrarié d'être arrêté : alors il s'est dérobé et s'est emporté...

— Et M. le baron avait-il l'air d'un homme subitement frappé de terreur ?

— Faites excuse, Votre Honneur, M. le baron est trop bien en selle pour s'effrayer ; c'est un *gentleman*.

— Ainsi, vous affirmez, reprit le juge, que M. le baron semblait avoir tout son sang-froid en ce moment, et, selon vous, il est parti tout à coup parce que son cheval s'est emporté ?

— Je crois pouvoir l'affirmer, répondit le groom... Je sais bien que M. le baron a souvent des attaques, sauf votre respect ; mais ce jour-là je n'ai rien vu.

— Ce jour-là, dites-vous ! Avez-vous donc été témoin d'un de ces accès ?

— Jamais, monsieur ! mais cela m'a été dit comme aux autres.

— Par qui ?

— Par M. Placide.

— Pardon, interrompit Granger, je désirerais que le témoin expliquât ce qu'il entend par ces mots : *Cela m'a été dit comme aux autres*. Quels sont donc *les autres* ?

— Ceux qui devaient déposer, répliqua Toby naïvement. M. Placide nous a dit ce qu'il faudrait répondre, puisqu'il n'y a que lui qui ait vu M. le baron à ses heures de folie.

Mon tuteur mordait sa moustache avec impatience.

— C'est assez, dit-il, cela n'a pas le sens commun.

— Permettez, reprit Granger; le rôle de cet intendant qui dicte des témoignages nous est à bon droit suspect : il nous importe de savoir s'il n'y a pas eu pression ou menace...

— Oh ! non, monsieur, dit Toby, M. Placide ne m'a pas menacé ; au contraire, il m'a promis deux cents francs d'augmentation sur mes gages pour dire comme lui.

Mon tuteur bondit sur son fauteuil.

— C'est faux ! s'écria-t-il, et c'est niais !...

— Je ferai remarquer à monsieur le comte, répliqua Granger avec calme, que son intendant seul est ici en cause, ce même Placide qui se retrouve à la source de tous les bruits répandus contre nous, qui nous a diffamés dans un acte judiciaire, qui seul a vu nos prétendus accès, et dont les rancunes sont tellement évidentes qu'on n'a point osé l'appeler devant nous...

— Assez ! assez ! dis-je à mon tour en me levant, un tel débat amoindrirait ma cause.

Sur un signe du juge, Toby se retira.

— Je proteste énergiquement contre ce témoignage, dit mon tuteur.

— Le conseil appréciera, répondit Granger ; nous requérons maintenant messieurs les docteurs de procéder à leur expertise, et nous attendrons leur déclaration pour plaider et poser nos conclusions.

Ce terrible interrogatoire, que j'avais tant redouté, n'était plus qu'un jeu pour moi ; le moment de confondre la calomnie était venu ; je le sentais aux transports de ma foi. Aux

questions timides qui me furent adressées d'abord par les médecins, je ripostai par un trait d'audace.

— Oh ! ne me traitez point en enfant peureux, m'écriai-je fièrement ; je puis sans trouble subir vos épreuves et vous aider moi-même à scruter les cases de mon cerveau. Faut-il répondre à ce pamphlet verbeux que vous avez entendu, à ces témoignages passionnés ou sincères ? Aucun fait n'est concluant. L'un de vous m'a vu frappé d'une méningite où j'ai eu le délire ; mais vous n'ignorez point, vous, praticiens, que cette fièvre m'eût peut-être sauvé, si j'avais eu alors les principes d'une maladie mentale. Laissons donc là le passé. La monomanie ne s'accuse par aucun symptôme physique, je le sais, et ce n'est que dans mes raisonnements que vous pouvez saisir les traces d'une aliénation partielle ou intermittente. Vous tremblez de me mettre face à face avec cette folie qu'on vous dénonce ? Eh bien ! j'irai au-devant de vos investigations, j'oserai pénétrer

sans pâlir avec vous dans des régions effrayantes. Je suis fou, dit-on, ou je dois le devenir, parce qu'un héritage fatal pèse sur ma famille depuis deux générations? Interrogez-moi, messieurs, je suis prêt!

— N'avez-vous jamais ressenti d'inquiétudes, sachant que vous étiez sous le coup d'une telle infortune? demanda le docteur Delatre.

J'eus un instant la pensée d'éluder cette question; mais je songai à Diane, et je rougis d'avoir recours au mensonge.

— Oui, j'ai éprouvé des terreurs, je l'avoue, répondis-je; car j'ai voulu m'éclairer sur les périls que je courais; j'ai lu tous vos traités sur la folie, et je suis resté parfois de longues heures à mesurer les énergies et les défaillances de mon être... Cela seul est un supplice; mais, vous le voyez, mes facultés n'ont point été ébranlées par cette épreuve. Ici, devant vous, qui êtes assemblés pour me juger, pour me déclarer fou, je parle avec assurance de cet épouvantable fléau dont on me dit menacé, et ma

raison ne faiblit pas, et je sais qu'un mot imprudent pourrait me perdre. Supposeriez-vous que mon délire ait sa source dans d'autres idées?... Eh bien ! en même temps que ma dignité virile, je défends aussi en ce moment la libre possession de ma fortune, et, vous le voyez encore, je n'en parle qu'avec un sourire de dédain !... car j'ai vingt ans, messieurs !... On vous a dit mes folies d'étudiant... Ah ! ces folies, je les confesse, j'ai cru à la jeunesse, à l'enthousiasme, à la patrie, comme je crois encore à la poésie, à la vertu, à l'amour, qui seul me sauverait ici-bas, comme il me sauvera dans l'éternité, — à l'amour, qui défie les obscurs fantômes de la démence, car il est la lumière, la vérité, la vie ! Oui, j'ai parfois senti les atteintes de la peur, comme on se sent suffoqué au récit d'un naufrage ; j'ai combattu, j'ai souffert... Qu'ajouterai-je ? j'ai vingt ans... j'aime et je suis aimé ; vous voyez bien que je ne puis être fou !

Un murmure courut dans l'assemblée ; au

souffle de ma passion, les plus froids s'étaient émus, et je lisais dans tous les yeux la bienveillance et la conviction. Mon tuteur semblait interdit. Ma victoire était assurée, et je voyais planer au-dessus de moi, invisible pour tous, l'image de Diane qui me souriait et m'encourageait.

— Ah ! repris-je exalté, vous ne douterez plus, j'ai ma raison ! non point cette raison vaine de l'esprit qui chancelle à chaque pas dans les sentiers inexplorés de la science et de la philosophie, mais la raison du cœur, qui prend sa force en Dieu et nous guide d'un pas sûr dans les voies de l'éternelle sagesse, de l'éternelle beauté ! Ne reconnaissez-vous pas à mon front le signe divin ? Je ne suis plus cet être débile qui, hier encore, aveuglé par le doute, se débattait dans l'épouvante, cherchant une lueur d'espoir à travers les ténèbres de sa pensée ; elle m'a dit : Je vous aime ; et la lumière m'inonde, et je vois !...

J'étais debout, frémissant d'une sainte ivresse ; ils me regardaient tout haletants.

— Prenez garde ! me dit à demi-voix Grauger.

— Laissez-le parler, s'écria vivement mon tuteur.

Mais je les entendis à peine.

— Non, repris-je avec véhémence en me tournant vers le comte ; non, vous n'étoufferez plus ma raison sous vos terreurs maudites. Le baptême de l'amour m'a racheté de l'enfer où vous vouliez me précipiter. Ah ! vous ne voyez pas cette image adorée qui m'assiste et me protège... Elle est là, mes yeux la contemplent ; je respire son souffle, sa voix murmure à mon oreille le mot qui me rend invulnérable... Vous ne pouvez plus séparer nos deux âmes ; blanches et radieuses elles volent en plein ciel au-dessus de vos misères... les immortelles joies nous attendent...

— Il délire ! il délire ! vous l'entendez, vociféra M. de Maufert.

— Je délire ! répondis-je avec un suprême élan de mépris, je délire !... Ah ! il s'est trahi ;

vous ne pouvez plus me déclarer insensé ; sa jalousie même atteste que je suis aimé...

— Malheureux, taisez-vous ! s'écria Granger.

— Il est fou ! reprit mon tuteur, se levant avec colère ; vous le voyez, messieurs, c'est un accès de démence.

Indigné, je m'élançai vers lui ; les médecins m'entourèrent, je me débattis au milieu d'eux. Je voyais Diane pâle, éplorée ; j'entendis un sanglot plaintif s'échapper de ses lèvres.

— Laissez-moi, laissez-moi ! m'écriai-je, elle vous regarde...

— Il est fou, il est fou ! répétait le comte.

— Ne l'écoutez pas, disais-je ; c'est un imposteur !

Et je voulus encore m'élancer sur lui ; on me saisit. En proie à je ne sais quel vertige, je résistai avec une énergie surhumaine.

— Malheureux ! vous allez la tuer ! dis-je, sentant faiblir mes forces.

C'était horrible. Diane s'était réfugiée dans

mes bras ; ils la meurtrissaient de leurs étreintes, et je voyais ses larmes couler de mes yeux, les battements de son cœur m'étouffaient.

— C'est une hallucination, dit un des médecins.

Ce mot pénétra tout à coup dans mon cerveau comme un fer rouge ; le ressort de ma volonté se brisa, un nuage m'enveloppa, Diane s'enfuit en jetant un grand cri, et je tombai sur un fauteuil, inerte, captif, éperdu...

Je sentis sur mon front une impression de fraîcheur ; on me baignait les tempes avec de l'eau, j'entendais vaguement leurs propos, comme s'ils eussent parlé dans le lointain.

— La crise n'est pas dangereuse, dit le docteur Rolles ; elle s'explique par une de ces violentes secousses morales si communes dans les monomanies affectives.

— Il y a dans la chambre voisine un lit de repos, dit Granger.

On me transporta à la hâte, et je fus étendu, la tête sur des coussins ; j'eus conscience d'une

main qui entr'ouvrait mes habits et dénouait ma cravate ; puis le bruit s'éteignit peu à peu, et bientôt au trouble de mes pensées succéda un profond sommeil.

XXVII

J'ignore combien de temps je restai ainsi. Perdu dans des rêves étranges, je fus brusquement réveillé par une sensation brûlante au cou ; j'ouvris les yeux, il faisait presque nuit, et je me vis seul avec M. de Maufert. Il tenait à la main le médaillon de Diane.

— D'où vous vient ce bijou ? me dit-il d'une voix frémissante.

A peine sorti de mes songes, je ne compris pas tout d'abord, et balbutiai quelques mots.

— Oh ! reprit-il violemment, ce n'est plus l'heure des divagations !... Allons, répondez, si vous n'êtes pas un misérable ! Ceci est un gage, n'est-ce pas ? le gage de ce sublime amour qui

vous a sauvé de la folie ? C'est elle qui vous l'a donnée,... elle, votre maîtresse sans doute ?

A cette insulte je bondis, et nous nous trouvâmes debout, face à face, menaçants tous deux. J'eus pourtant assez d'empire sur moi-même pour me dompter.

— Vous me faites pitié, lui dis-je ; vos outrages ne l'atteignent pas !

Il fit un geste terrible, je ne bougeai point, et le bravant du regard :

— Eh bien, tuez-moi ! ajoutai-je avec calme, vous hériterez.

Son visage contracté devint livide, une imprécation sortit de ses lèvres comme un mugissement de bête fauve ; mais tout à coup il se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit, et respira l'air frais du soir, comme si la colère l'eût suffoqué.

J'attendais immobile, silencieux. Quand mon tuteur revint vers moi, toute trace d'émotion avait disparu de son visage, devenu impénétrable.

— Nous allons causer à présent, me dit-il avec un calme effrayant.

Je restai muet.

— Ce médaillon, monsieur, appartient à ma femme, continua-t-il; il m'est permis, j'imagine, de vous demander par quel étrange hasard je l'ai trouvé à votre cou.

— Elle l'a perdu, monsieur; je l'ai ramassé et je l'ai gardé.

— C'est fort sentimental, dit-il avec une sombre ironie; mais, si éthérées que soient de telles amours, mon honneur en fait les frais...

— Votre honneur! m'écriai-je.

— Vous l'adorez, elle vous a dit qu'elle vous aime, et je suis jaloux! Vous l'avez proclamé avec orgueil il y a quelques heures.

Une affreuse lueur traversa mon esprit; je me rappelai tout.

— Vous faut-il des témoins de vos paroles? Oh! vous avez été beau d'enthousiasme, et le mari le plus aveugle ne pourrait se bercer d'illusions.

J'écoutais terrifié, je songeais au malheur suspendu sur la tête de Diane.

— Ah! vous vous taisez, reprit M. de Mauffert; vous ne vous indignez plus?...

Il me vint une inspiration du ciel.

— Que me contez-vous là, monsieur? lui dis-je avec un éclat de rire forcé. Ne savez-vous pas que je suis fou, et que j'ai toutes sortes d'imaginations dans mes accès de délire? Oh! la bonne histoire! ma marraine éprise de moi, et m'en faisant l'aveu!

Et je riais, je riais; c'était à mourir d'une pareille torture.

— Ainsi vous mentiez?

— Halte-là! monsieur, dis-je en jouant la fureur, ce mot n'est point d'un gentilhomme. Vous me rendrez raison en champ clos devant la cour... Quand je vous aurai tué, ma marraine épousera le roi, et moi j'épouserai la reine, que j'aime depuis le jour où elle m'a donné son voile d'or en cachette. Vous trouverez nos amours racontées tout au long dans

l'histoire de Josué Hartzfeld de Thuringe, dont les deux volumes sont dans ma bibliothèque. Voilà la vérité.

Pendant cette horrible comédie, mon sang se figeait; je pensais à Diane trahie, dénoncée par moi, abandonnée sans défense aux cruautés de ce maître implacable. Mon tuteur m'observait impassible, un mauvais sourire crispa sa bouche.

— Alors vous avouez que vous êtes fou? me dit-il.

— Distinguons, répliquai-je, je le suis pour vous et pour vos pareils; mais cela m'est bien égal, celle que j'aime proclamera ma sagesse.

A ce moment, Granger entra avec un des médecins. Je ne pus me défendre de rougir. Le comte poussa une exclamation joyeuse.

— Arrivez donc, mon cher Granger, dit-il; voici votre client qui plaide lui-même sa folie, et je crois, sur ma foi, qu'il va solliciter maintenant la faveur de signer ce procès-verbal de la séance qui vous a tant désespéré.

Je devinai que j'étais condamné : j'éprouvai une défaillance indicible; mais plus que jamais il fallait sauver Diane.

— Je suis prêt à signer, dis-je avec animation, si vous voulez me donner en échange votre consentement à mon mariage avec la reine.

Le notaire eut un geste d'étonnement.

— Ah ! vous ne savez encore rien ? reprit mon tuteur. Notre heureux pupille est l'amant d'une reine de Thuringe qui lui a apporté cette nuit son voile d'or!...

— Parlez plus bas, elle est là, dis-je en montrant le lit; elle dort.

— Bien, bien ! c'est convenu ; vous l'épouserez, corbleu ! elle est assez compromise... Alons, Granger, apportez le procès-verbal.

— Prenez garde, monsieur le comte, répondit gravement mon vieil ami, il y a ici une mauvaise action.

— Tudieu ! vous y mettez du zèle, mon cher, répliqua M. de Maufert avec sécheresse ; accor-

dez-vous avec lui, et surtout avec la Faculté. Je m'en lave les mains.

Le docteur m'examinait avec attention ; il demanda à rester seul avec moi. Je pénétrai sa pensée, je me troublai, j'eus peur...

— Non, non ! m'écriai-je, vous m'avez jugé ; allez-vous-en !

— Messieurs, soyons discrets, dit mon tuteur ; nous risquons d'éveiller la reine, retirons-nous. Nous avons d'ailleurs un dernier détail à régler.

Granger voulut insister, je m'emportai, je l'accablai d'injures ; M. de Maufert riait... Enfin ils sortirent.

Demeuré seul, je ne songeai plus à mon désastre, je songeai à Diane, à son désespoir, à son avenir. Si mon tuteur n'allait plus croire à ma folie maintenant que ses soupçons étaient éveillés ! s'il allait exercer sur elle quelque ténébreuse vengeance !... Et c'était moi qui l'avais perdue !... Je cherchais un moyen de la secourir, il n'en était aucun. Elle était seule, sans

famille, sans autre défenseur que moi, et de tous côtés je me heurtais à l'impossible... Il ne me restait que le crime. Lui mort, elle était sauvée !

La nuit était presque venue ; immobile, affaissé sous le poids de ma destinée, j'essayais de me convaincre que mes feintes divagations avaient détourné les soupçons du comte, quand une main se posa sur mon épaule. Au seul contact de cette main, je devinai que c'était *lui*... Je me retournai hagard et comme surpris dans l'accomplissement de l'œuvre sanglante que je méditais au fond de ma pensée.

— Oh ! trêve à l'extravagance ! dit-il froidement, nous sommes seuls, et je n'ai plus de prétextes pour écouter vos légèretés romanesques. Attendez un nouvel accès, vous ferez mieux le fou. En ce moment, nous avons une autre affaire à régler au sujet de ma femme... qu'il ne me plaît pas de vous voir aimer...

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondis-je, comprenant qu'il me demandait une réparation.

— J'y compte parbleu bien ! Nous partirons demain matin pour l'Allemagne. Il est inutile de retourner au château ; votre ami Granger vous offre l'hospitalité , tenez-vous prêt à huit heures.

— C'est bien, monsieur, je vous attendrai.
Il me salua et sortit.

Une immense joie m'inondait, sa provocation me sauvait de moi-même ; il venait s'offrir à mes coups , j'allais le tenir au bout d'une épée , face à face, à ciel ouvert, et je pouvais le tuer sans remords .. Je remerciai Dieu de sa justice.

Cependant il fallait songer à Diane. Mon tuteur sans doute était déjà sur la route de Maufert ; mais avec Ralph et par les chemins de traverse il serait aisé de gagner une demi-heure sur la voiture du comte, forcée de faire un long détour pour trouver le pont de la Semoy, que je pouvais passer à gué. Je courus à l'écurie, mon cheval y était encore. En cinq minutes je le sellai, sans vouloir écouter Granger, qui s'effrayait de plus en plus de mon agitation.

— Mon ami, m'écriai-je, regardez-moi bien : vous le voyez, plus que jamais j'ai ma raison ; mais après les imprudentes paroles qui me sont échappées dans une malheureuse exaltation, il va peut-être la tuer !...

— Ah ! mon enfant, dit-il, que Dieu vous garde !

Je partis au galop à travers les rues au risque d'écraser les gens. Enfin j'atteignis la route et lançai Ralph à fond de train, m'abandonnant à son instinct. Dans l'obscurité, de temps en temps des lumières brillaient, et quelques voitures de roulier me barraient le chemin. Un homme fut heurté par le poitrail de mon cheval et tomba. Je sautai par-dessus le corps, j'entendis les cris des charretiers ; je ne m'arrêtai pas. Mes lugubres pressentiments s'accroissaient. Une minute de retard, et Diane était perdue ! Il fallait la décider à fuir, à se cacher, jusqu'à ce que mon épée l'eût délivrée de son bourreau. Déjà sans doute M. de Maufert préparait quelque exécration où il pour-

rait l'enlacer vivante et prolonger son supplice.

J'atteignis Thilay par la traverse. Le gué de la Semoy franchi, je n'étais plus qu'à un quart d'heure de Maufert. Déjà, dans l'ombre, je croyais apercevoir la berge, quand je m'arrêtai glacé de stupeur... La rivière, grossie par les pluies récentes, était débordée.

J'eus un moment de désespoir indicible. Revenir sur mes pas et regagner la route, c'était compromettre notre dernière chance de salut... Au prix de ma vie, il fallait arriver. Je recommandai mon âme à Dieu et poussai vers le gouffre, résolu à le passer à la nage. Ralph se défendait, tremblait d'effroi. Je lui mis mes éperons au ventre. Dès les premiers pas, il perdit pied et fut emporté par le courant. Je l'encourageais de la voix au milieu du tumulte : on eût dit qu'il comprenait mes alarmes. Je soutenais d'une main ferme ses naseaux hors du courant ; mais le bouillonnement des vagues irritées l'aveuglait ; parfois je le voyais faiblir,

et nous allions ainsi tous deux, naufragés dans les ténèbres.

Pendant dix minutes qui durèrent un siècle, nous luttâmes contre mille morts. Je vis enfin se dresser devant moi les arbres de la rive opposée; mais Ralph s'épuisait, il râlait... Tout à coup sa tête plongea: plus d'espoir... Je jetai un long cri de détresse, je sautai à l'eau pour le soutenir, il respira; mais, gêné par mes habits, j'avais peur d'être impuissant à le mener ainsi jusqu'au bord, quand, par miracle, je sentis le sol: nous étions hors de péril.

Une fois au sommet du talus, je laissai souffler mon pauvre Ralph; il vacillait sur ses jambes et semblait incapable de me porter jusqu'à Maufert. L'abandonner, c'était le vouer à une mort certaine. Je le trainai par la bride comme je pus pendant quelques centaines de mètres; peu à peu sa noble et généreuse ardeur se ranima: je me remis en selle et repartis.

J'avais par bonheur ma clef de la porte du parc, ce qui m'évitait encore un détour. J'allai

vite aux écuries, et confiai Ralph à un de mes gens. A travers la nuit noire, je me précipitai vers le château : il était sombre, lugubre ; aucune lumière aux fenêtres du salon, aucune lumière à la chambre de Diane, aucun bruit que le sifflement de la bise, qui roulait dans le ciel de grands nuages opaques et gémissait dans les feuillées.

J'arrivai au vestibule, il était désert ; j'appelai, personne ne répondit. Le cœur serré, je courus à l'office ; quelques rares domestiques s'y trouvaient encore. En me voyant, ils ne purent retenir un mouvement d'effroi. Catherine, la femme de chambre de Diane, était au milieu du cercle ; elle vint à moi.

— Ma marraine?... lui dis-je.

— Elle est partie, monsieur ! répondit-elle étonnée.

— Partie?... quand?... où est-elle allée?...

— Mais elle est allée rejoindre monsieur le baron... Monsieur ne l'a donc pas vue ?

— Elle est allée me rejoindre, moi ?

— Mais oui, elle est partie bien vite d'après la lettre de M. le comte, qui lui disait qu'il vous était arrivé un accident.

Je pressentis un odieux guet-apens.

— Catherine, expliquez-moi tout. Vous aimez votre maîtresse... Je crains un malheur...

— Monsieur, je ne sais pas autre chose, répondit-elle émue. Vers cinq heures, Martin est revenu de Monthermé avec un mot pour madame la comtesse et un mot pour M. Placide, qui avait ordre de l'accompagner. Madame la comtesse a trouvé le coupé attelé par M. Placide, qui n'a pas voulu de cocher, et est monté sur le siège pour conduire ; ils sont partis... Quand vous êtes arrivé, nous étions tous bien inquiets...

— Placide n'a rien dit ?

— Rien ; seulement Martin a prétendu que personne ne reviendrait ce soir, ni peut-être demain...

Partie à cinq heures de Maufert, Diane devait être à sept heures à Monthermé,... et je

n'avais quitté la maison de Granger qu'après neuf heures. Tout révélait qu'elle était tombée déjà dans le piège tendu par le comte. La pénétrante perfidie de M. de Maufert avait tout prévu. Dans le paroxysme de ma douleur, je n'avais plus une idée. Catherine, aussi pâle que moi, m'interrogeait éperdue.

— Où est Bastien ? lui dis-je.

— Il doit être chez lui, balbutia-t-elle en rougissant.

— Ma bonne Catherine, courez à l'instant le chercher ; qu'il vienne pendant que je changerai d'habits et que j'attellerai !...

— Mais, monsieur, si l'on me voit dans le village frapper à sa porte la nuit...

— Je vous le jure, c'est pour sauver votre maîtresse... Chaque minute de retard compromet sa vie....

— Oh ! monsieur, j'y vais. .

Elle partit en courant. Je montai à la hâte chez moi ; j'étais glacé, et la sueur me coulait du front. Fritz était couché, je le laissai dor-

mir. En un instant, j'eus des vêtements secs. J'emplis mes poches de tout l'or que je possédais, je pris à tout hasard des pistolets et retournai aux écuries. Mon pauvre Ralph gisait exténué sur la litière ; sous mes caresses, il releva sa tête languissante et retomba. Je réveillai un des palefreniers et lui donnai l'ordre de faire sortir mon tilbury de la remise, puis j'allai détacher de la stalle mon cheval de trait le plus vite. Je commençais à lui mettre les harnais quand je m'aperçus que le valet d'écurie ne bougeait pas. Je le crus rendormi, et je m'approchai pour le secouer ; je le trouvai les yeux ouverts.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? lui dis-je.

— Oh ! bien oui, monsieur, répliqua-t-il ; mais ce n'est pas la peine de vous donner du mal à porter tous ces traits, il nous est défendu de vous laisser prendre un cheval.

— Insolent ! m'écriai-je ; obéis, ... ou sinon !

— C'est impossible, monsieur ; M. le comte me chasserait.

Je n'étais point dans une situation d'esprit à parlementer : je m'armai d'un manche de fouet plombé.

— Allons, lève-toi ! dis-je les lèvres frémissantes.

Il n'osa résister, et s'habilla en criant à un autre homme couché à l'autre bout de l'écurie :

— Ohé ! Pierre, est-ce que tu n'entends pas ?

— Si, répondit l'autre, je viens.

J'achevai alors de harnacher mon cheval : mais, au moment où je bouclais le dernier arillon, les deux valets se placèrent devant moi, une fourche à la main.

— Monsieur, reprit arrogamment celui que j'avais maltraité, nous ne pouvons pas laisser sortir nos chevaux.

— Celui-ci est à moi, répondis-je, et je le prends.

— Je vous en prie, monsieur, ne nous mettez pas dans notre tort, dit Pierre ; ça n'est pas rai-

sonnable, puisque nous avons nos ordres et que nous sommes deux contre vous...

— Eh bien ! nous sommes deux aussi, dit une voix derrière eux.

Je reconnus Bastien, qui, trouvant la porte ouverte, était entré au bruit de l'altercation.

— Allons, à bas les fourches ! reprit le contrebandier, dont la vigueur et le caractère résolu étaient connus dans le pays.

Je montrai en même temps un pistolet. A cette vue, les hommes reculèrent.

— Vous nous faites perdre nos places, Bastien, dit l'un d'eux.

— C'est un malheur, j'en suis fâché ; mais il paraît qu'il faut que cela soit ainsi... Les affaires de M. André avant tout !

Il prit une lanterne et tira le cheval par la bride.

— C'est moi qui emmène la bête, ajouta-t-il ; si M. le comte se fâche, vous me l'enverrez... Et maintenant, les amis, qu'on soit sage... ou gare à celui qui nous attirerait des curieux !

Sur cet avis, nous sortîmes. Bastien ferma la porte de l'écurie avec un tour de clef. Cinq minutes après, nous étions en voiture.

— Où allons-nous ? me demanda ce compagnon dévoué.

— A Monthermé d'abord, puis en Allemagne peut-être... Je ne sais où !

— C'est bien. De quoi s'agit-il ?

— De retrouver la comtesse, de la délivrer des mains de Placide pendant que j'irai me battre avec mon tuteur, que je vais tuer !

— Ho ! ho ! voilà bien de l'ouvrage ! Mais pour votre service, monsieur André, je n'ai peur de rien : disposez de moi, y compris la peau.

XXVIII

Nous arrivâmes à Monthermé à une heure du matin. Bastien avait dressé son plan.

— Si madame la comtesse est ici, dit-il, au jour nous l'aurons trouvée.

Il me guida à travers les rues jusqu'à une auberge de mauvaise apparence.

— Frappez fort, me dit-il, car on a l'oreille dure là-dedans.

Je frappai, nul ne répondit,

— Bon signe, on se méfie, reprit le contrebandier, mon monde y est.

Et à son tour il heurta d'une certaine façon et siffla deux ou trois notes aiguës. On ouvrit aussitôt; nous entrâmes dans une salle basse enfumée. L'hôte referma la porte en se frottant les yeux.

— Il y a des camarades ici? demanda mon compagnon.

— Trois, répondit laconiquement le vieillard; l'Alsacien, La Besace et Constant.

— Appelle-les, et dis-leur que ça presse...

L'aubergiste obéit, et un instant après les marches de l'escalier craquèrent sous les pas de quelques hommes, parmi lesquels je reconnus deux des contrebandiers que j'avais ren-

contrés un jour dans la clairière aux Sangliers.

— Maintenant, dit Bastien à l'hôte, fais entrer sans bruit notre voiture dans ta cour, et mets le cheval à l'écurie.

Dès que l'hôtelier fut parti :

— Etes-vous libres ? demanda mon guide à ses compagnons.

— Dame, ça dépend ! répliqua l'un d'eux.

— Bien ; ce mot-là veut dire oui. En route ! c'est un grand service à me rendre...

— Si c'est comme ça, reprit un autre, parle... on est des amis.

— Merci, à charge de revanche dans la peine ! Partons, je vous donnerai la consigne en chemin.

J'eus un éclair d'espoir ; on pouvait tout tenter, dans une entreprise comme la mienne, avec ces hommes que leur lutte constante avec la loi accoutumait à toutes les audaces.

Nous sortîmes en silence ; à cent mètres de l'auberge, Bastien me retint en arrière.

— Si vous m'en croyez, monsieur André, dit-il, vous nous laisserez ici ;... vous aurez besoin d'avoir demain le jarret solide et la main légère...

— Qu'importe ? répliquai-je, j'ai confiance en ma cause.

— Je vous en prie, suivez mon conseil... D'ailleurs vous nous êtes inutile, et... vous nous gêneriez. Nous avons certaines intelligences que mes gens ne seraient pas contents de vous laisser savoir... Je vous donne ma parole que si madame la comtesse est dans la ville, je l'aurai mise en sûreté au point du jour. Ne nous retardez pas tandis qu'il fait nuit.

Forcé de me rendre à de telles raisons, je le quittai à regret. Il fut convenu que Bastien accourrait m'avertir chez Granger au plus léger indice des traces de Placide ou de ma marraine.

Le brave notaire avait donné ordre qu'on attendit mon retour ; un souper était prêt. Je bus un verre d'eau et me jetai tout habillé sur

le lit pour me débarrasser de l'officieux valet : mais je ne pouvais reposer dans l'état d'anxiété où j'étais. Dès que je fus seul, je me mis à marcher par la chambre. J'ouvris la fenêtre, écoutant le silence de la nuit, épiant le moindre bruit, espérant que quelque rumeur m'apprendrait la réussite de Bastien. Pauvre Diane ! où était-elle à cette heure ; et quel tourment n'endurait-elle pas ?... Mon inertie me dévorait, j'avais remords d'avoir quitté les contrebandiers : la lutte au moins m'eût distrait de ma peine.

Pendant quatre heures je restai ainsi anxieux, haletant. Je vis poindre l'aube ; des gens se montrèrent dans la rue ; ils passaient, indifférents ou joyeux, sans que rien décelât qu'ils eussent appris quelque aventure nocturne. Le froid du matin m'avait saisi. Dix fois je voulus m'arracher à ma douloureuse station, je revêtais malgré moi à cette fenêtre d'où je pouvais apercevoir le messager qui devait m'apporter le désespoir ou la joie... Enfin Bastien tourna

l'angle de la place. A son air découragé, je devinai l'insuccès de ses recherches.

— Le comte est seul à Monthermé, me dit-il en entrant; madame la comtesse n'y a point paru.

— C'est impossible! m'écriai-je, tu as mal pris tes informations.

— Je suis sûr de ce que j'avance : le comte est rentré hier à huit heures chez le baron de Pages. C'est là, vous le savez, qu'il loge toujours quand il vient ici; il n'est plus sorti. Ni madame la comtesse, ni Placide ne l'ont rejoint. Nous avons des accointances avec tous les hôtels, aucun voyageur n'est débarqué dans la soirée; enfin, dernière preuve et la plus certaine, j'ai vu les gens de l'octroi, où j'ai des amis par état; j'ai parlé aux hommes qui ont pris le service depuis douze heures : ils visitent toutes les voitures à l'entrée, vous le savez; ils connaissent madame la comtesse, et Placide surtout, qui vient souvent; le coupé n'a passé par aucune des portes de la ville, je vous le garantis.

— Où l'aura-t-on conduite, mon Dieu !

— Ne vous désespérez pas, monsieur André ; Constant et l'Alsacien sont en faction à la porte de M. de Pages, où ils surveillent votre tuteur. S'il sort pour aller retrouver madame, nous le tenons... Ils ne regarderont pas à lui chercher une mauvaise querelle devant la maison où il se rendra, pour l'empêcher d'entrer. J'ai envoyé La Besace à Maufert ; il n'a pas son pareil pour éventer une piste ; il va suivre, à partir du château, les traces du coupé, qui n'a probablement pas gagné la grand'route... C'est une chance.

— Bastien, tu vois mon inquiétude... Sur ta vie, sauve-la, sauve-moi !

— Tranquillisez-vous, nous avons des yeux et des jambes. Ah ! j'oubliais : cette nuit, une heure après nous, Martin, le valet de chambre de votre tuteur, est arrivé ici en carriole avec une valise ; il est aussi chez M. de Pages : nous aurons l'œil sur lui. Vous voilà renseigné ; je vous quitte, car si le comte nous mène à sa ca-

chette, il est bon que je sois là pour donner confiance à madame la comtesse. Nous l'enlèverons, s'il le faut. En tout cas, je vous reverrai avant votre départ : j'aurai le temps de vous glisser un mot.

— Je te laisse le cheval et le tilbury ; prends tout de suite cet argent, et paye généreusement ton monde.

Je lui donnai les quatre ou cinq mille francs en or que j'avais sur moi.

— Mais vous, me dit-il, vous ne gardez rien ?

— Pour ce que j'ai à faire, il me reste assez ; d'ailleurs, j'écirai à Granger. Va, et songe que ma vie est dans tes mains.

→ Comptez sur moi. Ah ça ! de votre côté, monsieur André, pas de faiblesse là-bas, pas de générosité bête ! il en profiterait... Le jarret est-il bon ? vous sentez-vous du ressort ?...

— Oh ! ne crains rien ; je le tuerai comme un serpent, sans pitié : il y va du bonheur de ma marraine.

Il me laissa ; la décision de ses menées me

rendait l'espoir : Diane ne pouvait en effet échapper longtemps à de telles recherches. Presque rassuré sur elle, je songeai alors à moi. Le comte était un rude adversaire ; je l'avais vu souvent manier l'épée, et un combat entre nous n'était point un jeu. J'essayai mes muscles ; je fus content de l'examen ; la fièvre me soutenait, et je n'éprouvais aucune fatigue physique. Je sonnai alors pour me faire apporter à déjeuner. Le domestique entra bientôt, suivi de Granger.

Mon vieil ami m'aborda la consternation sur le visage, et, pour apaiser ses alarmes, je dus affecter un stoïcisme qui était bien loin de mon cœur.

— Mais vous ne savez donc pas le résultat de la séance d'hier ? me dit-il.

— Je l'ai deviné... J'ai perdu mon procès, que sais-je encore ? on a décidé mon interdiction. Eh bien ! c'est partie perdue, voilà tout... Consolez-vous, mon cher Granger, et donnez-moi votre main loyale, que je la presse en reconnaissance de ce que vous avez fait pour moi.

— Voyons, mon enfant... monsieur le baron,

il y a un mystère en tout ceci... Que s'est-il passé, hier soir, entre votre tuteur et vous ?

— Je ne puis vous le confier, pardonnez-moi.

— Le docteur a dit qu'à cet instant-là vous feigniez la démence.

— C'était vrai.

— Mais alors vous n'êtes donc pas fou ?

— Non, je ne suis pas fou ; mais je dois l'être pour un temps aux yeux de tous... au moins jusqu'à ce que j'aie délivré quelqu'un qui est en péril.

Il me comprit sans doute, car il n'insista plus.

XXIX

A huit heures, M. de Maufert arriva ; il eut l'air d'ignorer ma course de la nuit, il fut presque courtois en me parlant, et jamais son impassibilité ne m'avait paru si implacable. J'étais prêt, la voiture était à la porte pour nous conduire au chemin de fer. J'embrassai Granger, et

nous descendîmes. Comme je passais près de la cuisine, j'aperçus Bastien. Je feignis de vouloir allumer un cigare, et je m'arrêtai.

— Tout va bien, me dit-il vivement. J'avais peur qu'il n'emmenât Martin; il reste, nous le tenons, et le vieux lièvre nous conduira peut-être au gîte. L'Alsacien part avec vous, pour suivre le comte au retour... s'il revient. Aidez-le, qu'il ne vous perde pas, et servez-vous de lui au besoin. Si la chance est pour vous, comme je l'espère, à votre arrivée ici, allez à l'auberge, il y aura des nouvelles...

Mon tuteur était déjà dans la calèche; je montai près de lui, nous partîmes. Je remarquai avec étonnement une valise posée sur le siège de devant, et qui m'appartenait.

— C'est votre bagage, murmura le comte.

— M'est-il permis de vous demander où nous allons, monsieur? dis-je froidement.

— A Carlsruhe.

Je m'inclinai en silence. Je trouvais que nous

allions bien loin, mais je m'en applaudissais : de la sorte, le champ restait libre aux entreprises de Bastien. Le choix de ce lieu, d'ailleurs, me paraissait fort simple, car le comte y avait des amis, entre autres le colonel de Jonval, oncle de Diane, et pour cet inexplicable duel il devait désirer des témoins discrets.

Nous arrivâmes à la gare ; là, je fus encore surpris en trouvant un wagon réservé dont l'étiquette portait le nom du comte de Maufert, luxe peu habituel à son avarice. Je pensai, à part moi, qu'il comptait sans doute faire ce voyage à mes frais. A quelques pas de là, je reconnus mon contrebandier vêtu comme un riche bourgeois ; il vint s'installer dans le compartiment voisin du nôtre.

Nous partîmes. M. de Maufert, toujours muet, déploya ses journaux. Je ne pus me défendre de payer un tribut d'estime à ce calme résolu. Je m'étendis dans un coin, et je m'abandonnai à mes réflexions. C'était certes un étrange événement que ce combat mortel entre mon tuteur et

moi ; mais le destin avait prononcé, il fallait que je fusse ou la victime ou le vengeur.

Vers midi, le convoi s'arrêta à un buffet.

— Déjeunez-vous ? me dit le comte ; nous ne dînerons qu'à Carlsruhe.

Il descendit, je le suivis. Je vis bientôt apparaître l'Alsacien, qui s'assit à côté de nous, prêt à profiter de la moindre de nos paroles ; mais M. de Maufert ne prononça pas un mot, je l'imitai. Comme j'allais remonter en wagon, un papier froissé fut glissé dans ma main. Je m'éloignai négligemment de quelques pas, et je lus :

« Le chef de train est un ami ; dites-lui ce que vous voulez me faire savoir et l'endroit où vous descendrez. »

La cloche sonnait.

— En voiture, monsieur ! me dit le chef du train placé près de moi. Où allez-vous ?

— Carlsruhe ! répondis-je à demi-voix.

— C'est tout ?

— Oui.

Nous repartîmes. Bientôt, cédant à la fati-

gue, je m'endormis et ne me réveillai qu'à la frontière. Il faisait nuit quand nous arrivâmes à Carlsruhe. Le colonel de Jonval, sans doute averti par une dépêche télégraphique, attendait le comte à la gare avec sa voiture. Je me préparais à les quitter, avertissant mon tuteur qu'il me trouverait à l'hôtel d'Angleterre.

— Non ! non ! venez avec moi, dit-il impérieusement.

A son accent, on eût dit qu'il craignait une évasion. J'allais répliquer d'un ton acerbe quand le colonel m'offrit l'hospitalité en termes si affables que mon hésitation eût été blessante ; je ne voulais point d'ailleurs me montrer moins beau joueur que le comte, j'acceptai. Tout cela s'était fait si vite que je n'eus point le temps de songer à l'Alsacien. A peine les chevaux étaient-ils lancés, la pensée me vint qu'il allait nous perdre, car nous marchions d'un train à défier les meilleures jambes. Je me penchai d'un air négligent à la portière ; nous étions dans une avenue déserte. Je ne

vis personne. Nulle voiture ne nous suivait.

Ce contre-temps me troubla : comment l'agent de Bastien retrouverait-il nos traces?... J'espérai un moment qu'il m'avait entendu prononcer le nom de l'hôtel d'Angleterre, et qu'il irait s'y loger à tout hasard ; mais ce n'était là qu'une espérance bien incertaine. Pour comble de disgrâce, nous nous éloignions rapidement de la ville depuis une demi-heure, et, en supposant que l'homme eût pu courir de loin sur nos pas, il était peu probable qu'il réussit à nous atteindre. Le comte causait avec M. de Jonval sur des sujets indifférents ; je crus comprendre qu'un exprès était arrivé avant nous. Le colonel n'avait point proféré le nom de Diane, sa nièce.

Enfin notre cocher s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence ; pendant qu'on ouvrait la lourde porte, quelques légers coups frappés derrière la voiture et rythmés nettement attirèrent mon attention ; puis, comme les chevaux tournaient, j'aperçus dans l'ombre

un homme qui passa en sifflant... Je reconnus le signal à l'aide duquel Bastien, la nuit précédente, s'était fait ouvrir à l'auberge de Monthermé. Mon contrebandier nous avait accompagnés, sans doute juché à la place du valet de pied, resté à la gare pour prendre mon bagage. Délivré de ce souci, je respirai.

Nous descendîmes devant un perron à colonnes, et je marchai sur les pas de mon hôte. Il nous conduisit à l'appartement préparé pour nous; je remarquai que, pour arriver à la chambre qui m'était destinée, il me fallait passer par celle de mon tuteur, et qu'il ne s'y trouvait point d'autre issue. Je ne pus m'empêcher de sourire de cette précaution affectueuse.

— Le souper est servi, nous dit le colonel, je vous attends en bas.

Un quart d'heure après, nous entrâmes dans une salle à manger élégante, où la netteté allemande se mêlait avec bonheur au luxe parisien. Les mets qui chargeaient la table éveillèrent en moi le mélancolique souvenir de mes jours d'in-

souciance à Heidelberg; mais j'en fus presque aussitôt distrait par l'arrivée inattendue d'une jeune fille dont la vague ressemblance avec Diane me frappa.

— Hermanégilde, dit M. de Jonval en me présentant, M. le baron André d'Orbach.

Je répondis gauchement au salut qu'elle ébaucha avec une gracieuse timidité; je n'avais pu me défendre de rougir à son nom en me rappelant avec quelle inconvenance brutale j'avais refusé sa main.

Le souper fut presque silencieux, une indigestible gêne pesait sur tous; mademoiselle de Jonval était assise auprès de moi, et deux ou trois fois je surpris ses regards fixés sur les miens avec une expression empreinte de je ne sais quelle tristesse; je m'imaginai qu'elle n'avait point ignoré les projets formés autrefois par sa tante, et mon embarras s'accrut encore du trouble que je crus remarquer dans sa contenance.

Nous passâmes au salon où petillait un grand

feu. Mon tuteur et le colonel s'assirent sur un divan et causèrent à voix basse; mademoiselle de Jonval prit un ouvrage de tapisserie et s'installa près d'eux.

Je crus devoir me montrer discret et je m'assis à l'écart, devant une table encombrée d'albums; je les feuilletai machinalement, tout en examinant du regard ma fiancée d'une heure, que je m'étais représentée à tort, sur la foi de son nom pompeux, à l'image de la chanoinesse. Je ne retrouvais plus en elle ces traits de ressemblance avec ma marraine qui m'avaient d'abord séduit : elle était pourtant charmante, et on remarquait sur sa physionomie un grand air de bonté; mais, avec ses dix-huit ans, elle paraissait moins jeune que Diane, et je cherchais en vain sur son front ces aspirations à la fois chastes et ardentes, cette auréole de poésie dont je gardais le reflet dans mon cœur.

On apporta le thé; elle le servit, M. de Mauvert et son ami se levèrent. Ma réserve menaçait de dégénérer en un véritable manque de

savoir-vivre; je me rapprochai de mademoiselle Hermanégilde et lui adressai quelques mots auxquels elle répondit avec un enjouement qui me parut forcé. Dans un moment où son père et le comte nous laissaient isolés, son visage prit tout à coup une expression émue, et elle me dit rapidement :

— Votre fenêtre donne sur le jardin, la clef sera à la grille qui ouvre sur le bois; fuyez dans la nuit !

Je demeurai si saisi de cet avertissement, qu'elle mit aussitôt un doigt sur ses lèvres pour m'empêcher de me trahir. Au même instant, M. de Maufert revenait vers nous.

— Nous vous avons fait veiller tard, ma chère Hermanégilde, dit-il, pardonnez-moi; et comme je ne vous verrai peut-être pas demain, je vous fais mes adieux ce soir.

Je m'inclinai en silence en la remerciant du regard; elle répondit par un geste imperceptible qui semblait une prière, et je suivis mon tuteur, que précédait déjà M. de Jonval. A la

porte de notre appartement, notre hôte nous quitta. Je jugeai utile de m'édifier sur les desseins du comte.

— Le colonel vous servira sans doute de témoin, monsieur, lui dis-je. Dois-je écrire à deux des amis que j'ai dans la ville pour les prier de m'assister et d'apporter des armes?

Il leva vivement la tête et resta un moment muet; on eût dit que mon calme l'étonnait.

— Dormez en repos, répliqua-t-il enfin, je me charge de tout.

— A quelle heure dois-je me tenir prêt?

— A sept heures, si vous le voulez bien...

J'acquiesçai d'un signe de tête et je rentrai chez moi; j'eusse cru m'abaisser en paraissant noter les bizarres précautions dont j'étais l'objet. La vue de ma fenêtre me rappela le singulier conseil de mademoiselle de Jonval. Je pensai qu'elle avait surpris quelques mots qui lui avaient fait pressentir un duel, et, tout en lui sachant bon gré de son intérêt, je ne songeai pas sans quelque froissement d'amour-propre

à l'idée qu'elle se faisait de ma bravoure ; mais j'avais bien d'autres pensées : tout me secondait à souhait, je touchais à l'heure décisive. Dans quelques heures, j'aurais accompli ma tâche de libérateur, et, en supposant que le comte échappât à mon épée, l'Alsacien était là, et j'étais sûr désormais de découvrir la retraite de Diane.

XXX

Le soleil du lendemain se leva radieux, le sol était sec et l'air un peu vif, un vrai temps de rencontre.

Réconforté par la nuit, je me mis à songer. Les surexcitations de la veille avaient fait place au grave recueillement qui envahit l'âme à l'approche des déterminations suprêmes : j'allais tuer sans miséricorde l'homme que mon père avait choisi pour le remplacer près de moi, et, bien qu'il se fût dégradé à mes yeux

par la plus lâche trahison, j'entendais au fond de mon cœur cette grande voix de l'humanité qui ne reste pas muette, dit-on, même au cœur des bourreaux. Cependant je ne pouvais fléchir, la vie de Diane était dans mes mains, je devais frapper, aveugle comme le destin.

Un léger bruit se fit à ma porte. J'ouvris. c'était M. de Jonval. Il venait s'informer obligeamment si j'avais besoin de lui ou de quelqu'un de ses gens. Je le remerciai, j'aperçus mon tuteur qui achevait de s'habiller.

— Ah! vous êtes levé? me cria-t-il. Dans un instant je suis à vous.

J'eus l'idée de sortir pour voir si l'Alsacien était à son poste.

— Eh bien! où allez-vous? me dit le comte d'un ton qui me blessa.

— Parbleu, monsieur, je sors. Craignez-vous que je ne m'échappe?

— Peut-être, répliqua-t-il. En tout cas, j'attends quelqu'un pour une conférence à laquelle il est indispensable que vous assistiez.

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang pour ne point répondre. Au même instant, un valet entra et dit quelques mots à son maître.

— Faites attendre au salon, dit le colonel.

— Mais non, reprit M. de Maufert, que ce monsieur vienne ici, nous serons plus à l'aise pour causer... Est-il seul?

— Avec deux hommes, reprit le valet.

— Je vais le prier de monter, dit M. de Jonval à un signe du comte. Et il sortit.

Je supposai que c'étaient nos témoins; je m'assis dans un fauteuil et pris une pose nonchalante qui dénonçait suffisamment que j'étais disposé à laisser régler cette affaire sans y intervenir. Presque aussitôt le colonel reparut, suivi d'un personnage dont les allures pacifiques ne s'accordaient guère avec le rôle de second dans un combat mortel. Le comte alla au-devant de lui, le fit asseoir et prit la parole.

— Mon ami de Jonval, dit-il en allemand, vous a informé, monsieur, de l'état des choses?

— Oui, monsieur, dit le personnage, qui me regardait curieusement.

— Il me reste, continua mon tuteur, à justifier près de vous les circonstances qui m'ont amené à prendre cette rigoureuse mesure, et les droits en vertu desquels j'agis. Voici les documents traduits et visés par notre légation.

Et il lui présenta deux ou trois papiers timbrés que le petit monsieur lut avec la plus minutieuse attention.

Je pensai que je m'étais mépris sur le caractère de cette entrevue, et que le comte, qui possédait des biens en Allemagne, avait fait venir un homme de loi pour lui confier des dispositions testamentaires assez justifiées par notre duel. J'allais me retirer.

— Restez, me dit mon tuteur, nous avons besoin de vous... Laissez-moi d'abord, ajouta-t-il, vous présenter M. le docteur Schultz.

— J'espère, monsieur, me dit alors le petit homme, que vous voudrez bien voir en moi un ami et que mon hospitalité vous sera agréable.

— Que signifie ? balbutiai-je.

— Cela signifie, mon cher, reprit mon tuteur, que vous entrez en traitement chez cet habile aliéniste, chargé de vous rendre sage.

— Je ne comprends pas, monsieur...

Je me croyais le jouet de quelque aberration.

— C'est pourtant fort clair. Vous êtes fou : je vous porte trop d'intérêt pour négliger aucun moyen de vous guérir.

— Prétendriez-vous m'enfermer contre mon gré ? m'écriai-je indigné.

— Oh ! je ne vous consulte pas. Je viens de remettre à monsieur une ordonnance rendue d'après le vœu émis par votre conseil de tutelle.

— Et vous avez espéré que je me soumettrais à cette infamie ?

— J'ai du moins pris mes mesures pour assurer l'exécution de ma volonté. Ainsi donc votre résistance serait inutile ; ne vous échauffez pas, de peur de donner de vous une mauvaise opinion à ce bon docteur Schultz. Il vient vous

chercher, vous êtes prêt, je vais vous conduire jusque chez lui.

— Ah! vous ne m'y conduirez pas vivant, je vous le jure.

Et m'écartant soudain, car je me voyais déjà entouré, je bondis à l'autre bout de la chambre, décidé à défendre ma liberté, fût-ce au prix de ma vie.

— Allons, allons, monsieur, me dit le docteur du ton dont on parle aux fous, soyez raisonnable...

— Assez! interrompit le comte; vous avez vos gens, finissons cette scène ridicule.

Le colonel appela: deux hommes, qu'à leur costume je reconnus pour des gardiens de cabanon, parurent sur le seuil. A un mot de leur maître, ils s'avancèrent pour me saisir; je me dégageai avec un effort si puissant que l'un d'eux alla rouler sur le sol à six pas; intimidés par ce premier échec, ils hésitaient. Sur un signe de M. de Maufert, ils revinrent vers moi; mais l'exaspération avait centuplé mes forces: deux fois je

les repoussai. Acculé dans un angle du salon, je ne pouvais être entouré; à un moment de répit, je me précipitai vers la cheminée et revins dans mon coin armé d'un candélabre de bronze que je brandis dans une attitude si menaçante, qu'un de mes agresseurs prit la fuite. Les domestiques étaient accourus au bruit; le sang m'aveuglait.

— Ah! vous pensiez me tenir? m'écriai-je en les voyant indécis; malheur à vous maintenant!... Je suis fou, je puis vous tuer impunément! Gare! à qui se trouvera sur mon passage!...

Déjà je prenais mon élan pour me jeter au milieu d'eux et gagner la rue, quand tout à coup la porte à laquelle j'étais adossé s'ouvrit derrière moi, l'homme qui avait disparu me jeta sur la tête une couverture qui m'aveugla, m'enveloppa jusqu'aux pieds... En une seconde, je fus terrassé, roulé dans cet horrible piège. Je hurlais de rage et d'épouvante, j'étouffais dans ces ténèbres... C'était affreux et sinistre... Dix bras paralysaient mes efforts, tandis que les

gens me liaient avec des cordes. En moins d'une minute je fus réduit à l'impuissance.

Étendu sur le sol, je râlais à demi suffoqué. On coupa la couverture pour dégager mon visage.

— Lâches, vous m'assassinez ! vociférai-je en fureur.

Sans me répondre, on se disposa à m'emporter. Les hommes s'approchèrent ; je me défendis encore, rampant et cherchant à les mordre. Ils avaient peur ; mais je succombai encore une fois sous le nombre : ils rabattirent sur mes yeux le capuchon que formait la couverture coupée, et, comprimant mes cris, ils m'enlevèrent, emmaitotté ainsi, jusqu'à une voiture qui attendait dans la cour. Le docteur Schultz et mon tuteur montèrent auprès de moi.

— Si voulez être sage, me dit le comte, à présent on va vous donner de l'air.

Et il dégagea ma tête. Je me tins immobile. Un dernier espoir me restait ; l'Alsacien devait être à son poste ; il accourrait à mon

appel et me délivrerait en ameutant la populace.

La voiture s'ébranla ; mais, au lieu de passer devant le perron, elle tourna, entra sous les arbres du jardin ; on ouvrit une grille, et nous sortîmes par le bois...

Une demi-heure plus tard, j'étais enfermé dans une cellule de fou.

XXXI

Je n'ai aucune souvenance de ce qui se passa pendant les trois jours qui suivirent. Quelquefois, à travers un voile sombre, je crois voir confusément, au fond d'une chambre aux fenêtres grillées un malheureux, éperdu, gémissant, blasphémant tour à tour, et se démenant sur un lit, garrotté dans une camisole de force. Il veut mourir, et deux hommes le gardent nuit et jour pour l'empêcher de se briser le front contre la muraille. Il a mes traits, mon visage, ma voix ;

on l'appelle André d'Orbach. . Mais ce n'était pas moi, car, durant ce temps-là, j'avais quitté la terre, et je voyageais dans le ciel à la recherche de Diane, que je croyais morte. Je n'y trouvai que ma mère, qui pleura de mes douleurs. Elle savait bien que je n'étais pas fou. . .

.
.

XXXII

Wilhelm, je suis désespéré; mon pauvre Schultz vient de traverser une terrible épreuve, et j'ai peut-être perdu d'un seul coup le fruit de mes lentes conquêtes sur sa raison. Il doute!... il doute, comme si quelque ébranlement caché avait ravivé ses alarmes! Depuis deux ou trois semaines, mes lettres, moins fréquentes et plus courtes, t'annonçaient déjà que j'étais souvent contraint de laisser la plume pour secourir mon malheureux ami. Pendant plusieurs jours j'ai voulu attribuer à l'influence du printemps, tou-

jours fatale aux esprits troublés, la tristesse où je le voyais plongé : les combats qu'il n'osait m'avouer ont abouti finalement à une crise. J'ai eu recours cette fois encore aux énergies de son cœur en le mettant tout à coup face à face avec sa femme et ses enfants. J'ai réussi, mais c'est là une hardiesse qui me fait trembler ; ces êtres si chers ont été jusqu'à ce moment le rempart que j'ai dressé entre lui et la folie : une défaillance de son amour, et c'en est fait de leur bonheur à tous !

. Je lutte avec courage... Hélas ! je le sens, j'ai épuisé mes plus sûrs dictames, et la blessure de cette âme infortunée saigne encore comme au premier jour. Le germe impitoyable tient aux sources vitales, et il faudrait un de ces coups de foudre que Dieu seul tient en sa main pour le déraciner ; car, te le dirai-je, ami ? plus j'étudie, plus je reconnais que l'hérédité des affections mentales est inévitable, et que moi-même je n'en ai été sauvé que par ces grands déchirements de mon cœur qui ne m'ont plus laissé de sensibilité

pour souffrir de tout ce qui n'était pas Diane. Que craindrais-je de la folie, moi qui n'ai plus d'espoir ? Un jour, moi aussi, comme Schultz, j'ai subi les angoisses du doute ; mais alors ma vie était belle !... A cette heure, pourquoi craindrais-je d'être fou ? Ce serait peut-être l'oubli.

Ce mot te dit ma lassitude, Wilhelm. Si j'avais le droit de désertier la mission que je me suis imposée près de Schultz, avec quelle allégresse je renverrais au néant ce misérable corps qui ne sent plus qu'il existe que par les clous qui le retiennent à sa croix !...

Adieu, dans quelques jours je reprendrai mon histoire ; je suis accablé de ma dernière alerte. et je suis bien las, bien las !

XXXIII

Le premier choc passé, lorsqu'un matin je m'éveillai dans ma prison, je crus sortir d'un horrible cauchemar. Mon vieux Fritz était près

de moi ; il était arrivé dans la nuit. Il m'apprit que, le surlendemain de mon départ, mon tuteur lui avait fait transmettre par Martin l'ordre de me rejoindre chez M. de Jonval, à Carlsruhe. D'après le temps écoulé depuis mon incarcération, Diane était aux mains de son bourreau, si Bastien n'avait point réussi. Ma première pensée fut de tenter une évasion.

On m'annonça le docteur. D'un coup d'œil, il me fut aisé de voir qu'il était un peu embarrassé du rôle odieux qu'il jouait près de moi, il alla même au-devant de mes justes griefs.

— Je désirerais, monsieur le baron, me dit-il, vous inspirer la confiance d'un ami, et, si pénibles que soient pour vous les circonstances qui vous ont amené dans ma maison, je veux vous assurer, dès ce moment, de ma sincère bonne volonté.

— Ma confiance et mon amitié, monsieur ? répliquai-je ; oh ! c'est beaucoup demander en un jour... pour un homme que je ne connais encore que par la plus inique des actions...

— Oui, je le confesse, reprit-il, les apparences sont contre moi ; mais songez aussi que si je n'eusse point accepté cette triste mission, un autre à ma place en eût été chargé...

— Ce qui eût été un dommage pour votre établissement et un profit pour un de vos confrères !...

— D'un mot, monsieur, répondit-il, je puis vous faire regretter ce langage. Je sais que vous êtes persécuté par des ennemis, et c'est pour vous aider à déjouer leurs complots que je leur ai prêté mon concours.

— Ainsi vous ne me croyez pas fou ?

— Je ne mériterais pas l'espèce de célébrité qu'on m'a faite, si j'avais douté un seul instant...

— Et vous allez me rendre à la liberté ?

— J'en prends l'engagement... dès que la chose sera possible sans danger pour vous...

— Comment ! sans danger pour moi ?

— Parbleu ! vous imaginez-vous que vos ennemis ne se défient pas ? Oh ! ils ont bien pris

toutes leurs précautions ! — Tenez, ajouta-t-il à voix basse, regardez dans la cour ces deux hommes qui se promènent : ce sont des gens de police déguisés en infirmiers ; il y en a un à la porte de votre escalier, d'autres surveillent la maison au dehors ; à la moindre alerte, vous seriez entouré, saisi, renfermé je ne sais où, car M. de Jonval est très-puissant, et vous êtes signalé comme un fou dangereux. La légation de France ne pourrait vous réclamer, puisqu'elle est obligée de requérir de l'autorité l'exécution d'un arrêt rendu contre vous par un tribunal français.

'J'hésitais à donner créance à ces paroles ; il s'en aperçut.

— Voulez-vous risquer l'épreuve ? dit-il ; sortez ! Quelque tort qui doive en résulter pour moi, j'aime mieux cela que de passer à vos yeux pour complice d'un crime de lèse-humanité. Rappelez-vous seulement que j'aurai fait mon devoir en vous avertissant. Si maintenant vous préférez attendre ici que la surveillance se soit assez re-

lâchée pour vous permettre de fuir, je suis un médecin et non point un géôlier.

— Et vous me permettrez d'écrire, je pourrai recevoir des lettres de mes amis ?

Sans me répondre, il sonna ; un homme parut : je reconnus un de ceux qui m'avaient arrêté.

— Hermann, dit le docteur, apportez ici mon pupitre. Si M. le baron vous donne quelques lettres pour la poste, vous les porterez immédiatement ; vous exécuterez ses ordres, quoi qu'il vous commande.

L'homme sortit.

— Je ne dois pas vous cacher pourtant, me dit M. Schultz avec un sourire, qu'il serait imprudent de vous adresser à lui pour une évasion.

Je m'étonnais de plus en plus.

— M'est-il enjoint de ne point sortir de cette chambre ?

— Allons faire un tour au jardin, répliqua-t-il en se levant ; vous y trouverez de l'air et de l'espace.

Je le suivis, toujours défiant. Il me fit tra-

verser une cour, et nous entrâmes dans un petit parc tenu avec un soin hollandais. Les deux hommes chargés de ma garde, et qu'il m'avait montrés par ma fenêtre, se mirent aussitôt à marcher derrière nous.

— Or ça, vous autres! leur dit M. Schultz impatienté, faites-moi le plaisir de remplir votre consigne sans menacer ainsi mes talons... Vous pouvez nous contempler de loin à votre aise, mais que je ne vous voie pas!

— Vous viendrez ici tant qu'il vous plaira, reprit-il, s'adressant à moi, j'ai un autre jardin pour mes malades.

Je commençais à être ébranlé dans mes soupçons.

— Ceci n'est peut-être pas la prison que l'on désirait pour vous, ajouta-t-il; pourtant il ne dépend pas de moi que ce ne soit point une prison... Je puis vous assurer, du moins, que tant qu'il vous plaira d'y rester, je vous la rendrai supportable.

Je rentrai chez moi, fort perplexe encore;

mais, en présence des dangers dont j'étais entouré, il eût été imprudent de prendre aucune résolution avant d'avoir des nouvelles du dehors. Profitant donc de la faculté qui m'était laissée et désireux de mettre à l'épreuve la sincérité de mon docteur, j'écrivis à Bastien en des termes qui ne pouvaient compromettre personne dans le cas où ma lettre serait interceptée.

Je passai quatre jours dans des angoisses poignantes, rien n'arrivait de Monthermé ; je me reprenais à accuser Schultz. Enfin un matin Hermann entra chez moi, un message à la main. C'était l'écriture de Bastien... Je brisai le cachet avec un battement de cœur affreux, et voici ce que je lus :

« Je suis bien malheureux, monsieur André, de n'avoir à vous annoncer que de mauvaises nouvelles. Aussitôt après votre départ, je m'en suis allé rejoindre le compagnon qui devait battre le pays autour du point d'où la personne que vous savez était partie. J'avais bien fait de

l'envoyer dans la nuit, car il avait pu retrouver les traces de la voiture, déjà effacées sur la grand'route quand je suis arrivé, et il les avait suivies jusqu'à une traverse où elles étaient restées toutes fraîches; il m'attendait là. Nous avons alors marché sûrement, et la direction m'a démontré tout de suite que ce gueux de Placide, qui conduisait, n'avait pas été vers la ville. Au bout d'une demi-heure, nous avons remarqué un endroit où la voiture avait dû s'arrêter : le sillon des roues était plus profond, et les sabots des chevaux s'étaient mêlés. J'ai cru d'abord qu'ils avaient rencontré du monde, car des empreintes de pieds étaient restées sur la terre molle; mais ces marques ne se retrouvaient point à deux mètres. J'ai compris bientôt qu'à cette place la personne qui était dans la voiture était descendue : la semelle était si petite et l'empreinte si légère qu'on ne pouvait avoir aucun doute. A peu de distance, deux trous creusés par des talons de bottes indiquaient que Placide avait sauté de son siège.

J'ai supposé que, s'apercevant sans doute du chemin que prenait l'intendant, la personne lui avait ordonné d'arrêter et qu'elle avait peut-être refusé d'aller plus loin ; mais bien sûr elle ne s'en était pas allée seule et était remontée. Tout cela nous a menés jusqu'à la route de Fumay, où nous perdions malheureusement les traces.

« Pourtant mon embarras ne fut pas de longue durée ; le chemin suivi dénotait qu'ils avait dû tourner du côté de Fumay, car sans cela il aurait profité d'un embranchement sur Broussy. Nous sommes arrivés à Fumay sans rien apprendre ; mais il était évident pour moi qu'ils ne pouvaient aller par là que pour prendre le chemin de fer. J'ai donc été à la gare ; là, j'ai tout découvert : l'homme de la station se rappela très-bien qu'une dame qui avait l'air fort triste et un individu qui ressemblait à Placide avaient attendu près d'une heure le convoi de Dinant. Je n'ai eu bientôt plus de doutes, car, m'étant informé à l'auberge, j'ai

trouvé la voiture et les chevaux, que j'ai reconnus. J'ai visité le coupé, pour voir si la personne n'y aurait pas laissé quelque signe; il n'y avait rien. Une fois sûr de mon fait, j'ai quitté mon camarade, qui s'est installé dans la maison pour ne pas manquer Placide, qui devait revenir au bout de deux jours reprendre l'équipage, et je suis parti pour Dinant. Mais là, monsieur André, à cause du grand nombre de voyageurs qui passent à la gare, je n'ai pu avoir de nouvelles. J'ai pourtant battu à tout hasard les hôtels de la ville, et, après un jour de recherches, je me suis convaincu qu'ils avaient continué leur voyage sans s'arrêter. Je ne pouvais plus rien faire, sinon m'assurer du retour de Placide. J'ai donc guetté tous les trains, et le second jour, au soir, j'ai aperçu l'intendant dans un wagon de première classe. J'ai monté bien vite en troisième; arrivé à la station de Fumay, j'ai couru à l'homme qui prend les petits cartons à la sortie, et je lui ai promis cent sous pour qu'il me mit à part le billet d'un

voyageur qui allait passer. Il faisait nuit, je me suis entouré la figure avec mon mouchoir pour n'être pas reconnu, et quand Placide a paru, j'ai poussé le coude à mon homme... Le carton portait le timbre de Spa.

« Enfin, pour finir, en rentrant chez nous, j'ai appris le départ de votre vieux Fritz, et puis après, pour comble de malheur, l'Alsacien est revenu, m'annonçant qu'il vous avait perdu parce que, tandis qu'il était en faction dans l'avenue où il avait passé la nuit, vous êtes sorti au matin par une porte de derrière avec votre compagnon, qui n'a pas reparu dans la maison de M. de Jonval, et lui a ainsi échappé. Je me suis arraché les cheveux de rage. J'attends vos ordres, vous savez que j'ai des amis. Placide a congédié tous les gens, même Catherine, et il dit hautement que monsieur et madame ne reviendront pas de longtemps. En attendant, je veille ; il faudra bien que des lettres arrivent ici du maître au valet : j'examinerai les timbres, et nous verrons. J'ai à peine dépensé cinq cents

francs sur votre argent. Je ne bouge pas, parce que le plus sûr moyen, je pense, d'avoir des nouvelles, c'est de garder à vue ce coquin de Placide. En tout cas, vous savez que vous n'avez qu'à me faire un signe et que j'irai de l'avant, soit pour vous rejoindre, soit pour... voyager ailleurs. »

Ces tristes nouvelles me portaient le dernier coup. Diane était à cette heure aux mains de son bourreau, et j'étais loin d'elle, nul ne pouvait la défendre ! Insensé ! pendant un jour j'avais tenu le comte seul à portée de mon bras ! Je cherchais un fil qui me guidât dans les ténèbres. Il fallait découvrir la retraite où il l'avait emportée, et le tuer cette fois sans miséricorde !... Tout à coup il me vint une inspiration. Je fis appeler le docteur.

— Monsieur, lui dis-je, je reçois une lettre fort importante dont j'ai besoin de donner immédiatement communication à mon tuteur. Il n'est point encore rentré en France ; il vous a sans doute indiqué le moyen de correspondre

avec lui pendant son voyage; je vous serai fort obligé de me renseigner à ce sujet.

— Je voudrais de tout mon cœur vous être utile, répondit Schultz; mais en vérité j'ignore complètement l'endroit qu'habite M. le comte : c'est par M. le colonel de Jonval que je correspondrai avec lui.

Je demeurai consterné.

— Mais rien n'est plus simple, reprit le docteur; je vais faire prier M. de Jonval de venir, il vous diras sans doute ce que vous désirez savoir.

Je me rattachai à ce dernier espoir. Une heure plus tard M. de Jonval entra chez moi. Je m'armai d'un calme stoïque et je lui redis ma requête. Il offrit de se charger de ma lettre; puis, comme j'insistais, il déclara formellement que M. de Maufert était en voyage et que sa volonté expresse était de me laisser ignorer sa résidence. J'employai tout, ruse, prière, menace, je ne pus rien obtenir; il m'opposa sa parole engagée vis-à-vis du comte.

— Je lui rapporterai notre entretien, me dit-il, et dès que j'aurai sa réponse, je vous la ferai connaître.

Il sortit, et la nuit s'épaissit plus profonde autour de moi.

XXXIV

Je tombai dans une morne langueur ; le docteur s'en émut bientôt. Un matin, il me trouva appuyé près de ma fenêtre grillée, regardant mélancoliquement les murailles grises qui bornaient mon horizon.

— Eh bien ! monsieur le baron, me dit-il, vous vous laissez donc abattre ? Que diable ! il faut secouer ces mauvaises idées et réagir en homme.

— Je ne vois guère, répondis-je avec indolence, ce qui pourrait ici exciter ma gaieté...

— Alors ! ne restez point ainsi solitaire ! Voyons , voulez-vous m'aider un peu à vous

adoucir l'ennui? Donnez-moi tout simplement de quoi couvrir ma responsabilité, et je vais vous installer dans le pavillon du jardin, où vous n'aurez plus du moins la vue de ces barreaux de fer qui vous rappellent à chaque instant que vous êtes prisonnier.

— Et qu'exigez-vous pour cette faveur signalée?

— Votre parole de ne point chercher à vous enfuir...

— C'est trop cher! répliquai-je, faites votre métier en conscience.

— Mais comprenez donc, entêté, que j'agis dans votre intérêt... Une évasion avortée... Dieu sait où l'on vous verrouillera!... Ici vous êtes du moins votre maître. Un ou deux mois de patience, et vous serez libre; j'ai quelque autorité, et quand, après un temps d'épreuve suffisant pour justifier ma déclaration, j'attesterai votre raison, nul n'osera me contredire : vous aurez la loi pour vous. Allons, donnez-moi seulement votre parole sous condition. Vous aurez

le droit de la reprendre en m'avertissant vingt-quatre heures d'avance.

— Oui, de telle sorte que, prévenu, vous me tiendrez plus sûrement...

— Bon ! ce sont là des boutades de colère dont je ne m'offense pas. Vous savez bien que je ne ferais pas un geste pour vous empêcher de partir, parce que j'ai reconnu que votre détention est arbitraire ; mais vous conviendrez aussi que je ne puis vous ouvrir la porte : les règlements m'obligent à vous loger ici...

— Alors observez vos règlements, répondis-je.

Sur ce mot, il me quitta, et je ne le revis pas de deux jours, car je ne sortais plus. Je trouvais une amère volupté à savourer jusqu'à la lie la coupe enfiellée de mes douleurs.

— Diane doit gémir aussi, me disais-je.

Un jour, on m'annonça M. de Jonval.

— J'ai transmis votre demande à mon ami de Maufert, me dit-il, et je viens, selon ma promesse, vous reporter sa réponse.

— Et sans doute elle n'est point favorable ?

— Il était difficile qu'elle le fût, même dans votre intérêt. Comme tuteur, il doit tenter tout ce que la science...

— Oh ! monsieur, laissons là ma prétendue folie. Vous n'ignorez pas que ce n'est qu'un mensonge inventé pour me perdre !

— Vous êtes prévenu, reprit-il, et je n'essaierai pas de vous faire revenir à des sentiments plus équitables, bien que le comte n'agisse, vous le savez fort bien, qu'avec l'agrément de votre conseil de famille.

— Gagné par lui, répliquai-je.

— C'est à votre avis un complot. Il est cependant une personne en qui vous avez confiance, et dont vous ne suspecterez pas le désintéressement, madame la comtesse de Maufert, ma nièce, par exemple.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutiai-je en pâlisant à ce nom.

— Je veux dire que, consultée par son mari,

elle approuve elle-même pleinement les mesures que l'on a cru devoir prendre...

— Elle? m'écriai-je. Elle, vouloir qu'on m'incarcère dans une maison de fous!... C'est tellement invraisemblable, monsieur, que je ne le croirais pas quand même vous m'en apporteriez la preuve signée de sa main!

— La voici, me dit-il froidement.

Et il tira de sa poche une lettre qu'il me présenta.

Je fus pris d'un si affreux tressaillement que je craignis un instant de m'évanouir.

— Lisez, lisez! reprit le colonel.

J'avais peur d'ouvrir le papier. Mon nom était sur l'enveloppe, écrit de la main de Diane. M. de Jonval me suivait du regard, il semblait vouloir pénétrer dans mon âme. Je fis un effort de courage, je rompis le cachet, et je lus ces quelques lignes :

« J'ai été bien affligée, mon cher André, en apprenant la rigoureuse décision des médecins

à votre égard ; mais cette cruelle épreuve est jugée indispensable. André, je vous en conjure, soumettez-vous, et ne me donnez pas le chagrin de vous voir compromettre votre avenir, alors que quelques mois de patience et les soins du docteur Schultz peuvent délivrer à jamais ceux qui vous sont chers des craintes qu'ils éprouvaient pour vous. J'ai besoin de tout mon courage pour parler ainsi ; mais j'espère que vous écouterez une amitié dévouée.

« DIANE.

« *P.-S.* A la fin de l'hiver, j'irai vous remercier de votre résignation. »

Je restai anéanti. Mon cœur protestait contre le témoignage de mes yeux.

Au prix de quelle torture lui avez-vous arraché cette lettre ? dis-je à M. de Jonval en me levant. Cette lettre n'est pas d'elle !

— Pourquoi, je vous prie ?

— Pourquoi ? répétai-je avec indignation, parce que c'est impossible, parce que...

— Parce qu'elle vous aime, n'est-ce pas ? répondit-il avec un sourire ironique. J'achève votre pensée, que vous n'osez pas dire...

— Monsieur !...

— Ah ! pardon... J'ai le droit, ce me semble, de défendre ma nièce, contre des rêves qui finiraient par troubler son repos. Elle nous a tout avoué, monsieur, tout, jusqu'à la généreuse et imprudente feinte qu'elle a risquée pour vous sauver.

— Une feinte pour me sauver ! dis-je atterré.

— Avez-vous jamais imaginé, monsieur, que la comtesse de Maufert pût oublier ce qu'elle devait à son nom ? Allons ! puisqu'il faut vous tirer de votre erreur, je vous raconterai cette histoire... Ma nièce avait découvert la folle passion que vous nourrissiez pour elle ; elle était assez sûre d'elle-même pour ne point s'en offenser, vu votre état mental. Le matin du jour où vous deviez comparaître devant les médecins, elle vous a trouvé, nous a-t-elle dit, fort accablé. Elle a voulu encore une fois vous

sauver par un pieux mensonge... que votre exaltation vous a bientôt entraîné à révéler devant tous. C'est pourquoi, redoutant aujourd'hui d'aggraver votre erreur, elle désire, comme son mari, que vous ignoriez le lieu de sa retraite. Elle compte sur l'éloignement et sur la réflexion, qui vous rendront raisonnable et lui permettront plus tard de renouer des relations dignes d'elle et de vous. Vous rirez alors tous deux d'un malentendu romanesque.

— Assez, m'écriai-je éperdu, laissez-moi !... Vous me tuez !

Livré à moi-même, je me jetai en sanglottant sur mon lit. Tout s'écroulait autour de moi, il me semblait que le monde allait s'anéantir, le soleil s'éteindre avec ma foi. Diane ! Diane !... Je voulais douter, mais sa froide lettre était là, mais elle leur avait tout dit !... Cette pure flamme qui alimentait ma vie n'avait été à ses yeux que le rêve maladif d'un insensé qu'elle avait un instant leurré par miséricorde ! Puis, je me rappelais les mille preuves de tendresse

dont elle m'avait comblé, ses combats muets, ses abandons, ses émois, j'entendais encore l'accent de son aveu, et toute mon âme s'indignait de mes défaillances impies... Mais alors je la trouvais lâche, et je l'accusais d'avoir renié cet amour pour lequel j'eusse subi avec joie le martyre, et de m'avoir livré pour sauver son repos...

Pendant deux jours, je voulus me laisser mourir de faim ; mais je voyais arriver trop vite le terme de mes maux, et puis, mort, elle m'oublierait. Alors je résolus de vivre pour lui donner le spectacle de ma misère.

XXXV

Les mois s'écoulèrent, Wilhelm, l'hiver finit... Je l'attendais palpitant d'espoir... Elle ne vint pas.

Je la crus morte, et je le dis à M. de Jonval. Quelques jours après, il m'apporta un journal

officiel et me fit lire le récit d'un bal de la cour. Parmi les personnes qui y avaient figuré, je remarquai le nom de la comtesse Diane de Maufert.

Elle avait passé une semaine à Carlsruhe, puis elle était repartie.

Je vis fleurir le printemps dans ma prison, puis l'été ; j'attendais toujours. Elle m'avait dit qu'elle viendrait... Elle ne m'envoya même point un mot!...

Le seul être qui se souvint de moi, c'était Bastien. Chaque semaine, il m'écrivait. Le château de Maufert était toujours désert, le comte n'avait pas reparu. Placide recevait souvent des lettres de Carlsruhe ; Bastien en vola une, l'ouvrit, elle était de M. de Maufert. Il me l'envoya. Le comte ne révélait point le lieu de sa résidence à son agent damné ; il lui ordonnait de toujours adresser ses missives à M. de Jonval, qui les faisait parvenir.

J'ai attendu un an, et ma solitude est devenue de jour en jour plus implacable. J'ai laissé ac-

complir ma déchéance, je n'existe plus, et pour prix de cette soumission, qu'elle invoquait au nom d'une amitié mensongère, elle ne m'a même point fait l'aumône d'un souvenir !

Lassé de mes abnégations stériles, alors j'ai voulu quitter ma prison sans but, sans idée, sans espoir ; mais c'est alors aussi, tu le sais, que se dévoila à mes yeux le malheur du pauvre Schultz, malheur que vraiment je ne pouvais soupçonner avant la crise si soudaine que suscita une discussion sur la folie héréditaire, résumée pour toi au commencement de cet intime récit. Dieu me prenait en pitié en me donnant à sauver cette âme qui allait tomber dans l'abîme... J'ai compris cet incommensurable amour qu'une femme ne peut trahir, cet amour qui, du ciel à la terre, vivifie les atomes, crée et féconde, cette inspiration divine qu'on nomme humanité...

Depuis six mois, je veille assidu sur cette raison chancelante que je défends de la folie ; je tiens dans ma main le repos de cette famille qui

me devient chère, à moi, dont le cœur n'était plus que cendres; je palpite, je tremble, je vis, mais je souffre toujours... Ah! Diane! Diane!

Wilhelm, je ne l'aime plus, je te le jure. Qu'elle vive heureuse, riante, plus belle que jamais!... Elle est morte, celle que je rêvais, et les anges l'ont emportée sur leurs ailes. O mon idéal radieux, dans quelle sphère céleste t'es-tu réfugié?... Je ne l'aime plus, Wilhelm, je te le jure.....

Mais, hélas! pourquoi des larmes coulent-elles sur mes joues?... Adieu, pour aujourd'hui, Wilhelm, je ne vois plus.

.

XXXVI

Tu me reproches encore mon silence, ami... Qu'ajouterais-je cependant aux pages qui t'ont raconté fidèlement la légende de ma vie? Dois-je t'apprendre que je ne vis plus que pour le pauvre Schultz, et j'allais dire avec lui? Je res-

sens ses ennuis, ses espoirs, ses découragements, et j'assiste jour par jour à la résurrection lente de cette intelligence. Triompherai-je ? Je l'ignore ; mais je lutterai du moins jusqu'à mon dernier souffle. A cette heure, j'ai déjà vaincu les hallucinations des sens par l'exercice de la volonté ; il me reste à dompter les chimériques inquiétudes de l'esprit par les saines effervescences du cœur. La psychologie médicale n'a point encore.

.
.

Wilhelm, jette-toi à genoux et adore Dieu !... Elle est ici, je l'ai vue... Elle accourt me chercher... Demain je pars avec elle... Nous allons habiter mon château d'Orbach, où nous avons vécu enfants, où nous avons grandi sous le regard de ma mère.

Wilhelm, ils l'ont trompée, ils l'ont torturée !... Elle ne sait que depuis deux jours ce qu'on a fait de moi... Si tu avais vu comme elle était pâle !... Nous sommes restés quelques

minutes sans pouvoir parler, suffoqués par nos larmes. Pour déjouer toute recherche, il l'avait emmenée à Rhodes. Là, sur cette terre presque déserte, il l'a gardée pendant seize mois, il a été son geôlier impitoyable... Je viens de la quitter. Elle m'aime encore ; elle ne me l'a pas dit, mais je le sens, je le comprends, je le sais...

Ce matin, je t'écrivais, quand tout à coup ma porte s'ouvre brusquement... Je me retourne, c'était Bastien, rayonnant de bonheur. Je lui crie : — Diane?... — Mais l'émotion l'étouffe, il est incapable de répondre. — Elle est là! — lui dis-je, et je me précipite dans mon salon, où je heurte mon pauvre Schultz à le renverser. Derrière lui, je la vois, émue, tremblante, éperdue de joie...

Quand nous pouvons parler à travers nos larmes, pendant un instant nous ne savons répéter que deux mots : « André ! Diane ! » mais ces deux mots résument un monde de tendresse, une éternité d'amour.

— Allons, allons, du calme, sanglote Schultz en se mouchant très-fort.

— Va te promener, docteur, lui dis-je.

Et je lui saute au cou, et je l'embrasse... j'embrasse Bastien ; puis je me jette à genoux devant ma bien-aimée... je saisis ses deux mains que je baigne de pleurs. Nous délirons tous... une vraie maison de fous, cette fois!...

Wilhelm, je ne te l'ai pas dit encore, Diane est veuve !... Le comte est mort dans un duel, tué par un Anglais d'un coup d'épée qui lui a traversé la gorge. Un coup dans le genre du tien, quand tu perforas ton major autrichien.

Wilhelm, moi qui l'accusais ! Tout n'a été pour elle que piège et trahison : ils l'ont arrachée de Maufert en lui disant que je venais d'être frappé d'un accès de démence furieuse : on l'appelait à mon secours. Surmontant ses défiances, elle a suivi Placide jusqu'à Spa, où le comte est arrivé le lendemain.

Elle a gémi seize mois, ignorante de mon

sort, captive dans un château délabré. Enfin, un jour, ses gens l'ont délivrée... Il était mort... Épuisée par la fièvre et par la souffrance, elle s'est fait porter sur un navire, elle ne songeait qu'à moi... Elle a mis trois semaines pour arriver vivante à Maufert, où nul ne savait ce que j'étais devenu. Par bonheur, mon fidèle Bastien, apprenant son retour, est accouru. Elle a voulu repartir avec lui sur l'heure. Quelle journée !...

Wilhelm, sa lettre était un faux ! on a fait imiter son écriture par quelque adroit imposteur. Pour m'abuser, on a traîtreusement livré son nom parmi tant d'autres au chroniqueur à gages des bals de la cour...

Nous ne pouvions rassasier nos yeux, les heures se sont écoulées dans un continuel sourire. Je lui ai confié le malheur de Schultz, mon amitié pour lui et mes efforts pour le sauver. Il est convenu que nous allons l'emmener avec nous, lui, sa femme, ses enfants ; nous achèterons sa maison, s'il le faut, pour le décider ;

nous lui assurerons un avenir. Je ne puis l'abandonner.

Pauvre Schultz! quand on pense, Wilhelm, qu'une secousse de l'âme comme celle que j'ai éprouvée aujourd'hui suffirait pour le guérir à tout jamais!

Nous avons diné en famille. Le soir venu, il a bien fallu la quitter; elle était brisée de fatigue. La charmante madame Schultz, qui l'aime déjà comme un sœur, l'a installée dans sa chambre; moi, j'ai regagné mon pavillon, d'où je vois sa fenêtre doucement éclairée par le pâle rayon d'une veilleuse d'albâtre, et je t'écris tandis que, près de moi, sur un lit dressé à la hâte, Bastien ronfle en vrai contrebandier qu'il est.

Wilhelm, quel avenir! c'est un rêve! c'est un rêve!... Et dire qu'il y a des gens qui ne croient pas à Dieu!

XXXVII

J'ai passé toute la nuit à savourer ma félicité. Le sommeil m'en eût enlevé la conscience. Au matin, Schultz me trouva adorant de loin la fenêtre de Diane.

— Elle se lève, me dit-il. Ne bouge pas... Je suis l'étoile messagère de ton aurore. Tu vas la voir resplendir.

Au même instant les rideaux s'ouvrirent, et deux gracieux visages s'encadrèrent dans la croisée. Diane, radieuse, animée, me jeta un sourire. A un mot de madame Schultz, déjà devenue sa confidente, je la vis rougir d'une douce confusion. Presque aussitôt la jolie doctoresse porta à ses lèvres la main de Diane qu'elle tenait dans la sienne, et s'en servit pour m'envoyer des baisers.

— Brava ! Mina, brava ! cria Schultz en riant.

Alors, s'emparant aussi de ma main, il se mit de son côté à envoyer des baisers à ma bien-aimée... et moi de rougir comme elle, et tous de rire, l'enivrement au cœur.

— Quel médecin que le bonheur ! me dit Schultz avec ce naïf enthousiasme d'enfant et de philosophe qui le rend si charmant.

J'étais trop ému pour lui répondre.

— Ah ça ! reprit-il quand la vision se fut évanouie, il paraît que tu as formé le dessein de me ravir à ma patrie ?

— Mon Dieu ! oui, répliquai-je en simulant un flegme joyeux, je t'enlève, et si tu essaies de me résister, je te préviens que je reste prisonnier dans ton hôpital avec Diane jusqu'à ce que tu te décides. Que veux-tu ? c'est ainsi... Tu es indispensable à mon bonheur... Je suis malade, il faut que tu me soignés !

— Allons, je t'ai compris, dit-il d'un accent ému et en me pressant dans ses bras. Merci à ton amitié fraternelle. Va, je te le jure, tu me guériras.

— Bah ! la cure est faite, répondis-je.

— Je voudrais l'espérer, reprit-il un peu soucieux ; mais nous ne saurons cela qu'à l'automme !... Si aucun accès ne me prend...

— Quand partons-nous ? demandai-je en l'interrompant.

— Je crois que nous ferions bien d'ordonner deux jours de repos à madame Diane. Pendant ce temps, je m'arrangerai avec Steiner, mon élève et mon ami, qui me remplacera ici... Mais descendons au jardin, j'aperçois les enfants... Elles ne doivent pas être loin.

Je le suivis, attristé dans ma joie par la pensée que la moindre crise pouvait éteindre à jamais cette noble intelligence ; mais j'étais trop heureux pour n'être pas plein d'espoir.

A la fois orgueilleuse et doucement troublée d'une flamme qu'elle osait enfin s'avouer, Diane exhalait les grâces virginales et timides du premier amour. La femme était redevenue jeune fille ; ses traits si purs, un peu pâlis par la souffrance, avaient les suaves contours des madones

de Guido Reni ; ses grands yeux bruns, alanguis par une chaste tendresse, se voilaient à chaque instant sous leurs longues paupières, comme pour dérober aux profanes le secret de son âme. Le plus fugitif accent de sa voix recélait un aveu, et je l'écoutais ravi.

Le lendemain, comme nous étions tous réunis dans le salon de Schultz après déjeuner, un domestique annonça la chanoinesse de Jonval, qui demandait la comtesse de Maufert. Je ne pus me défendre d'un mouvement d'inquiétude ; mais, avec une vaillance qui me frappa d'admiration, Diane donna l'ordre qu'on introduisît sa tante.

Madame de Jonval entra, l'air roide et compassé. Un geste de surprise témoigna qu'elle s'attendait à trouver sa nièce seule. Diane se leva avec déférence et marcha au-devant d'elle.

— Je m'étonne, ma chère, de vous voir à Carlsruhe dans une autre maison que la mienne, dit la tante d'un ton sec, et surtout d'être forcée d'y venir pour vous rencontrer.

Il s'était fait un silence glacial; on eût presque entendu battre nos cœurs.

— Pardonnez-moi, madame, répondit Diane avec calme, je ne comptais point vous informer de ma présence ici.

— L'aveu est franc, répliqua la chanoinesse; mais je suis venue pour vous entretenir d'affaires de famille, et...

— Parlez, madame, interrompit Diane. Je n'ai rien à cacher aux amis qui m'entourent, car je prendrais leurs conseils : je puis donc vous entendre devant eux.

Madame de Jonval eut peine à dissimuler son dépit; elle hésita un instant, puis enfin se résigna.

— Préoccupés de votre situation, ma nièce, nous avons pensé, mon frère et moi, que, bien que veuve, vous êtes trop jeune pour vivre sans direction; nous avons donc décidé que je vous donnerai un asile et reprendrai près de vous le rôle que je remplissais avant votre mariage. C'est pourquoi, armée de l'autorité que j'ai sur vous,

je viens vous dire que je suis prête à vous emmener.

A ces paroles, j'éprouvai une vive émotion ; Diane me rassura bientôt.

— Je suis reconnaissante, madame, à mon oncle et à vous, dit-elle, de la sollicitude que vous daignez me montrer ; mais j'ai décidé autrement de mon avenir...

— Décidé ! interrompit la chanoinesse avec hauteur ; sans notre aveu ?

— Oui, madame, reprit Diane avec une respectueuse hardiesse, je désire me retirer dans la maison de ma mère pour y vivre de l'humble fortune qu'elle m'a laissée. Je sais ce que je dois au monde, et je me suis assuré déjà une protection qui ne me manquera pas, je l'espère, et que vous trouverez digne en tous points : c'est la protection de M. le docteur Schultz et de sa femme, qui veulent bien consentir à habiter désormais avec moi.

— Mais vous oubliez trop, ce me semble, les

droits de votre famille ! s'écria madame de Jonval.

— Les droits de ma famille, madame ? dit Diane amèrement. Oh ! je ne puis les oublier ; ne les rappelez pas. Vous les avez exercés, ces droits, en me liant à seize ans, malgré mes prières, malgré mes pleurs, à un joug qui m'épouvantait. Toujours armée de ces droits, vous avez fait alliance avec celui qui me torturait... Je vous pardonne à tous ; mais n'invoquez pas le souvenir de votre protection : je l'ai trop éprouvée.

La chanoinesse se mordit les lèvres, et, prenant une attitude de contrition :

— Ainsi vous résistez à nos volontés?...

— Vous m'avez vous-même affranchie de votre autorité, madame, en me mariant : je suis devenue libre et maîtresse de mon sort. Notre fierté de race vous répond de ma dignité à venir. Si j'y manque jamais, j'accepterai vos reproches.

XXXVIII

Trois jours plus tard, par une délicieuse après-midi d'avril, un vaste landau entra dans la grande avenue de mon château d'Orbach, antique apanage des ducs de Lorraine, que mon père avait restauré avec la passion d'un archéologue. Les vieux chênes et les marronniers, déjà couverts d'un tendre feuillage, étendaient au-dessus de nous comme un arc triomphal ; les rouges sorbiers, les ébéniers en fleurs exhalaient leurs séves embaumées ; dans les buissons voletaient les oiseaux ; la nature frémissait d'amour sous les baisers du printemps, et tout ce renouveau semblait nous dire : « Nous refleurissons comme vous ! »

Ému, enivré, je tenais la main de Diane ; les douces réminiscences se levaient en foule sur nos pas : nous revoyions notre enfance, nos jeux,

nos courses folles à travers les gazons, et nos deux mères qui nous couvaient du regard et confondaient leurs baisers sur nos fronts. Nous passâmes près d'un petit lac où se jouaient autrefois des cygnes ; emportée par le courant du souvenir, Diane me dit :

— Te souviens-tu ?

Là, je l'avais un jour défendue contre le grand cygne noir, haut fait qui m'avait couvert de gloire aux yeux de tout le château.

Ce gentil tutoiement était revenu sur ses lèvres avec un si naturel abandon qu'elle ne s'en aperçut qu'à mon air ravi. Pour ne point gêner nos effusions, le brave Schultz contemplait la perspective, admirait les splendeurs de mon domaine et montrait à sa chère Mina les cimes enflammées par les rayons du soleil. Bastien, sur le siège, cueillait au vol les fleurs hâtives des marronniers.

A deux cents mètres du château, nous nous arrêtàmes près d'une grille derrière laquelle apparaissait, au milieu des lilas, un élégant pa-

villon à l'italienne : c'était la maison de Diane, bâtie au centre d'un petit parc clos de murs et enclavé dans mes terres. Nous avions avancé notre arrivée d'un jour, et nul ne nous attendait. Au cri des postillons, les gens de la maison, Catherine en tête, accoururent avec des éclats de joie. Nous fûmes entourés, fêtés, embrassés par trois ou quatre vieux serviteurs qui nous avaient vus grandir et que notre bienheureux retour ressuscitait comme nous.

— C'est notre jeune dame ! répétaient-ils, n'osant en croire leurs yeux.

— Et monsieur le baron, voyez donc comme il est grand...

— Et gentil donc ! dit la vieille nourrice de Diane.

Avant qu'un quart d'heure se fût écoulé, le monde du château, averti par Bastien, faisait irruption ; la nouvelle de ma prétendue folie et de ma détention avait attristé ces cœurs dévoués ; ils se pressaient autour de moi, heureux de me revoir si allègre et si vaillant. Schultz partageait

l'ivresse générale et se frottait les mains, signe naïf qui dénonce chez lui la suprême satisfaction ; son regard, toujours empreint de mélancolie lorsqu'il rencontre le mien, comme s'il craignait d'y lire l'inquiétude qu'il m'inspire, était calme, assuré, confiant ; il avait oublié ses craintes, ses tristesses, son malheur.

Nous parcourûmes la maison, le parc ; les enfants couraient à travers les plates-bandes avec des cris joyeux et nous cueillaient des bouquets. A chaque pas nous retrouvions, Diane et moi, quelque rappel du passé, et nos cœurs palpitaient, et nos yeux répétaient : *Te souviens-tu ?* ce mot charmant que n'osaient redire nos lèvres.

Pendant qu'on improvisait un dîner, nous partîmes pour aller visiter mon château, où je fis mon entrée aux acclamations des gens du village. Ils avaient connu mon père et m'avaient vu naître ; ils saluaient en moi le fils d'un bienfaiteur que l'inter règne de mon tuteur et de Placide leur avait encore rendu plus cher.

Le soir venu, quand je me vis seul avec Bastien, il me sembla avoir fait un rêve. D'après le désir de mon père, rien n'avait été changé à mon foyer natal; je revoyais tout ce qui m'avait aimé, et j'évoquais en pensée le féerique mirage de l'avenir.

Hélas! pourtant, une ombre passait parfois sur ma félicité; je songeais à mon pauvre Schultz, qu'un coup de foudre pouvait rejeter dans la folie tant que je n'aurais pas vaincu jusqu'à la plus fugitive incertitude de son esprit. Le guérirai-je?...

Le lendemain matin, je fus réveillé par le bruit de petits cailloux qu'on lançait contre ma persienne. C'était Schultz qui venait me faire sa visite accoutumée. Presque aussitôt il entra.

— Ho! ho! dit-il en regardant les bougies à demi consumées, on a veillé tard ici. Mauvais régime!... Tiens, voilà que j'oublie que je ne suis plus médecin! ajouta-t-il en riant.

Dès que je fus prêt, nous courûmes chez Diane, où je trouvai Granger, qui venait d'arri-

ver. Sa vue me rappela que j'étais interdit de par la loi... Je n'y avais point encore songé !... Je craignis quelque fâcheuse nouvelle.

— Ah ! mon Dieu ! lui dis-je, venez-vous me remettre à ma chaîne ?

— Quelle chaîne ? répondit-il, étonné de mon accueil.

— Pardonnez-moi, mon ami, repris-je tristement, j'avais oublié l'interdiction dont je suis frappé !

— L'interdiction ! dit-il en riant ; mais il n'est plus question de cela, rassurez-vous.

— Comment !... mais mon conseil de tutelle ?

— Vous n'en avez plus ; vous êtes majeur, et le seul témoignage de votre mise en liberté fait cesser les effets du jugement prononcé. Je viens tout justement prendre vos ordres pour une demande en mainlevée qui va vous mettre en possession de vos biens.

.
.

Depuis huit jours, tout est terminé, mon cher

Wilhelm. J'ai reconquis mes droits, je suis libre, maître de ma fortune, de ma volonté, de ma vie, et je suis en train de donner suite à mon fameux projet... Je m'appauvris en diminuant les baux de mes fermiers, c'est là ma principale occupation. Mon cher, contemple-moi désormais avec respect... Je suis un jeune homme de cinq cent trente-sept mille six cent trois francs vingt-cinq centimes de rente, comme disent les Anglais... Tes deux petits millions me font sourire. Les affaires de Diane sont aussi merveilleusement arrangées; grâce au testament de M. de Maufert, elle n'hérite rien de lui.

Sauf le château, qui est toujours ce que tu l'as vu, j'ai tout à remettre sur pied ici. Je remonte mes équipages; achète-moi une demi-douzaine de chevaux à Paris... Des chevaux dignes d'elle, Wilhelm!...

J'ai fait de Bastien mon intendant, je le marie à sa Catherine; je marie aussi Madeleine par l'entremise de Diane, et je vais te marier toi-

même, si tu n'y prends garde; tout cela sans préjudice d'un autre mariage que je médite.

Accours, si tu veux voir un coin du monde enchanté où l'idéal s'est réfugié. Nous t'attendons.

XXXIX

Wilhelm, je sais tout. Tu n'es qu'un traître. Tu m'as caché ton dévouement sublime!... Et tu as vécu deux mois près de moi, près de Diane, témoin de cette félicité qui est ton œuvre, sans me dévoiler ton âme généreuse.... Ah! Wilhelm, je te dois la vie!... je sais tout, te dis-je.

L'adversaire du comte à Rhodes, c'était toi!

Et je n'ai pas baisé à genoux cette main fraternelle qui a délivré l'ange que j'adore! cette main vaillante qui m'a sauvé d'un crime où d'un duel qui eût anéanti pour jamais mes espérances d'amour! Cruel, tu te taisais... Et c'est le

hasard, non, Wilhelm, c'est Dieu qui m'a tout révélé, Dieu qui veut te donner un frère, prêt à son tour à te donner sa vie!

Sur le navire qui ramenait, il y a trois mois, la pauvre Diane à Marseille, se trouvait un jeune homme qui, la voyant isolée, mourante, l'avait entourée de respect et de soins jusqu'à Paris. Avant-hier, ce jeune homme est arrivé ici. — Tremble, Wilhelm; il s'appelle M. de Varelles, consul à Rhodes. — Je lui ai donné l'hospitalité. Hier soir, en causant, je lui demandais s'il savait quelques détails sur le duel du comte avec sir George Ferry.

— Parbleu! me dit-il, j'étais témoin.

Je le priai alors de me raconter cette histoire.

— C'est une aventure assez bizarre, reprit M. de Varelles. Il faut vous dire que ce sir George, grand amateur de ruines, allait chaque jour rôder autour de la forteresse byzantine qu'habitait le comte, pour en faire des croquis. Vous avez connu la sombre humeur de M. de

Maufert : il prit ombrage de ces assiduités, y vit peut-être une intention hostile... tant il y a qu'un matin il voulut défendre à sir George l'accès d'un vieux rempart délabré d'où le regard plongeait dans son jardin. Sir George résista avec l'entêtement d'un antiquaire troublé dans ses recherches; le comte s'irrita, sir George lui rit flegmatiquement au nez... De là une rencontre pour laquelle le soi-disant Anglais vint me prier de l'assister.

— Comment! dis-je, le soi-disant Anglais?

— Oui, c'est là qu'est le mystère; car, comme je l'engageais à choisir de préférence son consul, il me confia qu'il était Français, d'une ancienne famille d'Alsace, et qu'il se nommait Wilhelm Salzmann !...

A ce nom, tu le pressens, j'ai bondi. Ah! frère, si tu avais entendu les palpitations de mon cœur, à la pensée que je possède un ami tel que toi! Ainsi, plus habile que moi, tandis que je désespérais de découvrir la retraite de Diane, tu avais retrouvé sa trace!... Ah! notre bonheur à

tous est ton ouvrage, et je veux que tu saches combien il est pur et radieux... Mais que te dirais-je de ma félicité?... tu as vu Diane !

Depuis les deux mois que tu as passés près de nous, rien n'a troublé la sérénité de notre cher Schultz; mon espoir s'affermir de jour en jour. Mais l'automne approche, saison terrible, épreuve décisive pour ce pauvre esprit ébranlé : le moindre accès peut mettre à néant les progrès si laborieusement obtenus. Le sauverai-je ? Diane, qui est dans ma confiance, m'a suggéré l'idée de le faire demeurer au château pendant le mois redoutable ; ainsi, je le garderais près de moi la nuit, et je le veillerais.

XI.

Victoire complète, Wilhelm ! L'automne est passé, nos gazons sont couverts de givre, et, à part deux ou trois jours de mélancolie, Schultz n'a ressenti aucune faiblesse.

Ainsi que nous l'avions projeté, je l'ai installé au château dans une chambre contiguë à la mienne. Comme bien tu le penses, mon savant docteur n'a point été la dupe de mon stratagème. Ami, le croirais-tu ? presque tous les soirs nous avons ri de la folie, et sa raison n'a jamais été plus ferme ! Enfin, pour couronner l'œuvre, j'ajouterai qu'il a plus veillé sur moi que moi sur lui, car, ayant remarqué que j'allais épier son sommeil, il se glissait deux ou trois fois par nuit dans ma chambre.

— Qu'y a-t-il ? dis-je à la première visite qu'il me fit ainsi.

— Je viens te montrer que je suis calme, répliqua-t-il avec ce bon sourire que tu lui connais.

Alors, pour ne point révéler mes craintes, je l'ai laissé faire. Souvent je le voyais entrer doucement, s'approcher de mon lit, écouter mon souffle ; je ne bougeais pas et feignais de dormir. Tenir en éveil la sollicitude de ce cœur si bon et si vrai, c'était distraire puissamment sa

pensée ; tout occupé de m'épargner un souci, il n'a point songé à lui-même... L'amour, l'amitié, le cœur, Wilhelm, voilà peut-être le premier mot de la psychologie médicale, et je dis comme mon Schultz : Quel médecin que le bonheur !

Si tu voyais Diane dans l'éclosion de sa grâce, si longtemps voilée par un froid hiver ! Son printemps s'éveille, elle vit, elle rayonne ! Si tu nous voyais dans son petit parc, oasis fortunée où nous passons tous nos jours, tantôt gais et folâtres comme les enfants dont nous partageons les jeux, tantôt recueillis et rêveurs comme des fiancés qui espèrent... Par un sentiment dont tu comprendras la délicatesse peut-être un peu subtile, nous ne nous sommes point encore redit que nous nous aimons toujours, mais chacune de nos paroles est un aveu, chacun de nos regards une caresse. Ah ! que nos âmes sont éloquentes !

Cependant, sans lui en rien conter, je fais des folies pour embellir au château l'apparte-

ment de ma mère, et le discret curé est en instance auprès de l'évêque pour la dispense que nécessite le doux lien spirituel qui nous a engagés déjà devant les fonts baptismaux.

Ah ! si je guéris Schultz, quelle existence enchantée !

Nous attendons ton retour. Wilhelm, ma meute est complète : quarante chiens anglais qui vont un train d'enfer... Je te donnerai Ralph. Tu seras content, veneur émérite !

Diane t'espère, elle t'aime comme un frère à moi que tu es... Que serait-ce si elle savait que sir Georges Ferry, c'était... Mais, chut ! il faut qu'elle ignore toujours ce secret.

ÉPILOGUE

— Cet enfant est un railleur comme son père !
dit Diane, faisant sauter notre baby dans ses bras.

— Je nie!... dis-je énergiquement, c'est à toi qu'il ressemble.

Deux années se sont écoulées; j'ai un fils blond, rose, un échappé du ciel. Je suis son père, et je n'ose dire qu'il a des ailes; mais je sais bien ce que j'en pense, en dépit du sceptique Schultz qui s'en rapporte à l'anatomie comme un naïf savant qu'il est.

— Oui, mon Wilhelm, reprend Diane, un railleur comme ton père!...

Wilhelm, c'est notre fils, et Wilhelm, qui rit aux éclats, est en l'air.

— Un grand philosophe... comme ton père...

Et le baby est en bas... Il rit plus fort. Puis, voyant que le jeu s'arrête, il se met à faire un long discours dans ce gazouillement enfantin qui est une si belle langue.

— C'était du moins l'avis de Platon! lui répond Schultz, sérieux comme un mauvais plaisant.

Une querelle s'engage, Mina intervient contre son mari; il baisse le ton.

Cette scène mémorable a lieu dans le *hall*, immense galerie où s'entassaient des meubles antiques, des tapisseries, des objets d'art précieux, à la fois musée, salle de musique et d'étude. Une vérandah encombrée de fleurs s'ouvre sur le jardin. Nous nous rassemblons là, le soir, aux heures du *far niente*. Dans le parc, tout est calme, mystère, rêverie, et la nature amoureuse prodigue pour nous les senteurs de mai.

— Que lis-tu donc là, ami? dit Diane, me voyant penché sur un volumineux manuscrit qui m'absorbe.

— Mes lettres à Wilhelm depuis trois ans... Je les lui ai redemandées.

Diane jette un regard inquiet vers le docteur et ne peut retenir un geste de crainte; elle sait que j'ai médité une épreuve suprême sur l'esprit de Schultz, guéri maintenant. Je veux, pour confirmer sa foi en lui-même, mettre sous ses yeux le tableau de ses misères d'autrefois. S'il supporte cette secousse, il est à jamais assuré contre toute rechute.

Cependant, au moment d'engager ce dernier duel avec sa raison, je tremble. S'il allait succomber ! Et, pour mesurer le péril, je parcours ces pages où palpite encore tant de mon cœur !

Mais à peine suis-je plongé dans cette lecture que mon imagination est saisie par une idée singulière. Ces scènes oubliées de ma vie m'apparaissent tout à coup sous un aspect étrange, bizarre : il me semble assister à quelque fantastique légende inventée par un cerveau malade... Je vais d'un trait à ce jour où Schultz me fit l'aveu de sa folie, et je ne sais plus que croire... Je poursuis, je retrouve le récit de ces accès où je le défendais contre ses terreurs ; tout cela produit sur moi l'effet d'un mauvais rêve...

Autour de moi, tous se taisent. Surpris de ce silence subit, je lève la tête, je les vois immobiles, émus de je ne sais quelle angoisse ; les yeux de Diane sont pleins de larmes, Schultz et Mina sont presque tremblants. Bastien,

très-pâle, est derrière eux... Je comprends tout.

— Tiens, tiens, tiens ! docteur facétieux, dis-je en souriant, tu m'as joué !... Ce n'est pas toi qui étais fou !

— Comment ?... tu penses que...

— Parbleu ! je pense que c'était moi ! C'est clair comme le jour ! Tu as feint la démence, et tu m'as amené ainsi à vouloir te prouver avec tant d'ardeur la vanité de tes prétendues visions... que je me suis guéri des miennes.

— Bravo ! bravo ! il a tout deviné ! s'écrie-t-il, la folie est enterrée !

— Oui, dans la lande ! dis-je en riant. Ah ! docteur de génie, viens m'embrasser !...

Et je me serre contre ce noble cœur ; puis je me jette aux genoux de Diane, elle presse ma tête sur son sein, couvrant mon front de baisers.

— Ange ! lui dis-je, ma raison, c'est toi, c'est ton amour !

— Ah! répond-elle, elle ne s'éteindra jamais alors!

Voilà comment je fus sauvé par mon cœur. J'aimais, j'étais aimé! J'avais une marraine, mon cher Wilhelm... Ainsi finit, comme il a commencé, mon conte bleu.

FIN DE LA COMTESSE DIANE



Paris, Imp. Poupart-Baill et C^e, 30, rue du Esc.

10820

19320

255



